



# **CES RIVIÈRES QUI ONT FAÇONNÉ** **LE BRABANT WALLON**

Textes d'**Éric MEUWISSEN** • Photographies de **Guy FOCANT**

*Le patrimoine  
du roman pays de Brabant  
au fil de l'eau*



---

### Édition

Institut du Patrimoine wallon (IPW)

Rue du Lombard, 79

B-5000 Namur

---

### Éditeur responsable

Freddy JORIS, Administrateur général (IPW)

---

### Comité d'accompagnement

Valmy FÉAUX, Gouverneur honoraire du Brabant wallon ; Christophe BAES, Commissaire d'arrondissement ; Marie-José LALOY, Gouverneure du Brabant wallon ; Julien MAQUET, Responsable des Éditions de l'Institut du Patrimoine wallon (IPW)

---

### Suivi éditorial

Julien MAQUET, Institut du Patrimoine wallon (IPW) ; Marc LERCHS, Conseiller de la Gouverneure du Brabant wallon

---

### Mise en page et impression

Imprimerie Snel, Voltem

---

© Institut du Patrimoine wallon

Tous droits réservés pour tous pays.

Le texte engage la seule responsabilité de l'auteur.

L'éditeur s'est efforcé de régler les droits relatifs aux illustrations conformément aux prescriptions légales.

Les détenteurs de droits que, malgré ses recherches, n'auraient pu être retrouvés sont priés de se faire connaître à l'éditeur.

---

Dépôt légal : D/2013/10.015/20

ISBN : 978-2-87522-116-2

# Préface



En ce début de 21<sup>e</sup> siècle, plus d'un quart des habitants de la planète n'a pas accès à l'eau potable, source primordiale de vie. Ce fait est inacceptable. Or, le risque est grand qu'en 2020, lorsque la population mondiale atteindra environ les 8 milliards d'êtres humains, le nombre de personnes n'ayant pas accès à l'eau potable s'élèvent à plus de 3 milliards, c'est-à-dire près de la moitié de la population mondiale. Cela est inadmissible.

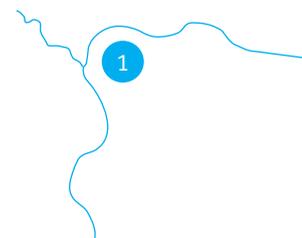
On peut, on doit empêcher que l'inadmissible devienne acceptable. Comment? Nous pensons qu'il sera possible de le faire en appliquant les principes suivants : l'eau "source de vie" appartient aux habitants de la Terre en commun; le droit à l'eau est un droit inaliénable individuel et collectif; l'eau doit contribuer à la solidarité de vie entre communautés, pays, sociétés, sexes et générations; l'eau est une affaire de citoyenneté et de démocratie; toute politique de l'eau implique un haut degré de démocratie au niveau local, national, continental, mondial; l'accès à l'eau passe nécessairement par le partenariat; il est temps de dépasser les logiques de conflits économiques pour l'hégémonie et la conquête des marchés; la prise en charge financière de l'eau doit être à la fois collective et individuelle selon les principes de responsabilité et d'utilité.



Ainsi s'exprime le Professeur Riccardo Petrella, fondateur du groupe de Lisbonne, initiateur et cosignataire du Manifeste de l'Eau pour le 21<sup>e</sup> siècle. L'eau, richesse inestimable, sera l'objet de nombreux enjeux et conflits durant les décennies à venir. Nous serons plus de cinq cent mille Brabançons wallons en 2060. Avec les ressources en eau potable qui se raréfient, c'est un vrai défi démocratique qui attend les générations futures, d'autant plus complexe vu l'accroissement de la pression démographique et économique.

L'eau se trouve au carrefour d'enjeux éminemment complexes et multiples; elle peut s'envisager selon différents angles, qu'elle soit tantôt « ennemie », tantôt « amie ».

*L'eau ennemie* (car malheureusement il lui arrive aussi de se montrer comme telle) est notamment celle des tempêtes, des tsunamis et des crues, qui inondent nos écrans à l'heure des journaux télévisés. En frappant notre Brabant wallon, les inondations nous ont rappelé que l'activité humaine, l'aménagement du territoire, le « tout-au-béton », la pollution, la disparition des arbres et des haies, jouaient également un grand rôle dans la survenance des calamités. L'agriculture intensive et la pression foncière, notamment stimulées par une démographie ascendante, ont aussi eu leur part de responsabilité. Si l'eau pêche parfois par son excès, sa pénurie entraîne aussi sécheresses, famines et désolation.



Aujourd'hui, à l'échelle du Brabant wallon, on constate une évolution des mentalités en matière de prévention. En quelques années, le Brabant wallon est devenu très actif en matière de gestion des cours d'eau. Nos stations d'épuration sont d'une haute qualité technologique, la pureté de notre eau potable sans égale en Belgique, et la station de la Vallée de la Dyle, récemment inaugurée, un fleuron de technologie, qu'on vient visiter de l'Europe entière.

Mais ce n'est pas suffisant. La prise de conscience des enjeux liés à l'eau potable ne peut se dissocier d'actions fortes, guidées par un sens aigu de la démocratie. Les pistes pour économiser l'eau potable sont innombrables, mais doivent à présent être mises en pratique. Gaspiller des millions de litres d'eau potable dans les sanitaires, les machines à laver le linge, l'arrosage des pelouses, les piscines et le lavage des voitures n'est tout simplement plus tenable à long terme. Les alternatives existent, le tout est de mettre en œuvre les moyens raisonnables permettant d'y recourir.

*L'eau amie* est source de vie, de santé, d'alimentation et de plaisirs. Outre son côté potable et sa capacité d'irrigation, elle est aussi facteur de cohésion sociale. Longtemps, bassins, piscines, thermes, fontaines et lavoirs constituèrent des lieux de régénération et de bien-être, propices à la création de lien social. Nos lacs, rivières et étangs sont, pour beaucoup, l'occasion de promenades, baignades et parties de campagne, de pêche, de jeux et de pique-niques. Et source d'inspiration pour les artistes, nombreux dans nos contrées.

L'eau sourd des reliefs, s'infiltré dans les couches géologiques, gorge les nappes phréatiques et donne naissance aux ruisseaux, torrents et rivières. Bue dans la paume ou à la source, elle fait couler en nous le sel le plus secret de la terre et la pluie du ciel.

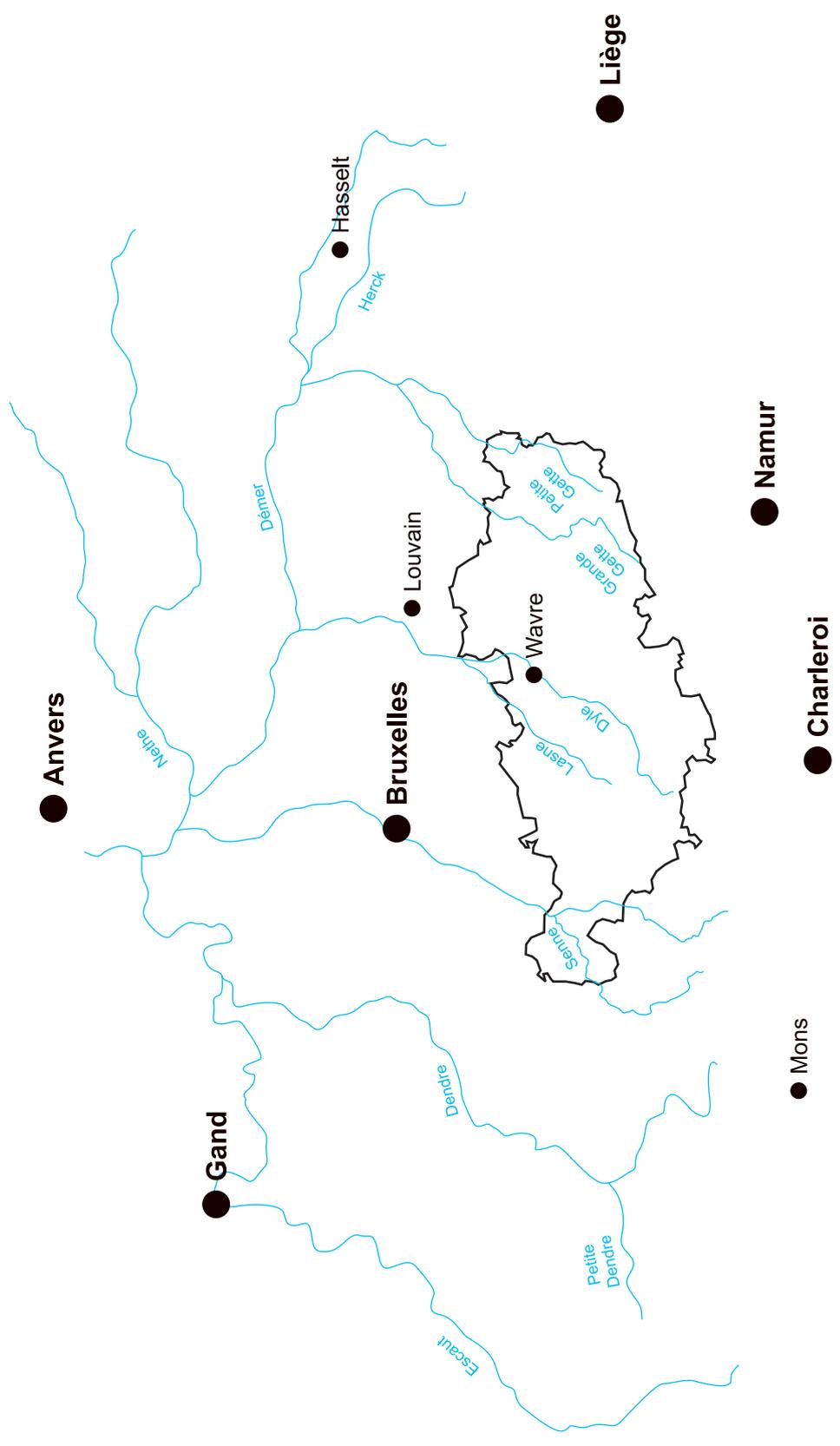
Au cours des siècles, le réseau hydrographique a façonné notre relief, abreuvé arbres et bosquets, irrigué champs et cultures, et sculpté les plus beaux et les plus variés des paysages. Nos architectes et bâtisseurs ont fait le reste, ponctuant le territoire d'ouvrages d'art et de bâtisses hors du commun. Dès le 19<sup>e</sup> siècle, l'eau est aussi devenue l'alliée polyvalente des capitaines d'industrie.

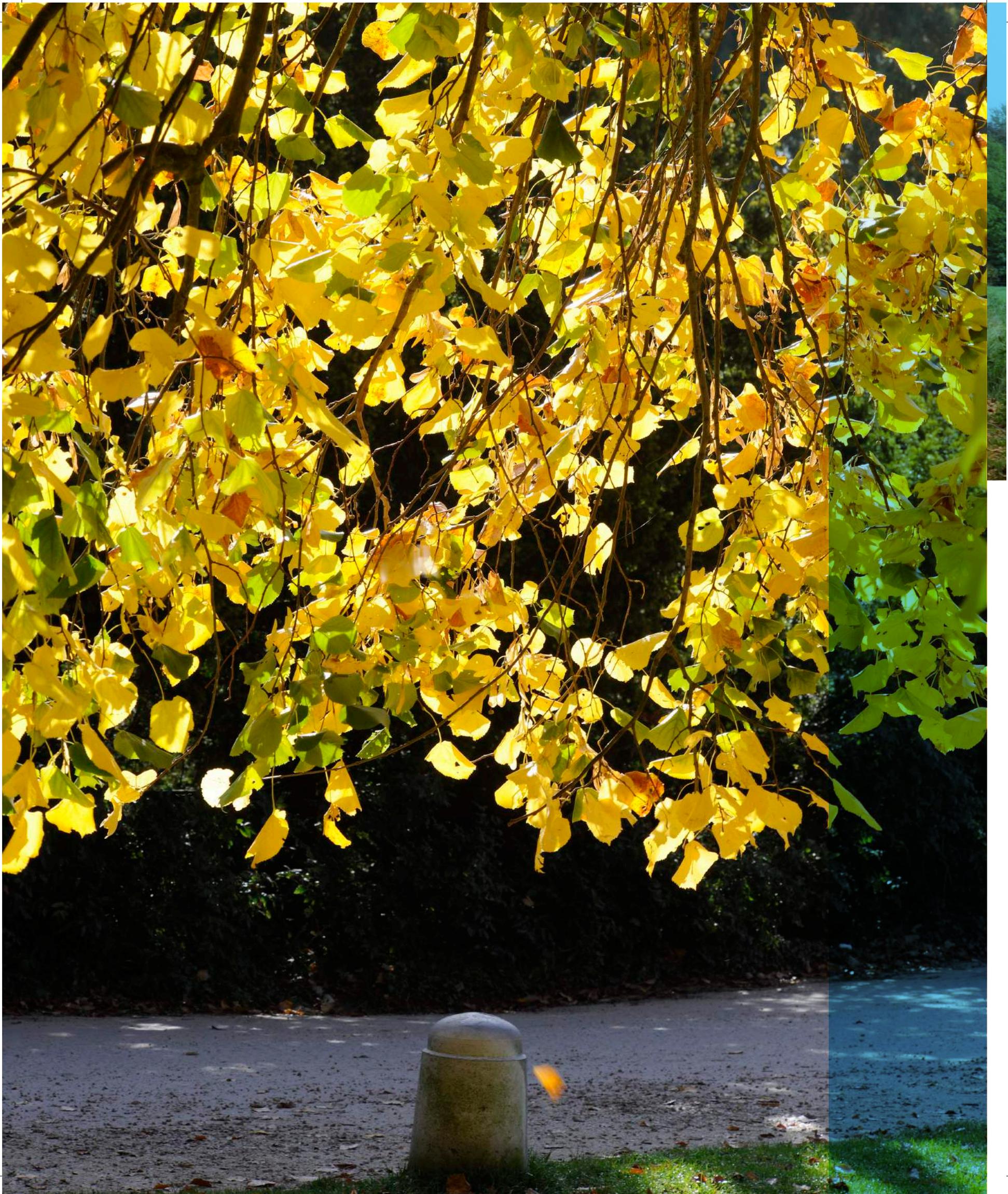
À l'instar des artères et des veines qui irriguent les corps vivants, nos cours d'eau constituent le système circulatoire de notre Roman Pays de Brabant, dont le cœur vigoureux n'est autre que le bassin de l'Escaut. Faisons, chacun où nous sommes, tout ce qui est en notre pouvoir pour le préserver.

Le présent ouvrage, produit par l'Institut du Patrimoine wallon et écrit par Eric Meuwissen, a pour but de proposer un aperçu historique sur les cours d'eau du Brabant wallon et sur le patrimoine qui s'est développé au fil de l'eau, couplé à un état des lieux de notre réseau hydrographique en ce début de 21<sup>e</sup> siècle, à destination des curieux, des érudits, des historiens, des chercheurs et des jeunes générations.

Un ouvrage qui nous invite à une promenade bucolique, rafraîchissante et champêtre, sur les berges de notre propre Histoire, au fil de la *mémoire de l'eau*... grâce aux très belles photographies réalisées par Guy Focant qui mettent en valeur notre patrimoine matériel et immatériel.

Marie-José LALOY,  
Gouverneure du Brabant wallon







« L'aspect du pays offre dans son ensemble une des plus belles et des plus riches contrées d'Europe ». Le comte Doulcet de Pontécoulant (1764-1853), préfet du département de la Dyle entre 1800 et 1805<sup>1</sup>.



## Un archipel qui dérive dans un océan de rys



Le Brabant wallon est un immense ruissellement.  
Bruits de sources, de fontaines, de torrents malicieux,  
Bruits perpétuels des galoches dans les flaques,  
Clapotis des canards qui s'ébrouent,  
Pluies rageuses, petits crachins,  
Ciels d'orage.  
Ici tout change, tout s'écoule interminablement.  
Le Brabant wallon est un archipel qui dérive ;  
Dans un océan de rys, de ruisseaux et de rivières.

BLANCHARD VERBIEST, C. et DE CALLALTAÏ, X., *Brabant wallon. L'Arbre et le sillon*, s.l., 1997, p. 17.



<sup>1</sup> FB, n° 185, s.l.n.d.

Eau et végétation s'entremêlent sur La Grande Gette.



## I. Thines, Thyle, Dyle

« Thines, Thyle, Dyle... trois noms sonnante allègrement comme les notes claires d'un joyeux carillon »<sup>2</sup>. Thines, Thyle, Dyle... trois noms de cours d'eau brabançons aisément confondus. La Dyle, rivière axiale du Brabant wallon, la Thyle, rivière des ruines de l'abbaye de Villers, la Thines, petite rivière de Nivelles et du sud-ouest du Brabant wallon. La Thines est la plus modeste des trois. Son cours a moins de 10 km. Ajoutons-y la Senne, la Grande et la Petite Gette et nous avons déjà presque cité les principales rivières « de cet océan de ruis, de ruisseaux et de rivières » du Roman Pays de Brabant (voir liste complète en annexe).

Ce Brabant wallon, chanté par France Bastia « don de la beauté d'une terre où l'eau coule en abondance, où si douces sont les collines, et si frais les vallons... »<sup>3</sup>.

Hier, comme aujourd'hui, l'eau est un élément essentiel de notre cadre de vie, de nos villes et de nos villages de notre province. Les rivières, les ruisseaux, les canaux, les douves, les fontaines, les moulins... ont modelé la vie de nos ancêtres. L'eau se décline sous différents aspects : eau nourricière, eau mise au service des transports et de l'évacuation des déchets, eaux thermales, festives, de plaisance, eau marchande, eau force motrice (roue à aubes)... L'eau a occupé une place de premier ordre dans notre vie, dans notre province. Elle était vitale. Sans eau pas de pain. Sans pain pas de vie.

Par le biais de l'histoire des cours d'eau locaux, c'est un peu toute notre histoire locale qui apparaît en filigrane. Le ruisseau du Colbie par exemple qui débute vers Timpe et Tard et qui longe le chemin des Prés d'Ophain se jetait au Moyen Âge avec le Hain dans les douves du château fort de Braine-L'Alleud (aujourd'hui disparu) et lui offrait ainsi une protection. Quant à la Légère Eau, elle était à cette époque tellement réputée pour ses vertus curatives que l'Infante Isabelle en personne venait s'y approvisionner. Il est loin le temps où y vasouillaient des écrevisses dodues. Le ru de la Praye a servi pendant plusieurs siècles de cressonnières pour les habitants de Sart-Moulin. On pourrait multiplier les exemples.

Et d'ailleurs, l'historien régional le sait. Il s'attache avant de rédiger sa monographie à tout ce qui touche l'hydrographie. Il s'intéresse aux reliefs, aux cours d'eau, sans négliger les étangs, lacs et marais. Il contrôle si le cadre communal enserme un ou plusieurs bassins hydrographiques. Il s'attache aux méandres, aux berges, aux passages à gué. Il repère les dérivations, les barrages, les moulins à eau, les ponts. Il considère les travaux exécutés pour améliorer la navigation. Il analyse les ressources offertes en eau d'alimentation, en eau de lavage, en poissons. Il prend en compte le drainage ou l'irrigation des terres ; les possibilités de l'eau en force motrice. Il repère les lignes de démarcation entre les communes qui sont souvent des cours d'eau. Bref, lorsqu'il s'agit de saisir la place qui revient à l'élément hydrographique dans l'ensemble d'une région, plus d'une fois, il s'apercevra qu'une voie d'eau confère à un cadre local, son individualité et sa note dominante<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> BOURGUIGNON, E., *Le grand lavatorium du cloître de l'abbaye de Villers*, dans BOTCB, s.l., 1938.

<sup>3</sup> *Brabant wallon. La jeune province*, Waterloo, 1997, p. 12.

<sup>4</sup> *Les travaux en histoire locale. Conseils aux auteurs*, coll. *Histoire. Pro Civitate*, compléments 1, n° 22, 1969, p. 21.

## II. Tous coulent vers l'Escaut, pardon presque tous

« Toutes les rivières du Brabant wallon subissent tôt ou tard l'attraction du nord de la mer de l'engloutissement dans un destin plus grandiose » écrit Chantal Verbiest Blanchard<sup>5</sup>.

Tout commença il y a environ 20 millions d'années. La mer se retira et des rivières s'écoulèrent sur les terres émergées en suivant la pente naturelle SSO-NNE. La province est constituée d'une vaste plaine surélevée en plateau s'inclinant lentement vers le nord. Sa limite sud forme la ligne de crête entre les bassins de la Meuse et de l'Escaut. Les vallées sont assez larges, les rebords sont en pente douce et continue; les points culminants sont situés à Perwez (174 m) et à Vieux-Genappe (Trou du Bois, 170 m); les points les plus bas sont Tubize et Clabecq (140 m).

Les vallées de la Haute-Dyle et de ses affluents sont accidentées et pittoresques. Le pays de Jodoigne et de Perwez peut être rattaché à la Hesbaye, les cantons de Nivelles, Genappe et Waure sont bien boisés.

Le Nil, le Pissaumont, le Ry Ternel... voilà autant de petits noms chantants de nos rivières qui ont pour prénoms La Lasne, l'Orne, la Thyle, et pour nom de famille : la Dyle, la Senne et la Gette. Soit les trois grands bassins hydrographiques de notre Roman País de Brabant. Trois sous bassins en fait qui appartiennent au bassin de l'Escaut. Ce qui veut dire qu'aucune de nos rivières ne coule vers la Meuse... à l'exception d'un petit Ry à Thorembais-Saint-Trond, qui présente la particularité d'appartenir à la fois aux bassins de la Meuse et de l'Escaut. L'Orneau est la seule rivière du Brabant wallon dépendant du bassin de la Meuse. L'exception qui confirme la règle. Non. Les experts signalent aussi l'existence d'un minuscule ry qui s'écoule aussi vers la Meuse. Son nom le Ry de Chassart à Marbais.

Le territoire hydrographique wallon est désormais découpé en quatre grands districts internationaux : la Meuse, l'Escaut, le Rhin (sous-bassin Moselle) et le Seine (sous-bassin Oise). Ceux-ci sont sous subdivisés en quatorze sous-bassins versants dont celui de Dyle-Gette (qui a été fusionné) et de la Senne (avec le Hain, la Sennette, la Samme et la Thines).

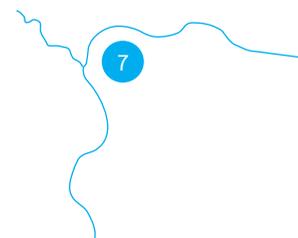
Bref, nos cours d'eau ont délimité les contours de notre jeune province. Et quand le régime français s'est substitué aux Pays-Bas autrichiens, il a tenu compte des bassins hydrographiques pour créer le département de la Dyle. À savoir *grosso modo* le Brabant unitaire.

Le régime français a supprimé du Brabant wallon les excroissances qui relevaient du bassin de la Meuse autour de Gembloux et de Hannut. Il a tenu compte du bassin hydrographique de l'Escaut à une exception près, Nouille-sur-Mehaigne. Mais la fusion des communes a rectifié cette anomalie. Car la Mehaigne coule vers la Meuse. Et d'ailleurs, les Romains ne s'y étaient pas trompés, car la chaussée Tongres-Bavay en passant par Braives, Branchon, Baudecet, Gembloux est établie pile poil sur la ligne de partage des eaux qui sépare le bassin de la Meuse de celui de l'Escaut. Ce qui fait que quand on se promène sur cette antique voie qui fait frontière, on peut dire qu'en venant de Braives qu'une goutte qui tombe à droite coulera vers l'Escaut et qu'une goutte tombant à gauche, coulera vers la Meuse.



L'eau pleine de vigueur.

<sup>5</sup> BLANCHARD VERBIEST, C. et DE CALLATAÏ, X., *Brabant wallon. L'arbre et le sillon*, s.l., 1997, p. 20.



### III. « Partout des ruisseaux jaseurs »

« Où que l'on se dirigeât en Brabant wallon, on sera assuré de rencontrer, ou à tout le moins de voir, l'un ou l'autre ruisseau ou ruisselet déroulant mollement son ruban moiré au travers de gras pâturages, prairies ou sous-bois ombrés » note Maurice Dessart<sup>6</sup>.

« Partout des bouquets d'arbres. Partout des ruisseaux jaseurs, serpentant entre leur double haie de saules nains... » relève poétiquement le littéraire Georges Rency.

Alors proclamons avec Chantal Blanchard Verbiest et Xavier Callataj : « quel bonheur de se promener en Brabant wallon, entre la courbe des collines et les méandres des rivières ». Car disent ces auteurs : « Le Brabant wallon est un être vivant, il se touche, il se flaire, il se savoure, il s'écoute ». Et ajouterions-nous : il se coule au fil des ses rivières. En route!

En route avec Julos Beaucarne, le barde de Tourinnes-la-Grosse, au gré « des rivières et des rus : ces rues d'eau, ces chemins qui marchent s'appellent Dyle, Sennette, Senne, Thine, Hain, Lasne et Orne ou bien Gouttailles ou bien Zerwesse, Grande Rigole : l'eau c'est le sang de la terre, si le sang est pollué, la terre sera malade, il convient de tirer son chapeau devant les rivières, les ruisseaux et les rus et les raux »<sup>7</sup>. Pour notre part, nous tirerons le Ry d'eau!

De puissants liens affectifs sont nés entre les villageois et les cours d'eau. Ces derniers ont été magnifiés par les écrivains et les poètes. Et parmi eux, citons Robert Goffin, Marcel Lobet, Maurice Carême, Auguste Brasseur Capart, Lucien Christophe, Gaston Baccus...

Mais avant de lever le rideau, laissons-nous bercer par « cette fleurs aux pétales multicolores » du député-bourgmestre poète d'Huppaye, Gaston Baccus. Il a réussi à synthétiser en quelques rimes « ce chatoyant manteau d'Arlequin » du *Roman Pays de Brabant*. Citons-le intégralement :



Ô mon Brabant wallon! Terre de plénitude!  
Berceau de Godefroid et de sainte Gertrude,  
de Jean le Teinturier, Boileau du contrepoin,  
et de l'abbé Courtois, humble chantre des foins!

Sur ton sol exigü, la Wallonie entière  
s'est donné rendez-vous : Le Condroz à Rosières,  
Le Hainaut à Clabecq, l'Ardenne à Virginal,  
La Hesbaye à Jodoigne, et la Gaume à Genuval!

L'Europe a déferté par tes plaines rougies  
et tes bourgs saccagés : Waterloo! Ramillies!  
tombeaux d'un songe immense et d'un immense orgueil  
dont l'histoire aujourd'hui porte encore le deuil!



Les eaux, les villages, les choses y ont de jolis noms, caressants à l'oreille : la rivière d'Argent, le Bois d'Aywiers, Bruyère à la Croix, Argenteuil, Rosières.

MABILLE, A., *Le pays aux chemins d'or*, s.l., 1888.



<sup>6</sup> DESSART, M., *Histoire et folklore des rivières et ruisseaux du Roman Pays de Brabant*, dans *FB*, s.l., mars-juin 1991, p. 3-14.

<sup>7</sup> *Brabant wallon. La jeune province... op. cit.*, p. 31.



J'aime au bord d'un étang tes ruines séculaires!  
Genappe ou Louis XI aima le Téméraire;  
et Braine où séjourna Brennus le Centurion;  
et Villers où pria le pieux Robert Henrion!

J'aime tes vieux clochers dans ton ciel d'allégresse!  
Nivelles et son cloître où rêva ma jeunesse;  
Waure et sa Notre-Dame aux bras chargés d'amour;  
et Thorembais-Saint-Trond avec sa grosse tour!

J'aime les noms chantants de tes eaux puérides :  
La Samme, le Cala, le Pisselet, la Dyle!  
J'aime la beauté sobre et le charme engageant  
de tes sites à la mesure de nos gens!

Je sais qu'il est partout des collines pareilles,  
d'aussi beaux champs de blé, de plus rares merveilles;  
que l'homme d'ici n'est pire ni meilleur  
ni plus grand ni plus vrai que les hommes d'ailleurs.

Je sais... Mais nulle part, de mon cœur à l'argile  
ni du Ciel à mon cœur, des chaînes plus subtiles  
n'ont plus solidement attaché leurs maillons  
que l'amour qui me lie à toi, Brabant wallon!

BACCUS, G. (1903-1951), extrait de *Tenace argile*, Nivelles, 1951.



L'étang d'Orbais.







## II De l'Argentine à la Lasne et autres lieux de plaisance

### I. L'Argentine, une fille de la forêt

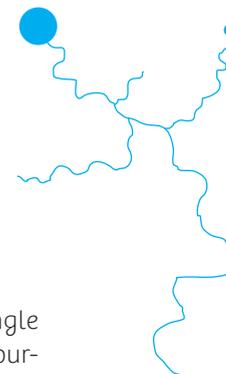
« Voici la région de l'ancienne forêt, c'est cette petite Ardenne brabançonne qui est comprise dans un triangle dont les trois sommets seraient La Forêt de Soignes, Genappe et Waure » écrit Alfred Mabille. « Le sol se tourne en vallonnements capricieux, déjà les collines y sont plus escarpées, les ruisselets plus fougueux, la végétation y est plus rude et sauvage, des bois de sapins couvrent les pentes des mamelons, les chemins y ont des allures capricantes et aiment à vous découvrir des aspects imprévus »<sup>1</sup>.

Nous sommes dans le bassin de la Dyle. Et plus précisément avec la forêt de Soignes aux abords de La Hulpe, « pays des eaux » et de l'Argentine qui se jette dans la Lasne, qui se jette dans la Dyle, qui rejoint le Rupel et puis l'Escaut et puis la mer... Argentine, Magerine, Smohain et Lasne forment des vallées profondes dans les couches tendres des sables « bruxelliens » et des argiles.

Une atmosphère particulière s'en dégage. « Ma plume est impuissante », écrit Georges Rency « à traduire les émotions sans violence qu'on éprouve à longer, sous les saules trapus, un ruisselet qui serpente au fond d'un vallon... Le Brabant wallon du sud-est est une préfigure de l'Ardenne. Il en a tous les accidents, mais rapetissés. Certains sites y sont réellement curieux : on trouve le rocher, la forêt, l'eau jaillissante retombant en cascade... ».

La vallée de l'Argentine est l'un des plus beaux sites du nord du Brabant wallon. Région de sources et d'étangs, de vallons et de zones humides et de « terres enlisantes ». Ces fameux trous sans fond du Nydsam, où disparurent des moutons et des vaches. Autant de lieux qui bruissent d'histoires mystérieuses qui ne laissèrent pas insensibles le maréchal des lettres, Camille Lemonnier (1844-1913). Ce dernier y fit évoluer dans son roman *Un Mâle* son célèbre braconnier Cachaprès. Et tout cela sans oublier Constant, un braconnier d'eau qui n'eut rien de fictif, celui-là.

<sup>1</sup> MABILLE, A., *Le pays aux chemins d'or*, dans *Les Environs de Bruxelles*, s.l., 1888, cité par DESSART, M., dans *FB*, s.l., mars-juin 1991, p. 5.



L'Argentine et sa « radieuse vallée ».



Au début du siècle résidait à La Hulpe un braconnier présentant souvent du poisson à la vente. Cette situation n'était pas sans énerver un peu le garde champêtre. Certains après-midi d'été, le garde crut bien prendre notre homme sur le fait, gaule en mains. S'approchant rapidement, il le vit disparaître dans les taillis. L'après-midi étant avancé, le soir allait tomber. Notre garde résolut de rester sur le terrain pour le fouiller. Peine perdue. Le lendemain un bruit courut dans le village, Constant était très malade. Dès le surlendemain, il était découvert à l'état de cadaure sur son grabat. Ce n'est que beaucoup plus tard que le mystère fut éclairci. Notre homme pour ne pas se faire prendre, s'était immergé complètement dans la mare, respirant au moyen d'un roseau, probablement. Le froid et l'humidité conjoints, le terrassèrent par broncho-pneumonie.



DESSART, M., *Histoire et folklore des rivières et ruisseaux du roman país de Brabant*, dans *FB*, n° 269, s.l., mars 1991, p. 7.

L'Argentine est fille de la forêt. « Sa radieuse vallée », pour reprendre l'expression de Sander Pierron, auteur d'une monumentale *Histoire de la forêt de Soignes*, a toujours attiré les écrivains.

Le poète et romancier Robert Goffin (1898-1984), dans son roman intitulé *Chère Espionne* écrit : « Derrière des villas tapageuses, la route contournait un lac avec des pavillons dans la verdure. Plus loin, la petite rivière L'Argentine coulait mollement vers la Dyle »<sup>2</sup>.

Camille Lemonnier vécut onze ans à La Hulpe et les étangs sont présents dans ses Mémoires intitulées *Une vie d'écrivain* (1913).



La Hulpe, à l'issue de la forêt de Soignes sur la chaussée qui mène à Braine-l'Alleud et à Waterloo était un clair et vallonneux village wallon-flamand que la villégiature avait jusqu'alors épargné. Des paysagistes venaient peindre l'étang de la papeterie avec ses roseaux, ses nénuphars et ses marronniers au bord de l'eau. Il y avait là, près du vironnement de la roue du moulin, un atelier rustique, juché dans les feuilles au palier d'un escalier de bois qui descendait à l'étang. Le site aimable, riant, touffu séduisit toute une génération d'artistes...



Et parmi eux, Hippolyte Boulenger (1837-1874), chef de file de « l'école de Teruuren », qui réalisa en 1866, une toile intitulée tout simplement : *Étang de La Hulpe* Une toile qui traduit à la fois son observation de la nature et son émotion face à celle-ci. Boulenger nous y donne « un ciel chargé de nuages qui se dédouble dans le plan d'eau presque à s'y confondre. La matière fluide et transparente du ciel et de l'eau s'oppose aux empâtements sombres des arbres et des roseaux »<sup>3</sup>. Les peintres Adolphe Hamesse (1849-1925) et Victor Gilsoul (1869-1939) ont aussi été inspirés par L'Argentine.

<sup>2</sup> GOFFIN, R., *Chère Espionne. Roman de l'amitié franco-belge*, Paris, 1938.

<sup>3</sup> Ouvrage édité par le Journal *Le Soir* à l'occasion de l'exposition *Art Belgium*, Bruxelles, 2000, p. 10.

## II. « Le uevi qui pue »

« La Mare au Diable » ou « uevi qui pue ». Ainsi s'appelle selon Geneviève Steenebruggen, la source de l'Argentine. Son cours longe la lisière sud de la forêt de Soignes. Il se déroule dans une vallée assez large occupée par des étangs, des marécages, des prairies et des bois. « Son intérêt paysager est très grand. Son intérêt biologique est exceptionnel ». On n'insistera jamais assez sur la beauté de cette vallée dans laquelle subsiste une chaîne presque ininterrompue d'étangs, de marais et de zones humides. Des sources au confluent avec la Lasne, en aval du lac de Gueul, elle rencontre successivement les étangs d'Argenteuil, les roselières de Gaillemarde, les étangs de Jolimont, l'étang Decellier suivi des deux étangs sans nom, l'étang du Gris Moulin et les deux étangs inclus dans la propriété Solvay (étang Rond et étang de la Longue Queue), un étang sans nom en forme de babouche, le Grand Étang et le lac de Gueul. Auparavant, elle a reçu son affluent la Magerine.



C'est au château d'Argenteuil que la rivière d'argent prend sa source, elle passe au château de la Longue Queue et traverse le village de La Hulpe, elle longe l'étang du Gris Moulin et s'engage bientôt dans les prairies où elle va coqueter dans des paysages ravissants qui depuis quelques années sont meublés de villas aux couleurs papillotantes, que l'on devine dans la verdure et les fleurs.

MABILLE, A., *Le pays aux chemins d'or*, s.l., 1888.



## III. Argenteuil où « de belles truites noires remontent le courant »

Argenteuil est un château, niché dans une enclave de la Forêt de Soignes. Le castel aurait dû normalement s'appeler « château du Ticton », ou encore « château du Coucou » du nom des triages forestiers locaux, mais son propriétaire, Ferdinand de Meeûs, le tout puissant gouverneur de la Société Générale, trouva sans doute ces appellations fort communes et profitant du fait que son domaine était traversé par la rivière Argentine, il le baptisa – en honneur à Versailles sans doute – « Argenteuil ». L'endroit était assez féérique<sup>4</sup>.

Le célèbre architecte de jardin, Frédéric E. Kelig (1827-1895), qui par la suite transforma le Bois de la Cambre en un des plus beaux parcs publics du siècle, aménagea vers 1840 le parc d'Argenteuil. Il exploita la topographie mouvementée du site pour créer une composition pittoresque sur les versants boisés de la vallée de l'Argentine dont le cours avait déjà été arrangé vers 1840 pour y créer deux étangs<sup>5</sup>. Dès lors, le caractère pittoresque du parc résulte de l'association intime de la présence de l'eau et d'une suite de petites constructions qui distribuent des vues furtives sur une suite de plan d'eau en chapelet occupant la vallée<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> Sur ce sujet voir MEUWISSEN, É., *Argenteuil. Le domaine « des Rois »*, Lasne, 2005, 91 p.

<sup>5</sup> DE HARLEZ DE DEULIN, N., *Parcs et jardins historiques de Wallonie*, Namur, 2008, p. 140.

<sup>6</sup> *Id.*, p. 202.

C'est l'époque où l'écrivain lahulpois Pierre Broodcoorens (1885-1924) écrit dans son roman *Le Roi de la Nuit* (Anvers, 1926) :

« Renard (ndlr : personnage inspiré du sauvage Cachaprès de Camille Lemonnier) frôla les blondes chevelures que les saules pleureurs, mélancoliquement penchés, laissaient pendre et flotter entre les larges nénuphars, étalés sur la noirceur immobile des criques. Il traversa le chenal, le lac d'Argenteuil s'étendit à perte de vue; les masses sombres de la forêt se reculaient dans l'éloignement; des avancées de bouleaux se détachaient en pâleurs sur l'obscur épaisseur des sapinières et des chênaies. »

À proximité du château, depuis une terrasse belvédère implantée à flanc de coteau, un étroit escalier disparaît dans une grande salle de fraîcheur percée d'une large ouverture en direction des plans d'eau. Depuis la digue isolant les deux étangs principaux, profitant de l'importante différence de niveau entre les surfaces d'eau, une cascade sauvage dévale la pente. Dans sa course, elle alimente des rideaux d'eau s'écoulant dans les ouvertures d'un couloir souterrain et courbe, permettant le passage d'une rive à l'autre. Le promeneur aventureux se trouve ainsi arrosé par ces jeux d'eau surprise.

L'écrivain ohanais Robert Goffin (1898-1984) nous fait part de son émotion en évoquant le domaine d'Argenteuil dans son roman *Chère Espionne* précédemment cité. Il écrit :

« Je revoyais le petit chalet au bord du parc d'Allemarde, cet énorme parc... qui étendait ses terres, ses bois et ses étangs de mon village jusqu'à Rhode-Saint-Genèse, c'est-à-dire à plus de deux lieues de cette maison. Combien de fois avais-je longé ce domaine admirable qui résumait pendant toute mon enfance une part du grand mystère qui m'habitait. Les mail-coaches, les parties de tennis, les cavalcades, les chasses à courre en automne et parfois le fils du comte qui avait mon âge, et qui passait à travers le village plein de morgue et de mépris pour ceux qui n'appartenaient pas à sa caste. J'avais si souvent rêvé au bonheur d'habiter le splendide château du comte... avec l'espoir que le fils du comte m'appellerait pour jouer dans les grottes qui surplombent les étangs... »

De son castel, le comte de Meeûs aperçoit « à la belle saison » raconte pour sa part l'écrivain régionaliste Sander Pierron : « les nénuphars qui multiplient leur blanche et jaune floraison à la surface des deux grands étangs dont le trop-plein s'échappe en cascades vers des combes mystérieuses où l'on devine le vol furtif de quelques martins-pêcheurs; et devant la vanne de l'étang inférieur, dans le flot limpide de l'Argentine qui sort du lac, on voit nager sur les cailloutis, de belles truites noires qui ont remonté le courant... ». Tout cela dégage une extraordinaire impression de puissance, de beauté, de paix.

Et c'est vrai que les bords de l'Argentine sont magiques à Gaillemarde. Le temps semble s'y être arrêté.

« Dans les années 1990, mais surtout dans les années 1980, raconte Geneviève Steenebruggen, un mage officiait les nuits de pleine lune sur un pont surplombant l'Argentine à Gaillemarde. Il se faisait appeler le "mage Lalou" et loin de cacher ses activités, il n'hésitait pas à distribuer ses cartes de visite "désenvoûtement, retour d'affection"... Il se servait de la pierre bleue du pont comme autel à la déesse des eaux. On pouvait voir le lendemain des ses "offices", des offrandes provenant parfois de magasins de grand luxe, des bougies, une noix de coco figurant un crâne, une poule noire égorgée et parfois des bouteilles d'alcool à moitié vides. Interrogé au sujet de ces reliefs, il répondait qu'il ne pouvait toucher à rien une fois son rituel terminé. »

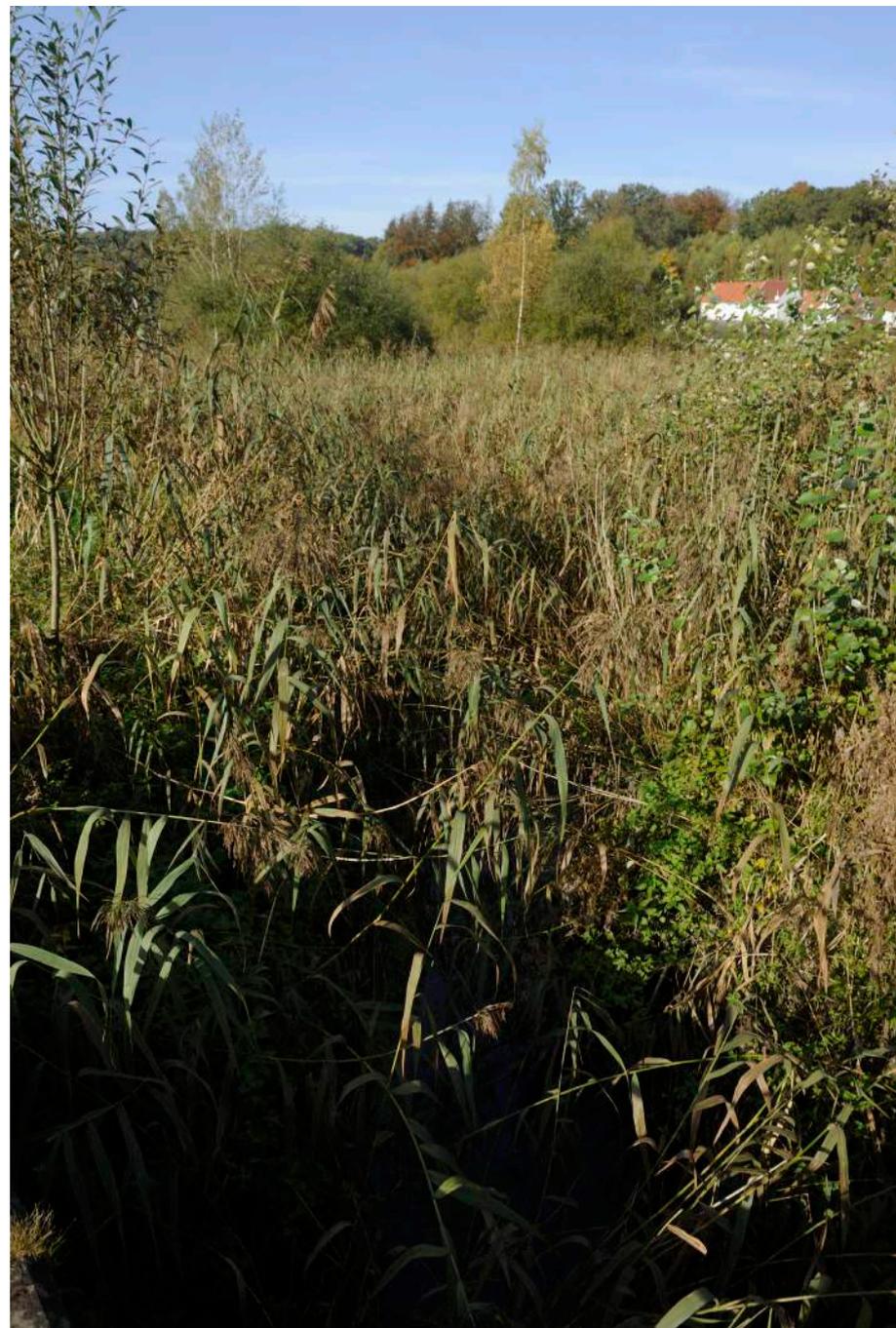
*Chronique*, n° 23, s.l, 1995, p. 26-27.

Au sortir du parc, L'Argentine se dirige vers le domaine voisin de Jolimont. Ici une succession d'étangs et de pièces d'eau peuplées d'une faune et d'une flore indigène, alternent scènes pittoresques et espaces naturels (roselières et zones humides). Des promenades arborées en bordure de la rivière d'Argent, des chemins encaissés et de nombreux sentiers secondaires relient les espaces de culture (potager, verger) et d'agrément proche de la villa (1946) et les zones des étangs<sup>7</sup>.

Des cressonnières furent exploitées de façon sporadique depuis le 1er Empire jusque vers 1979 notent Geneviève Steenebruggen et Josette Pirard<sup>8</sup>. Alimentées par plusieurs sources, elles fournissaient du cresson de fontaine. Certaines étaient situées à Gaillemarde, d'autres près du Gris Moulin. C'était un maraîcher qui cultivait ce cresson. En plus des cressonnières cultivées, du cresson poussait dans l'actuelle roselière du Val d'Argent.

Ensuite L'Argentine pénètre le domaine Solvay, ou son cours fait la frontière avec celui de Nysdam. Ces deux propriétés admirables, situées l'une en face de l'autre se partagent les deux versants de la vallée de L'Argentine et englobent l'un des plus merveilleux sites qu'il soit possible d'imaginer écrivent Louis Van Der Swaelmen et René Steven dans leur *Guide du promeneur dans la Forêt de Soignes* (1914).

Le Nysdam abrite aujourd'hui une réserve naturelle des RNOB. La réserve renferme 16 ha de marais et d'étangs, quelque 21 ha de bois, le solde étant occupé par des prairies et un vieux verger. La zone la plus remarquable est celle du marais située entre les étangs Massol et Gris Moulin. Le domaine est bordé par l'étang du Gris Moulin qui fait partie du domaine Nysdam, sis sur la rive droite de L'Argentine.



Gaillemarde.

<sup>7</sup> *Id.*, p. 209.

<sup>8</sup> STEENEBRUGGEN, G. et PIRARD-SCHOUTTETEN, J., *La Hulpe*, dans DELCORPS, C., TRICOT, J.-M. et WALRAFFE, P. (coord.), *Histoire en Dyle. Des hommes et des rivières en Brabant wallon*, Contrat de rivière Dyle avec la collaboration de l'Echarp, Court-Saint-Étienne, 2005, p. 68.

## IV. Que d'eau que d'eau au domaine Solvay

L'eau est une composante essentielle du Domaine Solvay, patrimoine exceptionnel de la Région wallonne<sup>9</sup>. Les zones marécageuses ont été transformées par ses propriétaires successifs en étangs artificiels, alimentés par des sources.

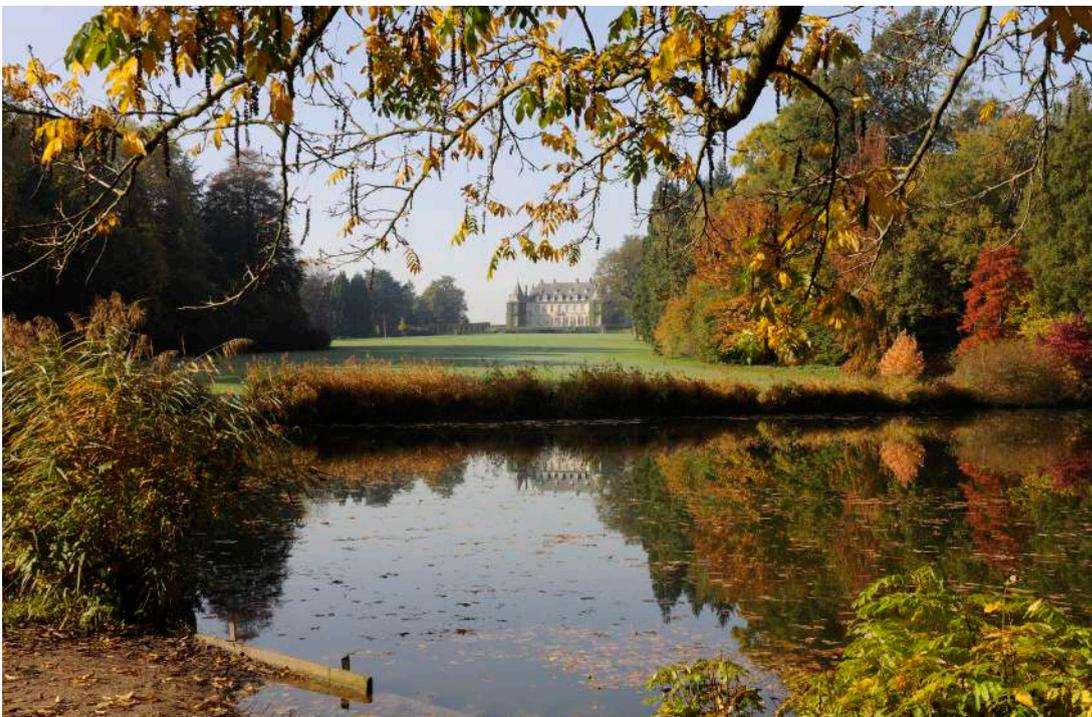
Ernest-John Solvay a créé l'étang de la ferme, là où n'existait qu'une modeste marre et fait canaliser le cours de l'Argentinette sous terre<sup>10</sup>. Les rives de l'Argentine hébergent une riche végétation de hautes herbes aux floraisons multicolores tandis que les zones vaseuses des étangs sont envahies de roselières et de cariçaias<sup>11</sup>.

Longeant la propriété au sud, l'Argentine évolue librement dans le parc. Au sud-ouest, l'étang de la Ferme, visible depuis le château, est un vaste plan d'eau calme agrandi par Ernest Solvay au départ d'une modeste marre pour y créer un biotope naturel. Au nord-est, l'étang de la Longue Queue est légèrement encaissé. Il s'étire en demi-lune en s'éloignant vers le sud. En contrebas du Belvédère, un plan d'eau plus modeste, dit l'étang Rond est alimenté par un trop-plein de l'étang de la Longue Queue qui se déverse en une cascade pittoresque sur des roches artificielles envahies de mousses et de fougères.

Sortant du domaine Solvay, l'Argentine passe sous la chaussée de Bruxelles et se faufile dans les propriétés Swift et du Monceau. Ce sont les anciennes propriétés Hankar-Solvay. On y trouve un parc paysager avec fabrique et étang d'où jaillit un grand jet d'eau. L'Argentine y reçoit un petit affluent, le ruisseau dit de la Queue du Pigeon. Après avoir serpenté entre les avenues Adèle et Solvay, la rivière longe la rive sud du Grand Étang, traverse les sites des anciennes papeteries avant de rejoindre la rue du Cerf où elle reçoit son affluent la Mazerine. Avec cet affluent qui vient d'au-delà d'Hannonsart, l'Argentine enserre La Hulpe dans un chapelet d'étangs. L'étang du Gris Moulin servait lui aussi à la fabrication du papier, mais du papier gris.

Bientôt, l'Argentine se dirige doucement vers le roi des étangs du Brabant wallon : le « lac de Genuval ». Et de là elle se jette au lieu-dit le Confluent (réserve naturelle) dans la Lasne. La Lasne ! Cette rivière qui fut évoquée par le

chantre inépuisable de la vallée, Désiré Denuit qui l'a décrite telle : « une vallée verdoyante et fleurie dont le nom celtique signifie "eau calme" tandis que la Dyle ou la Thyle veut dire "eau trouble". Au mois de mai, elle est toute imprégnée du parfum des Lilas »...<sup>12</sup>



Vue sur le château de La Hulpe.

<sup>9</sup> Sur ce sujet voir MEUWISSEN, É., *Le château de La Hulpe. Un domaine né de la forêt de Soignes. À la découverte du domaine Solvay, Patrimoine exceptionnel de la Région Wallonne*, Bruxelles, 2004, p. 8-42.

<sup>10</sup> DE HARLEZ DE DEULIN, N., *Parcs et jardins... op. cit.*, p. 268.

<sup>11</sup> *Id.*, p. 270.

<sup>12</sup> DENUIT, D. *La Lasne ou la vallée des Lilas, dans Rixensart et la vallée de la Lasne*, Syndicat d'initiative de Rixensart, s.l., 1973, p. 11.



L'étang de La Hulpe et son château.

## V. La Lasne sépare les Nerviens des Aduatiques



En manche d'avril, Farfadet  
Avec Farfadette buissonne...  
L'eau fleure dru le muscadet.  
La Lasne, infante polissonne.

DELABY, P., *Préface dominicale*, cité par DELMELLE, J., *Brabant wallon terre de poésie*, dans *FB*, n° 184, s.l.n.d., p. 321.



Jadis, la Lasne faisait la frontière entre les Nerviens et les Aduatiques et ensuite entre le diocèse de Cambrai et celui de Liège. Aujourd'hui, elle se contente de faire la frontière entre Genual et Rixensart<sup>13</sup>.

<sup>13</sup> GHYSSENS, R., *Le Val de Lasne ou la Lasne et ses méandres*, Centre culturel de Rixensart, s.l., 2000, 14 p.



La Lasne qui coule presque parallèle à la Dyle, sur Vieux-Genappe, proche de la limite de Plancenoit, issue des eaux de la plaine dite de Waterloo et non loin des fermes du Chantelet et du Caillou (Dernier Quartier Général de Napoléon). Elle s'étire sur 30 km depuis sa source, jusqu'à Sint-Agatha-Rode où elle se jette dans la Dyle.

Désiré Denuit a raconté l'histoire des débuts de la Lasne, comment elle coule au pied des carrières de Maransart, comment elle actionne le vieux moulin de Virère, comment elle subit l'épreuve de stations de pompage, d'abord à Plancenoit d'où son eau va désaltérer les Bruxellois, puis à Hubermont et à Couture pour le compte de l'Intercommunale qui fournit l'eau sur place. Dans sa traversée de Genuval, la Lasne et l'Argentine entaillent de profondes vallées dans le plateau limoneux.

Sur la commune de Rixensart, la Lasne reçoit sur sa rive gauche, principalement l'Argentine grossie déjà de la Mazerine, toutes deux venant de La Hulpe et sur sa rive droite les ruisseaux Monseigneur, du Château, du Fletry et de Champles.

C'est dans la vallée de la Lasne à Rixensart que s'est fixé le peintre et romancier Jean Milo (1906-1993). Une vallée qui lui inspirera des œuvres intimistes d'une grande liberté d'invention.

« Je me souviens d'un pont lentement traversé  
Par un ruisseau bordé d'un rang de peupliers.  
Je savais qu'un château aux grilles armoriées  
Se cachait quelque part près de l'orée du bois.  
Une grive chantait que je ne voyais pas. (...) »

CARÈME, M., extrait du poème *Je savais qu'un château*, dans *Souvenirs*, Lausanne, 2011, p. 132.



Vue de la cour intérieure du château de Rixensart.

Par son relief en collines Rixensart a acquis sa réputation de « Perle des Ardennes brabançonnnes ». Une perle à l'instar du château de Rixensart. L'écrivain Marcel Lobet aimait à y déambuler à une époque où le château n'était pas encore classé « Patrimoine exceptionnel de Wallonie ».

« En regardant le château de Rixensart, je ne me demande plus si vraiment Montalembert a écrit, derrière ces murs vieux rose, il y plus d'un siècle, son œuvre célèbre *Les Moines d'Occident*... Il est plus important pour moi d'admirer les jeux de la lumière sur l'étang vespéral et de suivre, d'un regard émerveillé, le va-et-vient des oiseaux aquatiques. Sarcelles, vanneaux ou simples poules d'eau? Qu'importe l'érudition ornithologique devant ce livre d'images que le temps feuillette pour nous au gré des météores! Le site est romantique à l'extrême... »

LOBET, M., *Du Hainaut picard au Roman país de Brabant*, s.l., 1985, p. 88.

Heureusement que ce superbe château a pu être finalement stabilisé. Car l'ensemble partait à vau-l'eau. Grâce à l'intervention de l'IPW, il vient d'être quelque peu consolidé, histoire d'éviter qu'il ne glisse dans les étangs sis en contrebas. Et en parlant d'étang, voici le roi des étangs de la localité : le « lac de Genuval ».

## VI. L'affaire est dans le lac... de Genuval



Genuval, décor de feuilles d'été  
sous l'averse du ciel;  
la villa, pieds dans l'eau, prend un bain de vapeur;  
yeux et bouche ouverts, la salle est une oasis  
pleine de douceur...  
des fleurs cueillies ce matin, font  
du salon  
un jardin tricolore;  
le bugle dessine des arabesques de sons;  
les autos encadrent l'eau d'une résille de ralentis  
et de klaxons assoupis  
nénette sort avec une parasol aubergine;  
coquelicot balancé sur le chemin roux,  
et les carpes se tordent, au fil du lac, loin des bouchons...

COLLEYE, R., *Recueil. Auril, un souvenir de Genuval*, cité par DELMELLE, J., dans *FB*, n°184, s.l., décembre 1969, p. 324.



Détourner une rivière pour créer le premier parc immobilier du Brabant wallon, voilà qui n'a pas effrayé en 1904, le promoteur du lac de Genuval. Un promoteur qui achète systématiquement des terrains sur lesquels se trouvent des sources d'une « eau très limpide, d'une saveur fraîche et agréable » dont il fera une eau de table à succès.

Des sources, un parc immobilier parsemé de demeures quelque peu excentriques et un lac de 18 ha créé artificiellement pour la circonstance... le site de « Genuval-les-Eaux » était lancé. « L'affaire était dans le lac »<sup>14</sup>.

Le succès fut immédiat. Nous sommes-là face à un cas presque unique en Belgique de lieu de villégiature suburbain<sup>15</sup>. Évoquant « les eaux moirées d'un lac des Quatre Cantons en miniature, séparant le Brabant wallon du Brabant flamand... » Marcel Lobet n'a pas son pareil pour décrire « son » « lac de Genuval », but fréquent des ses promenades « en ce Brabant wallon, uallonné, verdoyant, où j'ai choisi de vivre et de mourir ».

« Le lac de Genuval » a été constitué au départ d'une zone de marais traversée par l'Argentine. L'endroit était alors parsemé de prés marécageux, de sept petits étangs épars et de sources entre lesquelles serpentait le lit de l'Argentine. Le lit de cette dernière se trouvait même au beau milieu de ce qui allait devenir le lac. Ce lit servait de frontière entre Genuval et Overijse. Ce qui explique que les deux tiers du lac se trouvent sur cette dernière commune. On ne parlait pas encore à cette époque de frontière linguistique. Bref, le lit de l'Argentine a été détourné pour pouvoir réaliser le lac.

Auparavant, « La Compagnie fermière des Eaux minérales de Genuval » (1897) qui deviendra la « SA Compagnie internationale des Eaux minérales » (1900) y exploitait la source. « La Bonne Fontaine » qui fournissait alors des eaux de table à une pléiade de restaurants bruxellois. « Bonne Fontaine » est issue de la nappe phréatique de Genuval. Et plus précisément de la nappe du crétacé. Une nappe qui s'étend jusqu'à Waure. Elle est le résultat de quelque deux siècles de ruissellement à travers les différentes couches argileuses et crayeuses du sol du Brabant wallon. L'eau est ainsi naturellement filtrée, puisqu'il faut 200 ans pour que l'eau de surface ruisselle dans la nappe. Elle est captée à une profondeur de 75 m.

<sup>14</sup> Sur ce sujet voir GHYSSENS, R., *Genuval-les-Eaux de 1895 à 1935*, Hamme-Mille, 2003 et GHYSSENS, R. et Pinson C., *Genuval-les-Eaux. Un parc immobilier né au XIX<sup>e</sup> siècle, ses particularités architecturales et idéologiques*, Ottignies-Louvain-la-Neuve, 2004 (2007), p. 193-197.

<sup>15</sup> NORMAN, A., *Sens et formes; architecture 1850-1960 en Brabant wallon*, Court-Saint-Étienne, 1999, p. 68.

Analysée en 1897, cette source se révéla à la fois diurétique et stimulante pour les voies digestives et urinaires.



L'eau est très limpide, d'une saveur fraîche, agréable; elle est imputrescible. Chauffée, elle se trouble légèrement à l'ébullition, en laissant déposer une petite quantité de carbonate de calcium et dégage un mélange gazeux formé d'acide carbonique, d'azote et d'oxygène. Il en résulte que l'eau de la source "Bonne Fontaine" doit être considérée comme étant d'une pureté remarquable. Elle est diurétique, elle stimule l'appétit, tonifie l'organisme et exerce une action sédative marquée dans les maladies des voies digestives et urinaires.

Analyse réalisée en 1897 par JOLY, A., professeur de chimie à l'ULB.



« L'eau minérale naturelle puisée par Schweppes Belgium pour composer "San Benedetto-Source Bonne Fontaine", ne subit aucun traitement » nous explique un prospectus imprimé en 1997 à l'occasion du lancement de cette nouvelle eau minérale naturelle. Une eau reconnue comme telle par l'Académie de Médecine en 1937. Cette même eau est utilisée dans la composante de ses softs drinks.



Le Lac de Genvul.

Il ne faut pas confondre « l'eau minérale naturelle », reconnue par le ministère de la Santé publique vu ses caractéristiques stables au niveau des sels minéraux bénéfiques pour la santé et « l'eau de source », qui provient des nappes souterraines et dont la qualité dépend de la position géologique de la nappe dont elle provient.

## VII. L'âge d'or du thermalisme



Dix-huit hectares! Cela compte,  
Cela vous met au premier rang  
– Si sur ce point l'on n'en conte –  
Des pièces d'eau dans le Brabant

GHEUDE, C.



Il y avait aussi une compagnie immobilière. Le lac a été créé, ne l'oublions pas, pour attirer le monde et pour lancer le volet immobilier de l'opération. Un parc résidentiel à l'anglaise fut élaboré sur le versant genvalois du site et un château fut construit en bordure du lac sur le modèle d'une abbaye rhénane. La Compagnie internationale des Eaux minérales exploitait les sources et créa un centre thermal. Et la « ville d'eau » se révéla être une excellente opération.

On était alors en plein « âge d'or du thermalisme » (1815-1914). Le lieu devint un endroit à la mode pour le « tout Bruxelles » qui se bouscula sur ses berges et désira y canoter à qui mieux-mieux. De nombreux trains drainaient la foule des promeneurs vers Genvul-les-Eaux, chaque bon jour de l'été.

L'engouement de la bourgeoisie bruxelloise et des artistes pour le lac suscita aussi l'envie de s'y installer. Et c'était d'ailleurs le but de l'opération. Attirer les investisseurs, via un plan d'eau. Les abords du lac étaient même dotés d'un théâtre en plein air. Il ne manquait qu'un casino.

On commença à bâtir dès 1901. Ce fut la première opération immobilière du Brabant wallon. Les collines se couvrirent de villas, d'hôtels, de belles résidences. Des demeures particulières plus originales les unes que les autres virent le jour sur ses abords : la Villa Béatrice, le Sorbier, les Hirondelles, la tour de Normandie, la villa Rossel dont les étangs étaient reliés au lac par un chenal. Autant de villas dites de la « Belle Époque ». Remarquez les pignons, croisillons, colombages. Chacune des villas possédait son charme particulier. Certaines bâtisses furent édifiées à l'image de constructions célèbres imitant les chalets suisses. On y recréa le chalet du Rütli à l'instar de celui du lac des Quatre Cantons. Un endroit immortalisé par Guillaume Tell qui y aurait signé l'acte d'indépendance de la Suisse. On recopia une abbaye normande pour concevoir le Château du Lac. On construisit aussi autour du lac une copie des maisons occupées par Marie-Antoinette à Versailles. Le Petit Trianon, (réplique exacte de la bergerie de Versailles), la maison de la Reine, la Laiterie, la tour Marlborough... Autant de répliques de Versailles. Les rives de l'étang furent garnies de restaurants et de guinguettes.



Le « Château du Lac » est désormais un hôtel cinq étoiles.



“Je revois Robert Goffin dans sa villa Guillaume Tell, au bord du lac de Genvul”, écrit Marcel Lobet. “J’hésitais à troubler la quiétude d’un ami qui lisait à longueur de journée... La maison lacustre était devenue un poste de vigie pour l’infatigable liseur. Contemplant un coucher de soleil sur le lac, je ralliais les images du poète, à l’heure crépusculaire des fantasmagories : l’œil de l’imaginaire pouvait voir chevaucher les walkyries nymphomanes, les grognards de la Vieille Garde, le dernier carré de ceux qui résistent jusqu’au bout, toute une humanité grouillante comme un champ de bataille napoléonien, à l’heure des corps à corps. Le chemin creux d’Ohain n’était pas loin”.

LOBET, M., *Du Hainaut picard au Roman país de Brabant*, s.l., 1985, p. 81.



La gare de « Genvul-les-Eaux » se devait d’être un bâtiment de prestige, « digne d’un lieu de villégiature très recherché ». Elle se devait de donner au voyageur le sentiment de débarquer dans une « ville d’eaux ». En 1910, ce sera chose faite. Elle se présente comme un long volume de briques orange et de bandes horizontales jaunes de plus de 45 m de long. Et aujourd’hui, l’extérieur de la gare a peu changé, si ce n’est que l’élégante marquise en ferronnerie, typiquement « Art nouveau » ne subsiste plus que sur un tiers de sa longueur initiale<sup>16</sup>.



La gare de « Genvul-les-eaux » et sa décoration si particulière.

<sup>16</sup> GHYSSENS, R., *La gare de Genvul-les-Eaux*, dans WARZÉE, G. (coord.), *Le patrimoine moderne et contemporain de Wallonie*, Namur, 1999, p. 58.

## VIII. « C'était Saint-Tropez en Brabant »

Avant la Seconde Guerre mondiale, une fois la forêt de Soignes franchie, les Bruxellois s'évadaient et venaient goûter aux plaisirs nautiques « des dimanches au bord de l'eau ». Il y avait la « canotomanie », les guinguettes et les cabanons... Bref tout ce qui relevait de l'architecture de plaisance.

Le site a cependant vu sa clientèle endimanchée décliner au fil du temps. Dans les « années soixante », le lac était encore très à la mode. Toute la jeunesse dorée de Bruxelles venait danser au « Blanc Mesnil » se souvient Marco Guerini l'ex-patron du « Chalet Normand ». Il y avait « La Maison du Seigneur », « L'Argentine », « Le Rallye Saint-Hubert », « Le Scoubidou », « Le Menestrel », « L'Auberge de l'Île » et son petit golf... Autant d'établissements qui firent à l'époque la renommée du lac et qui ont disparu petit à petit, à l'exception du « Chalet Normand ». « C'était la belle époque » poursuit Guerini. « On y pratiquait le ski nautique. Les plus belles filles de Bruxelles passaient l'après-midi au solarium-piscine du « Blanc Mesnil ». On ne comptait plus les voitures de sport décapotables. Le lac, c'était Saint-Tropez. Et d'ailleurs, comme à la Côte d'Azur, le lac avait sa « Corniche », ce quartier boisé et aéré de La Hulpe dominait le site lacustre ». Et au cœur de cette corniche... émerge des bois la « villa Horta ». Une villa construite en 1912 et qui servait de résidence secondaire, sous le nom de « La Bastide » au célèbre architecte. L'architecte remania la maison pour la revendre en 1941 à un industriel. Celui-ci fit transformer « La Bastide », histoire de lui conférer un caractère « Art déco ».

## IX. Et voilà la dynastie Martin

Avec les années septante, le lac a mangé son pain noir. Le ski nautique avait fort détérioré les berges et les communes laissaient les routes en piteux état. Le lac lui-même partait alors à vau-l'eau, menaçant de se transformer en marécage. Mais c'était sans compter sur les amoureux du site, la dynastie Martin. À savoir trois générations d'hommes d'affaires. Héritiers de la saga belge de Schweppes, les Martin s'installèrent en bord du lac dans les années trente<sup>17</sup>.

La famille Martin sauva le lac en y aménageant les berges et en le faisant draguer sur toute sa superficie. Les Martin transformèrent le château en usine d'embouteillage. La deuxième génération racheta le lac en 1973. Et la troisième génération, incarnée notamment par John Martin, décida de redonner au lac son lustre d'autrefois. Il déménagea l'usine familiale à quelques centaines de mètres, libérant le château rhénan qui servait jusque-là d'usine d'embouteillage de Schweppes (sous franchise). La source sise sous le château y fut amenée, toute la production du Schweppes ayant été concentrée dans la nouvelle usine en 1981. John Martin prit ensuite la décision de transformer le château en un centre de séminaires internationaux, avec logement, restaurant... Le volet horeca se profilait. Dans cette optique, il avait déjà rajeuni les berges, créé un piétonnier devant le château, installé un jet d'eau afin d'oxygéner l'eau et développer, année après année, à la place de l'usine d'embouteillage, un complexe hôtelier et de séminaires de grand standing.

En 1988, la famille accepta de se défaire de Schweppes Genuval (Benelux) tout en restant propriétaire de la source et des autres sociétés. Aujourd'hui installée rue du Cerf, Schweppes a continué à bien grandir. Tout est réalisé sur place et l'eau utilisée pour produire les 35 millions de litres de soda est directement soutirée de la nappe phréatique. C'est une eau de très bonne qualité, pompée à 70 m de profondeur.

<sup>17</sup> Voir notice biographique sur la famille Martin rédigée par MEUWISSEN, É. dans FÉAUX, Valmy (dir.), *100 Brabançons wallons du xx<sup>e</sup> siècle*, Waure, 1999, p. 133.



C'est en 1923 que Schweppes Indian Tonic fait son apparition en Belgique. Notre pays acquiert la franchise et démarre sa commercialisation. La première usine d'embouteillage est installée dans le château de Genuval. Dès 1968, une nouvelle usine a été construite sur le site actuel afin de bénéficier des nombreuses sources souterraines. Une toute nouvelle entité fut créée en 1989, Schweppes Belgium SA. Elle résulte de la reprise par le groupe Cadbury Schweppes de la franchise existante, ainsi que de l'achat des terrains et des bâtiments appartenant jusque alors à la famille Martin.



Aujourd'hui, le « lac de Genuval » est plus que jamais un endroit d'exception, où les grands de ce monde profitent des thermes (centre de relaxation et de mise en forme) du « Château du Lac ». Un spa de 1 500 m<sup>2</sup> entièrement dédié aux soins de beauté et au bien-être y a été ouvert en 2008, faisant du site un des endroits les plus prestigieux du pays. Un endroit qui abrite un « hôtel cinq étoiles » !

Et John Martin de s'exclamer : « J'aime les lacs. Le lac de Genuval me réjouit avec ses maisons "début de siècle". »

Les abords du lac abritèrent jusqu'il y a peu un musicien illustre : Mischa Maïsky. Nous l'avions rencontré à l'époque et surnommé dans notre article ci-joint « L'enchanteur du lac ».



Promeneur, si un soir d'été tu entends le long des berges du lac les "Suites" de Bach, arrête-toi et écoute. C'est Mischa Maïsky qui joue dans son petit pavillon de pêche de la rive nord. Maïsky? Un maître considéré comme l'un des plus grands violoncellistes du monde et qui a choisi de quitter Paris pour résider sur les berges du lac. Un lac qu'il considère comme son havre de sérénité. Sa maison du lac est d'ailleurs dédiée à la musique. Pour Mischa Maïsky, s'il n'y a rien de parfait dans la vie, le lac de Genuval l'est presque. Et de parler d'une combinaison de calme, de beauté et de sérénité. C'est dans le cadre du lac de Genuval qu'il atteint à la perfection. Mais il ajoute d'emblée : "La perfection en musique, c'est comme si on essayait d'arriver à l'horizon". Tout cela explique qu'il n'a pas hésité à faire une petite folie en acquérant un pavillon de pêche. "Nous l'avons payé un prix fou. Un prix très Monte-Carlo même. Sans doute le mètre carré le plus cher de la région. Il était dans un état déplorable. Nous l'avons complètement renouvelé". Et aujourd'hui, la Sarabande, c'est ainsi qu'il a rebaptisé son pavillon, est une petite merveille. C'est un peu le studio dans lequel l'artiste se retire pour se concentrer. Il y joue en face de deux miroirs qui lui reflètent les flots du lac. Son petit pavillon est dédié à Jean-Sébastien Bach. La balustrade de la terrasse n'est en fait qu'une réécriture métallique de la sarabande des "Suites" de Bach. Une sarabande que Bach a composée en 1720, année qui est également celle de la fabrication à Venise du violoncelle de Mischa Maïsky. Comme quoi, il y a des coïncidences étonnantes avec les chiffres, fait remarquer le célèbre virtuose. Au lac, certains caressent le rêve d'installer un jour un kiosque flottant. Il faut savoir que l'eau porte merveilleusement les ondes. Et l'on pourrait ainsi entendre les divines notes sur toutes les berges du lac. Le kiosque accueillerait des concerts qui seraient magnifiés par la splendeur du site. "Si le projet se réalise, je serais d'accord d'y jouer", annonce déjà Mischa Maïsky, l'enchanteur du lac.

MEUWISSEN, É., *Le Soir*, 8 juillet 1994.



## X. Un Musée unique au monde

Avec l'évolution institutionnelle du pays, le « lac de Genuval » est devenu – pour reprendre l'expression de Patrick Roegiers dans son Autobiographie de la Belgique – « un espace irréel et improbable qui incarne le rêve d'un pays idéal qui subsisterait à l'écart des compromis, des lames de fond et des coups de barre, sans faire de vagues »<sup>18</sup>.

<sup>18</sup> ROEGIERS, P., *Autobiographie de la Belgique*, p. 160.

Gageons qu'après avoir fait le tour du lac, dont une rive est en Wallonie et l'autre en Flandre, les promeneurs visiteront le Musée de l'Eau et de la Fontaine. Un musée unique au monde qui a fêté ses vingt ans en 2009. Il a pu s'installer à Genuval grâce au mécénat de la société Martin's qui a mis des bâtiments à disposition. Son promoteur Jean-Pierre Courtois est un passionné des fontaines. Un timbre a été édité à l'occasion des cinq ans du musée. La visite au Musée – très pédagogique par ailleurs – est devenue un classique des excursions scolaires. Le Musée présente l'histoire de la distribution de l'eau à travers les temps. La célèbre source « Bonne Fontaine » qui jaillissait jadis dans l'enceinte du château au lieu dit « La Buvette » a été reconstituée au Musée de l'Eau et de la Fontaine.

Mais il n'y a pas qu'au « lac de Genuval » que l'on se laissait aller aux charmes de la plaisance. Le Brabant wallon avait aussi ses plages de sable fin...

## XI. D'Ohain à Renipont-Plage

En contrebas de l'église Saint-Étienne, voici « Ohain Plage ». Le Smohain déboulant de la Marache coule ici tout près. La Marache était alors un marais et la principale ressource de ses habitants était la pêche aux anguilles qu'ils mettaient à sécher devant leur maison et qu'ils allaient vendre jusqu'à Bruxelles.

Les débuts de l'aventure de cette plage commencent en 1938, quand la famille locale décide de creuser un bassin sur ce terrain marécageux. Les bains de plein air sont alors « un must » dont plus personne ne veut se passer. On cite des chiffres records de 2 500 baigneurs étalés sur 75 ares de plage.

Avec sa plage de sable fin, son bassin d'eau de source et son étang de pêche, la petite plage d'Ohain fit le bonheur des Bruxellois et des Brabançons pendant un demi-siècle. Une plage à ne pas confondre avec celle de Renipont.

Tout débute ici en 1937, année où le nouvel étang de Renipont et sa plage de sable fin sont inaugurés. Ce fut l'évènement de cet été. Il faisait particulièrement beau en ce mois de mai 1937 et le coin allait rapidement devenir le rendez-vous d'été de bien des Bruxellois, mais aussi des gens des environs. On s'y baignait, on y canotait et le soir on y dansait sous les lampions et les guirlandes. C'était le début des congés payés, ne l'oublions pas. On y arrivait en tram de Bruxelles. Les familles partaient de la place Rouppe et descendaient à l'arrêt Chapelle. Beaucoup venaient aussi de Nivelles, de Waure, de Rixensart à vélo et à moto. Dans l'après-guerre, Renipont connut sa période de gloire.

Nous sommes à la limite de Rixensart et de Lasne sur le territoire d'Ohain. Juste à côté de la fontaine de Renipont, là où se trouvait jadis le pont Renier du nom des seigneurs de Lasne au XII<sup>e</sup> siècle. Le pont formait la limite entre Ohain et Rixensart. Au départ, il n'y a qu'une prairie marécageuse traversée par plusieurs sources. L'étang fut aménagé sur une surface d'1,5 ha qui fut doublée par la suite. L'étang est alimenté par trois sources qui forment un ruisseau venant des bois de Chapelle-Saint-Lambert et non comme on le croit habituellement par la Lasne qui coule en contrebas. Le plan d'eau était alimenté par le Ry des Henchaux et le trop-plein de la plage rejoignait la Lasne<sup>19</sup>.

Ohain et son église.



<sup>19</sup> GHYSSENS, R., *Le Val de Lasne ou la Lasne et ses méandres*, Centre culturel de Rixensart, s.l., 2000, 14 p.

Par la suite, l'étang a été divisé. Une digue le sépare en deux pour que les pêcheurs puissent pratiquer leur sport sans gêner les nageurs. Aujourd'hui, Renipont-Plage est la seule zone de baignade officielle de tout le Brabant wallon.

## XII. Sable doré et sieste à Ronvau-Plage

Dès avant la guerre 1940-1945, la vallée du Train va connaître une étonnante parenthèse touristique favorisée par la création de la ligne d'autobus Perwez/Gistoux/Waure/Bruxelles (Quartier-Léopold). Lieu idéal de villégiature, la vallée attire les touristes en quête d'air pur. Le mouvement s'intensifie pendant la guerre, période peu propice aux voyages à l'étranger<sup>20</sup>. Nous sommes entre Gistoux et Chaumont où le Ry du Pré Delcourt, affluent du Train, constitue un remarquable fond humide. Un fond humide appelé « Ronvau » parsemé de sources qui alimentent plusieurs étangs. Ces sources furent même exploitées. Dans les années cinquante, on y trouvait aussi une fabrique d'eau minérale fort appréciée (« source Ronvau Monopole Chaumont-Gistoux »). La production dépassait 1 000 bouteilles par heure. Cette eau était au point de vue chimique et bactériologique une excellente eau de boisson<sup>21</sup>.

Chaumont-Gistoux avait aussi sa plage. C'était « Ronvau-Plage ». Un endroit réputé pour la pêche, la natation et le canotage, sans oublier le sable doré pour la sieste. C'était le coin rêvé pour la villégiature et le week-end.

Quant au Ronvau, il fut aménagé en espace de loisirs. À hauteur de l'actuel complexe sportif, se trouvait le moulin du Ronvau. Des biefs et les étangs de retenue alimentaient tant le moulin du Ronvau que le moulin Blanc. Après son exploitation comme moulin, ce site est devenu un centre de loisirs avec taverne et étang : « Ronvau-Plage », domaine aujourd'hui privé<sup>22</sup>.

Non loin de là, voici le site de la Champtaine. À savoir, une ancienne carrière qui a exploité les sables « bruxellois » sur une hauteur de 30 m. Elle est devenue réserve naturelle domaniale en 1996, grâce à ses remarquables roches rouges (grès ferrugineux) qui créent un paysage extraordinaire.

En dehors de cette propriété et jusqu'à la rue du Pont des Brebis, il existe une zone humide entrecoupée d'un bois d'aulne, appelée « Domaine du Ronvau ». Ce domaine a été racheté par la Région wallonne pour en faire une réserve naturelle *Natura 2000*. Cette zone abrite une succession de cinq étangs fréquentés par les hérons, les oies blanches, des oiseaux du Nil<sup>23</sup>.

## XIII. Le lac de Louvain-la-Neuve, l'orage et le pape

Et voici le lac de Louvain-la-Neuve, la ville nouvelle. Il s'agissait alors d'harmoniser à un site de vallon, le développement d'une ville nouvelle. Sa conception s'accorde à la morphologie mouvementée du modèle naturel de la région. Ainsi le centre-ville est construit sur une vaste dalle formant une passerelle entre les versants de la Malaise sous laquelle s'inscrivent les vastes parkings souterrains<sup>24</sup>. Et en contrebas, voici le lac de Louvain-la-Neuve. Peu de gens le savent, mais ses 6 ha ont été conçus au départ, plus comme un bassin d'orage que comme un espace d'agrément. Un bassin d'orage transformé par la force des choses en... « étang ». Sa fonction est double : d'une part limiter les risques d'inondations et d'autre part, desservir l'UCL pour les besoins en eau de la ville nouvelle.

<sup>20</sup> Patrimoine architectural et territoire de Wallonie, Chaumont-Gistoux, Grez-Doiceau et Waure, Waure, 2008, p. 16.

<sup>21</sup> GAUTHIER, L., *Ronvau Plage*, cité par DELOOZ, R., *À la découverte de Chaumont-Gistoux*, Longée, octobre 1995, p. 67.

<sup>22</sup> KUBORN, J.-C., *Vallée du Train*, dans DELCORPS, C., TRICOT, J.-M., WALRAFFE P (coord.), *Histoire en Dyle... op. cit.*, p. 37.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Itinéraire de fondations religieuses et bourgeoises en Brabant wallon, Hommes et Paysages*, n° 25, p. 15.





Ce bassin d'orage amélioré se situe au point le plus bas de la ville et est alimenté par les eaux de pluie. Normalement, il aurait dû être vide. Mais au début des années 1970, la décision tomba de faire de ce bassin d'orage, un étang. Toutes les eaux de pluie de la région arrivent dans ce bassin. Il fallut donc prendre des précautions pour éviter un débordement du lac. Entre 1975 et 1980, les travaux de construction de l'avenue André Oleffe allaient servir de digue. Reste que le dossier s'enlisait. Mais c'était sans tenir compte de la venue du pape Jean-Paul II en mai 1985. De plus, une enquête révélait, fin 1983, que l'établissement de ce lac était parmi les principaux projets que les habitants souhaitaient voir aboutir. Deux mois avant l'arrivée de sa Sainteté, c'est-à-dire fin mars 1985, les autorités de l'UCL mirent le paquet pour que tout soit prêt. Il a donc fallu en catastrophe remplir le lac. Il a fallu pomper de l'eau, dévier des captages existants et brancher plusieurs routes sur le lac pour amener le plus d'eau possible. Et puis ce fut le miracle. Quelques jours avant l'arrivée du pape, un orage aussi providentiel que béni, éclata. Il fit remonter le niveau d'eau de 24 cm en une seule heure! Il donna par la même occasion un aspect présentable au lac.

Aujourd'hui, le lac est bien entretenu. Il a été mis à sec en novembre 2009 et remis sous eau l'année suivante. Résultat, le lac n'est plus un cloaque. L'eau est claire, saturée d'oxygène, sauf aux sorties des collecteurs qui rejettent l'eau pluviale dans le lac. À ces endroits, ont été installées des zones de lagunages chargées de filtrer l'eau et servant de refuge pour les oiseaux et autres poissons. Le lac contient désormais des truites, des tanches, mais plus de carpes. Heureusement en somme, car ces « vaches marines » s'attaquent aux plantes les plus fragiles. Sur ses berges veille désormais la foulque macroule. À savoir la gardienne du lac qui empêche les mouettes

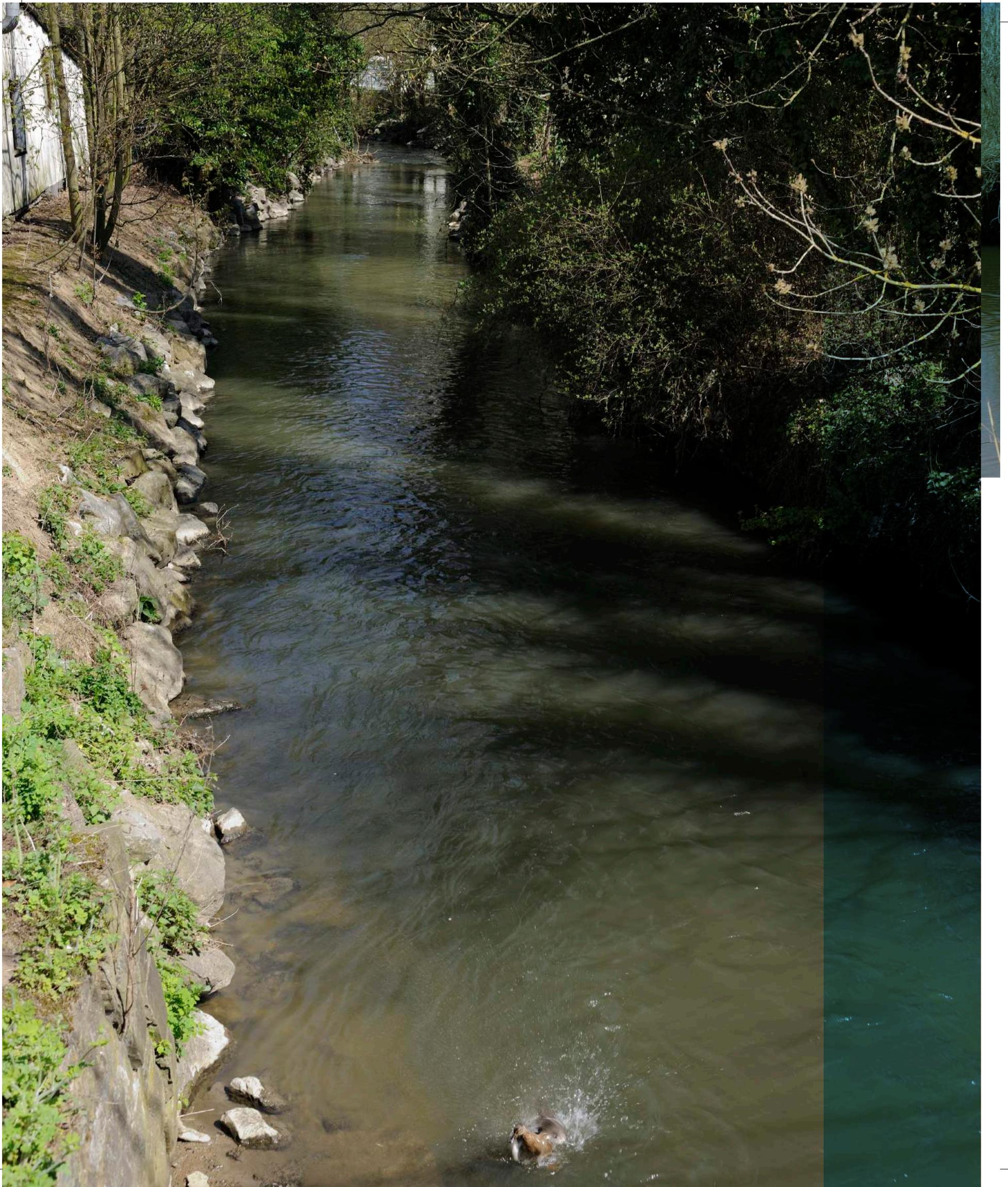
de la décharge de Mont-Saint-Guibert de s'y installer. Le garde forestier de l'UCL, est particulièrement heureux de signaler que des fuligules morillons y viennent désormais nidifier, de même que les grèbes castagneux.

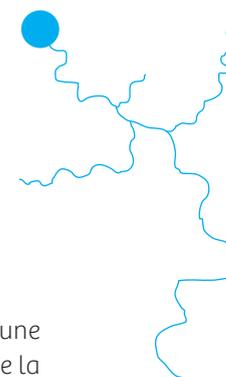
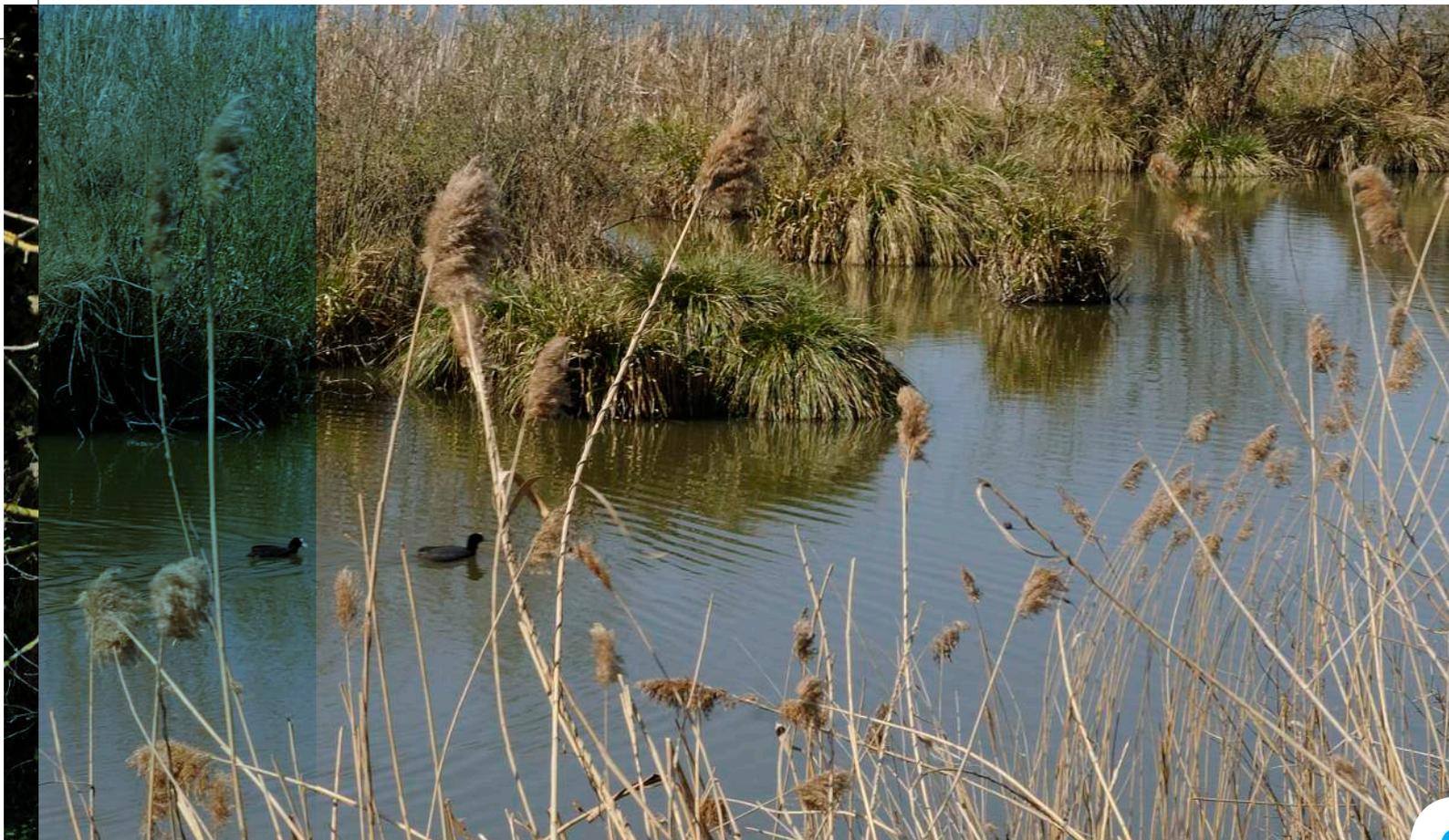
## XIV. Au Bois des Rêves aussi

L'autre lieu de loisir de la commune se trouve au domaine du « Bois des Rêves » constitué autour de son étang. Les eaux charriées par la Malaise et le Ry Angon l'alimentent. L'étang du « Bois des Rêves » a pris la place d'une zone marécageuse qui s'étendait au pied du « Bois de l'Étoile ». Ce dernier est parcouru par le Ry Angon. Sa plaine alluviale, très marécageuse, plantée de roseaux destinés autrefois à la vannerie, a été dès 1930 aménagée en parc de délasserment. Son propriétaire la fit drainer et transformer en étang de pêche. Une société de loisirs l'a acquise avant la Deuxième Guerre mondiale et l'endroit devint le lieu de rendez-vous dominical des Bruxellois. Dans ce complexe de loisirs, l'étang servit de bassin de canotage.

Racheté en 1941 par le baron Empain, le « Bois de l'Étoile » fit office de plan d'eau pour les activités sportives de Pro Juventute. Le baron racheta ensuite le « Bois des Rêves » portant la superficie du domaine à 40 ha. Dans les années 1960, il fut transformé en bassin de natation. Puis ce fut dans un premier temps la commune d'Ottignies et très rapidement la Province qui en devint propriétaire en 1971. « Le domaine provincial du Bois des Rêves » était né. Il totalisait alors 27 ha englobant l'étang, une piscine, une plaine de jeux, une zone boisée et une réserve ornithologique d'un grand intérêt. Depuis le domaine a encore été agrandi<sup>25</sup>.

<sup>25</sup> DESMET, J., *Ottignies-Louvain-la-Neuve* dans DELCORPS, C., TRICOT J.- M., WALRAFFE, P. (coord.), *Histoire en Dyle... op. cit.*, p. 90.





## La Dyle médiane du Roman Païs

### I. Le cœur palpitant de la province

« Quel est le lien entre l'épinoche, le têtard et le ver de vase »? « La chaîne alimentaire » répond la fillette d'une dizaine d'années, après avoir reçu quelques indices. « Leurs sorts sont liés les uns aux autres ainsi qu'à l'état de la Dyle ». Voilà le message qu'a fait passer un bénévole du contrat de rivière qui menait une action de sensibilisation sur la Dyle auprès des élèves de 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> primaires de l'athénée royal Maurice Carême à Waure. Un lieu qui est en lui-même tout un symbole. Car personne mieux que Maurice Carême, le poète de *L'eau qui passe*, n'a su évoquer la Dyle et « les saules du bord de Dyle ». Des saules « où planent les hérons de l'été, les talus herbeux propices au repos du marcheur ». Avec Maurice Carême, note Marcel Lobet : « Le Brabant wallon se rattache aux terres inconnues des vieux atlas, aux paradis perdus d'une enfance éternelle »<sup>1</sup>.

« Je suis né un grand jour de peine,  
Mais né (...) dans la rue des Fontaines.  
Et la Dyle passait tout près  
Avec des fleurs à son corset. (...) »

CARÊME, M., vers extraits du poème *Rue des fontaines* dans *Brabant*, Paris, 1967, p. 8-9.

Médiane du Roman pays de Brabant, la Dyle prend sa source à Houtain-le-Val (Genappe) dans la partie orientale de la région sablo-limoneuse. Après être passée à Loupoigne et Genappe, par Ways et Thy, la Dyle coule vers Bousual, Noirhat où elle reçoit la Cala venant de Glabais. À Court-Saint-Étienne, la Dyle accueille la Thyle qui elle-même y a reçu l'Orne. De là, elle traverse un chapelet urbain assez dense. Laissant Mousty, la Dyle met le

<sup>1</sup> LOBET, M., *Du Hainaut au Roman Païs de Brabant*, s.l., 1985, p. 77.

L'abbaye de Villers-la-Ville.



cap sur Ottignies où elle entaille parfois profondément le territoire. Ensuite elle coule vers Limelette, Limal, Bierges et Waure et puis elle file vers Leuven non sans avoir entre-temps recueilli les eaux du Pisselet, du Train, de la Nethen et de la Lasne. Mais là, nous avons déjà passé la frontière linguistique.



À cette hauteur, les grands marais ont longtemps empêché toutes communications entre les rives de la Dyle. Selon les spécialistes, ce serait la raison principale pour expliquer que les rives de la Dyle sont restées flamandes d'une part et wallonnes de l'autre. Pierre Nothomb écrivait : "c'est par accident d'ailleurs qu'ici et rien qu'ici, sur une ou deux lieues de long, la rivière forme la limite des langues, tolère une exception à la règle mystérieuse et magnifique selon laquelle la langue flamande et la langue française se touchent par une ligne est-ouest tandis que nos rivières, nos vallées maintiennent chez nous leurs grands courants du sud au nord".



Une exception? Pas tout à fait, car un petit bout de l'Argentine, dont le lit traversait le lac de Genvul fait la frontière avec Overijse, tandis qu'un bout de la Lasne sépare Waure de Tombeek. Il y a aussi la Marbaise qui fait la frontière entre Grez-Doiceau et Huldenberg, sans oublier la Nethen. En 1985, un double crime avait été commis dans le camping jouxtant la Nethen. Avant que l'enquête ne commence, il a fallu déterminer avec bien des difficultés si le crime avait été perpétré en Wallonie ou en Flandre.

En revanche, bien des cours d'eau ont servi et servent encore de ligne de démarcation pour limiter bien des contours de nos communes.

Autrefois, la Dyle s'appelait dans la partie romane du Brabant « le Thyl » ou « Thil » alors que dans la partie flamande, elle s'appelait de Dijle. La Dyle était alors une rivière poissonneuse et limpide. Mais c'était au milieu de XVII<sup>e</sup> siècle.

La Dyle a donné son nom au département éponyme entre 1794 et 1815. « Département de la Dyle » et pas département « de la Senne », même si cette dernière coupe l'ancien Brabant unitaire en deux comme une pomme. Non, les Français ont préféré la Dyle qui est incontestablement la ligne médiane du Brabant wallon. Et de fait, la Dyle, c'est le plus grand cours d'eau du Brabant, « sa golden river » même si selon les spécialistes, le plus beau c'est la Thyle, dont les eaux traversent l'abbaye de Villers.

Ce bassin de la Dyle est le cœur palpitant de notre province. « Son bassin de vie ». Son histoire est inséparable de son cours d'eau principal.

## II. De Genappe à Court-Saint-Étienne en passant par Ottignies

« Tout commence donc pour la Dyle à Genappe » nous explique le spécialiste local, Paul Olbrechts. Cette commune, la plus étendue de la province a un relief élevé alimentant les sources de nombreux cours d'eau à commencer par la Dyle qui sort de terre à l'altitude de 140 m ainsi que le Ri d'Hez (130 m), le Cala (130 m), la Falise (130 m)... Mais gare aux marécages. Le cours supérieur de la Dyle n'en est pas dépourvu. Un accident mémorable nous rappelle qu'il ne fallait pas sous estimer le danger.



Ainsi le 31 juillet 1847, les fils du maire de Loupoigne, Pierre et Jules Deville, pêchent dans la Dyle entre le château de Houtain et le sentier de la Waronche. Ils ont 19 et 24 ans. Ils n'ont pas respecté les consignes de la tradition du village. Ils s'enfoncent dans les "boulants", des marécages. Mal leur en prit. Ils y seront engloutis ! La mémoire de cet événement a été perpétuée par un monument érigé par leur père derrière le chœur de l'église de Loupoigne. Leur père qui fut bourgmestre de Loupoigne pendant 37 ans et dont le titre de gloire fut d'être membre du Congrès National en 1830<sup>2</sup>.



À Genappe, plusieurs sites classés bordent la Dyle ; la place de Nicolay, les fermes de Morimont et de la Basse Cour à Loupoigne ainsi qu'un très ancien moulin à eau situé entre les deux. Et puis il y a le site Notre-Dame de Foy à Loupoigne : les Montagnes de Thy à Ways... La Dyle longe la vieille route Nivelles-Ottignies. Après Ways, voici Bousual.

La Dyle entre aujourd'hui en ligne droite dans la propriété murée du château de Bousual, mais il faut savoir, nous rappelle Paul Olbrechts, que c'est l'établissement de la ligne de chemin de fer qui rectifia la Dyle. La carte de Ferraris de 1775 la décrit serpentant en de multiples méandres. La Dyle séparait alors deux seigneuries. Et l'auteur de nous rappeler un épisode dramatique. À savoir, l'aventure malheureuse de Louis Potty en 1713. Son fils de deux ans se noie dans la rivière. Ce père est soupçonné de crime et doit rendre des comptes à la justice. À l'époque, la rive gauche était de la juridiction de la seigneurie de Bousual, tandis que la rive droite relevait de la seigneurie de la Baillerie. Comme l'infortuné père connaissait mieux les échevins de la seigneurie de la Baillerie, il a prétendu que son fils était tombé de ce côté-là pour être jugé par ces derniers. La cour lui reprochait de n'avoir pas rempli le devoir élémentaire de la « garde » de ses enfants. Le témoin à décharge qui le tira d'affaire était l'un de ces « brasseurs » particuliers présents à sa brassine au moment des faits et qui peut affirmer l'avoir vu être accompagné de ses enfants<sup>3</sup>.

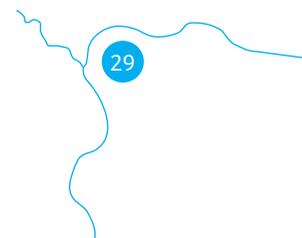
Et déjà la Dyle reçoit la Cala. Cette vallée est constituée d'un chapelet d'étangs qui s'éparpillent dans le vallon. C'est un remarquable ensemble de prés de fauche, de prairies à reine des prés, de peuplements humides et de pièces d'eau. Les étangs de Pallandt sont classés.

Après avoir reçu la Cala, voici Court-Saint-Étienne où la Dyle se gonfle des eaux de la Thyle qui elle-même vient de recevoir l'Orne. La voici déjà presque à Cérroux, à Ottignies. Et après l'industrie lourde de Court-Saint-Étienne (Henricot...), les filatures Vanhoegaerden Boonen, l'industrie se fait légère ici avec le « papier » de l'entreprise C.P. Bourg. Du nom de l'entrepreneur local, « qui rêva d'élargir le gabarit de la Dyle – massicotter ses rives et élargir son lit – pour acheminer... le conteneur hebdomadaire vers l'Amérique puisque toutes les eaux vont à la mer et que l'océan est une route »<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> OLBRECHTS, P., *La Dyle et ses affluents à Genappe, Histoire en Dyle... op. cit.*, p. 53.

<sup>3</sup> *Id.*, p. 57.

<sup>4</sup> RAEMDONCK, J.-P., *100 Brabançons wallons du xx<sup>e</sup> siècle*, Waure, 2000, p. 32.



C'est le long du chemin venant de Mousty, à hauteur de la ferme du Douaire que s'est formée sur la rive gauche de la Dyle, le premier noyau du village primitif à flanc de coteau.



Parmi les prés humides entre Limal et Bierges  
Parmi le sang des fleurs sur le front des matins  
Ma rivière ma Dyle, comme jeune vierge  
Ensorcelant la terre et la roue des moulins.

GINION, M.



Dès 1050, Waure est mentionnée comme constituant une ville, un domaine, avec son seigneur, son agglomération, ses fermes et son moulin. Le premier noyau urbain se situe à l'endroit où la vallée de la Dyle est large et présente des flancs moins raides qu'à l'amont. La situation géographique y est très favorable : c'est le croisement des routes de Nivelles à Louvain et de Namur à Bruxelles. Lieu de carrefour, un grand marché s'y développa tout naturellement. Et la ville grandit et prospéra grâce au dynamisme de ses bourgeois<sup>5</sup>. Un grand parc de loisirs et d'attractions se constitua en 1974-1975 presque sur la Dyle et autour des étangs locaux. Des étangs qui servirent très opportunément dans un premier temps à pratiquer le ski nautique.

L'eau était utilisée par les brasseurs de Waure qui la puisaient avec un engin dénommé « hapeau ». La rue des Brasseries qui longe la rivière s'explique ainsi. Au Moyen Âge nous apprend Jean Martin, le cours de la Dyle à travers Waure était très capricieux. Les méandres de la rivière étaient nombreux. La Dyle suivait un tracé différent de celui d'aujourd'hui. Le lit de la rivière fut ensuite rectifié<sup>6</sup>.

À cette époque, la ville de Waure se regroupe essentiellement sur la rive gauche de la Dyle avec l'église Saint-Jean-Baptiste et l'actuelle place Cardinal Mercier comme centre névralgique.

Notons qu'en 1964, le cours de la Dyle a été rectifié pour permettre la création du boulevard de l'Europe. La Dyle, autrefois élément paysager important et qui a tellement contribué à l'identité de Waure, a vu au fil du temps son cours rectifié surtout dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle et même recouvert, au point de passer presque inaperçue dans le centre de Waure.



Je vois un paysage qui dans ses grandes lignes, devait être au xvii<sup>e</sup> siècle semblable à ce qu'il est encore aujourd'hui. La Dyle s'avance vers moi, venant de Limal. À droite, en haut de la colline, Bierges dresse son clocher... À gauche, les hauteurs boisées se succèdent. Voilà dans le lointain, Lauzelle et l'ancien bois de Justice, puis plus près, la seigneurie de la Pierre, le Fonds des Mays, et enfin à l'extrême gauche, au-delà de la chaussée de Namur, Terlonval.

BRASSEUR CAPART, A., *L'Épée de Tolède*, Bruxelles, 1958, p. 10.



### III. Des bateaux sur la Dyle

Dès le Moyen Âge, la ville de Louvain, dans le but de favoriser son commerce, projeta de canaliser la Dyle jusqu'à Waure et même au-delà. En 1421, un octroi du duc de Brabant Jean IV l'autorisa à le faire jusqu'au grand pont situé près du prieuré et du moulin de Basse-Waure. Mais les travaux entrepris furent bientôt suspendus par manque de fonds. Le projet fut donc repris au cours du xvi<sup>e</sup> siècle. Le 17 février 1587, le premier bateau ayant suivi

<sup>5</sup> *Itinéraire de fondations religieuses et bourgeoises en Brabant wallon*, coll. *Hommes et Paysages*, n° 25, s.l.n.d., p. 11.

<sup>6</sup> MARTIN, J., *Waure. Hydrographie ancienne*, dans *Wauriensia*, 1969, n° 4.



Le nouveau canal fit son entrée solennelle dans la ville de Louvain. Mais cette navigation connut un nouvel échec. Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, la ville de Louvain reprit une nouvelle fois son projet de canalisation. Cette fois, les travaux furent prolongés jusqu'à Court-Saint-Étienne en traversant Bierges, Limal et Ottignies. En 1654, un accord était conclu entre la ville de Louvain et l'abbaye d'Afflighem pour le passage des bateaux près du prieuré de Basse-Waure. Les travaux réalisés contraignaient les petites embarcations de l'époque à transiter par une dérivation de la Dyle, « la fausse eau du moulin ». À cette fin, les entrepreneurs avaient dû construire une écluse, ce qui n'avait pas empêché la poursuite de nombreuses inondations dans la vallée. Après trois années de navigation, le trafic disparut définitivement. Ce qui veut dire qu'entre 1658 et 1664 des bateaux circulaient sur la Dyle. L'objectif était d'ouvrir une voie d'accès facile vers la Sambre.

Mais rapidement des problèmes se posèrent en raison du cours d'eau trop sinueux de la Dyle, de son débit et des nombreux moulins installés sur ses rives. Pour passer plus facilement, les bateliers maintenaient les eaux à un niveau élevé, ce qui provoquait des affouillements des berges et des inondations dans les prés qui bordaient la fausse eau. Un procès fut intenté par l'abbaye d'Afflighem à la ville de Louvain vers 1664 et après deux ou trois ans d'activité, le trafic fluvial fut abandonné définitivement.

Le Quai aux Huîtres, jadis à ciel ouvert, évoque d'ailleurs le temps où la ville voulait se doter d'un petit port intérieur relié à Louvain. Mais comme le signale le Waurien de souche Guy Otten : « il n'y a jamais eu d'huîtres dans la Dyle à Waure. Il s'agit d'une déformation du mot wallon "wit" qui signifie "baguette de saule, d'osier". La Dyle devait en être bordée en ces lieux »<sup>7</sup>. De même, le Quai du Trompette doit son nom à la présence d'un ancien trompette des armées napoléoniennes habitant ce quai. Il sonnait de la trompette lorsque l'eau de la Dyle montait dangereusement et menaçait d'inonder le quartier<sup>8</sup>.

<sup>7</sup> *Histoire en Dyle... op. cit.*, p. 126.

<sup>8</sup> *Ibid.*



Riant, plein de fraîcheur, caché dans la nature,  
Blotti dans des vallées où les ruisseaux murmurent,  
Bousual, tu es pour nous le coin de poésie,  
Le plus beau, le plus doux de notre Wallonie.  
La Dyle, pour te combler, doucement se faufile  
Entre tes deux coteaux, abreuvant une file  
De saules tortueux dont les branches ployées  
Vibrent de mille cris d'oiseaux dans la ramée.

MUZETTE, A., *Si Bousual m'était conté*, cité par DELTOUR, G.,  
dans *FB*, n° 144, s.l., décembre 1959.



Une fois le Quai aux Huîtres franchi, voici la « Belle Voie ». Ce sont les moines d'Afflighem qui créèrent au XVII<sup>e</sup> siècle cette élégante drève rectiligne longeant la Dyle et qui devait permettre aux piétons de rejoindre Waure à pied sec. Elle traversait les anciens prés humides des Petites Warlandes, parcourus auparavant de sentiers impraticables par mauvais temps. Depuis, les prés humides ont été asséchés pour y établir de vastes terrains de sports<sup>9</sup>. De l'autre côté de Basse-Waure, voici déjà les prés humides, appelés Grandes Warlandes.

Au nord de Basse-Waure, se déploie la ferme de l'Hosté. Elle date de 1752. Des fouilles archéologiques y ont mis au jour les ruines d'une villa romaine qui figure aujourd'hui sur la liste du patrimoine exceptionnel de Wallonie. Un haut dignitaire romain y aurait occupé les lieux vers 50 apr. J.-C. appréciant particulièrement ce côté ensoleillé de la vallée<sup>10</sup>. Il s'agit d'une villa d'un type extrêmement rare. Elle fut détruite au III<sup>e</sup> siècle, lors des invasions germaniques. La villa était particulièrement luxueuse. Les habitants disposaient de l'eau courante chaude et froide et du chauffage central!

La villa est implantée sur un versant orienté sud-est, en pente douce vers la Dyle distante d'environ 700 m. Elle dominait les zones marécageuses et régnait sur un territoire à la fois agricole herbager et piscicole<sup>11</sup>. Waure se dit d'ailleurs en wallon « Auffer », ce qui signifie ruisseau, marre, marais. Les armoiries de la ville ne comportent-elles pas trois feuilles de nénuphar de sinople sur argent, dites aussi fleurs des marais?



La Dyle a oublié mon visage d'enfant.  
Elle coule toujours mêmement oubliée  
À travers les prairies où, mêmement heureuses,  
Des fillettes sourient aux garçons turbulents.  
Que lui importe donc qu'aujourd'hui je la chante!  
Mêmement oubliée et mêmement fuyante,  
N'a-t-elle pas son nom, n'a-t-elle pas son chant  
Qui renaîtront toujours sur des lèvres d'enfant?

CARÊME, M., *La Dyle*, dans *La Maison blanche*, Paris, 1949, p. 128.



<sup>9</sup> *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Chaumont-Gistoux, Grez-Doiceau et Waure*, Waure, 2007, p. 196.

<sup>10</sup> MARTIN, J., *Note sur la canalisation de la Dyle à Waure au XVII<sup>e</sup> siècle*, dans *Wauriensia*, t. 8, n° 1, s.l., 1959, p. 39-42.

<sup>11</sup> DEVESELEER, J. (coord.), *Le patrimoine exceptionnel de Wallonie*, Namur, 2004, p. 3.



#### IV. Pour découvrir la Dyle, le mieux est encore de prendre le train

Pour découvrir la Dyle, le mieux est encore de... prendre le train. Le vrai train pas la rivière éponyme. La ligne Ottignies-Louvain épouse le cours de la Dyle. Elle passe par Pecrot, dernier village du Brabant wallon et lieu ferroviaire devenu tristement célèbre depuis la terrible collision de train qui endeuilla l'endroit en mars 2001.

Montez dans le train à Ottignies, vous voilà déjà à Limelette, Limal, Bierges. Ici les lieux principaux d'habitation se sont presque tous implantés en lien direct avec le cours d'eau. Ainsi Limal, Waure, Basse-Waure occupent le fond de vallée avec quelques éparpillements sur les versants, tandis que Bierges se déploie sur le versant gauche de la Dyle. La Dyle se dirige alors vers Louvain. Elle borde l'ouest du territoire de la commune de Grez-Doiceau et sert un instant de limite avec Waure. Elle devient mitoyenne à Archennes et quitte Grez pour servir de limite entre Archennes et Ottenbourg, après un parcours de 4,5 km sur la commune de Grez-Doiceau.

À partir de Waure, c'est la plaine alluviale de la Dyle qui défile ainsi sur une vingtaine de kilomètres. À hauteur de Gastuche, sur la rive gauche de la Dyle, s'étalent de grandes prairies humides, dont le marais de Laurensart, constitué par la plus vaste roselière de la vallée de la Dyle. À cet endroit, le paysage est typique. Il est représenté par de grandes étendues dévolues aux pâturages et parsemées d'étangs et de marais entourés de peupliers. Le tout encadré par des versants boisés. Et parmi eux, le Bois de Laurensart (53 ha) que la Région wallonne a acquis en 2004.

Les douves du château médiéval de Laurensart, sis dans la partie basse de la propriété, sont alimentées par le Thy, un affluent de la Dyle. Le castel est implanté sur une île arborée toujours accessible par un pont en pierre.

Mais le côté bucolique de la Dyle à Gastuche ne doit pas nous faire oublier qu'une rivière reste dangereuse. Comme en témoigne ce fait divers.



En ce 30 août 1930, des enfants se baignent dans les eaux de la Dyle à Gastuche à proximité du barrage des papeteries, là où elle est la plus profonde. Un des enfants s'approche dangereusement du barrage, au pied duquel gronde un puissant et impétueux tourbillon. Pris de panique l'enfant appelle à l'aide. Armand Hendrickx, 21 ans, jeune marié depuis 4 mois se jette à l'eau afin de tenter de venir en aide au nageur. En vain, la violence du tourbillon les entraîne tous deux par le fond. L'intervention décisive de George Dumont, 28 ans, va les sauver. Il se précipite sur la vantelle, la ferme en toute hâte, stoppant ainsi le dangereux tourbillon. Son geste permet ainsi de sauver in extremis les deux nageurs en perdition. En reconnaissance de leur acte de bravoure, la Fondation Carnegie leur attribua la médaille de bronze qui leur fut remise par le bourgmestre.

HENDRICKX, P., *Histoire d'eau*, dans *Wauriensia*, t. 54, n° 1, s.l., 2005, p. 37-41.



Après Laurensart, voici les Grands Prés (où la Dyle reçoit le Pisselet qui vient de Doiceau), Florival, Beaumont, Pré Saint-Jean, Grootbroek et enfin Pecrot. Un village implanté à la frontière du Brabant flamand matérialisé par le cours de la Dyle.

Depuis Archennes, la Dyle serpente doucement au milieu de larges prairies planes et marécageuses et de tourbières où elle se gonfle de la Petite Marbaise et de la Grande Marbaise. Sa rive droite particulièrement humide, nous décrit l'auteur du *Patrimoine architectural*, est plantée d'alignements de saules têtards et d'aulnes en raison de la valeur botanique et écologique. Cette zone est répertoriée comme site *Natura 2000* sur 139 ha. En 1959, un étang y fut créé afin d'absorber l'eau en excès<sup>12</sup>.

Le patrimoine bâti n'est pas en reste. À Florival, le castel fut construit en 1882 sur les lieux d'une ancienne abbaye cistercienne. Selon la légende, cette dernière fut fondée sur une plaine couverte de fleurs pour obéir aux voix célestes d'où le nom Florival.

## V. Bientôt le train rencontre le Train



Un pont sur la Dyle à Archennes.



M. Le curé soulève sa barrette  
Le ruisseau s'appelle le Train  
Et trois colombes font la garde  
Entre la terre et le ciel  
La seule chose que l'on sache  
Est qu'on ne peut jamais savoir.

NEUHUYS, P., 1952, cité par DELMELLE, J., *Géographie littéraire du Brabant. De Waure à Meerdael*, dans *FB*, n° 145, s.l., mars 1960, p. 75.



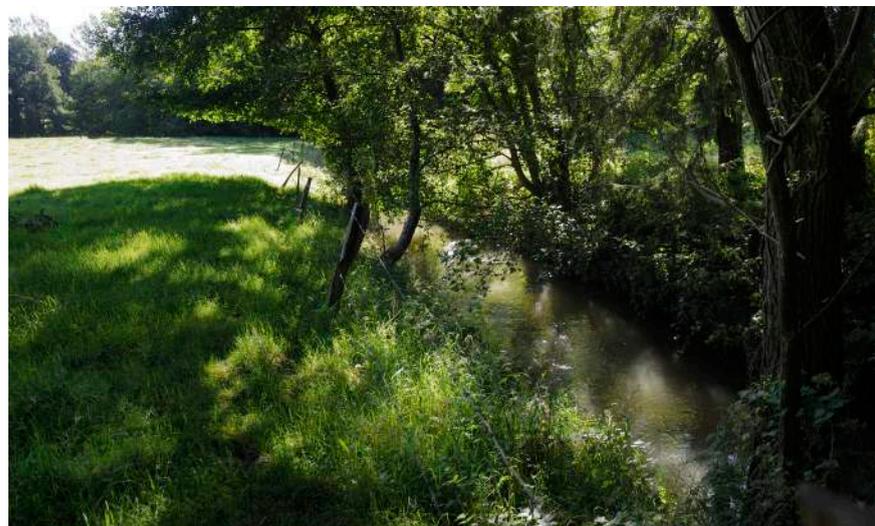
Le Train (jadis Trinne), appelé ainsi en raison de la rapidité de son cours, rejoint maintenant la Dyle à Archennes. C'est des hauteurs de La Baraque, à proximité de Louvain-la-Neuve qu'il prend son départ. Ce dernier a deux affluents principaux : le Ry du pré Delcourt et le Ry des Papeteries. Le Train s'est creusé une vallée des plus tourmentées et des plus pittoresques. De sa source à son embouchure, il compte 10 km

<sup>12</sup> *Patrimoine architectural... op. cit.*, Grez-Doiceau, 2007, p. 171-172.

Le parcours sinueux de la Dyle.

d'un parcours sinueux et irrégulier. Cinq villages se blottissent au fond de sa vallée, à savoir Corroy-le-Grand, Chaumont-Gistoux, Bonlez, Grez et Archennes. À mesure que le Train s'éloigne de Corroy, sa vallée se resserre et devient de plus en plus sauvage. À Gistoux, les terrains sont tourmentés. La nature est variée. Le Train baigne le parc du château de Piétrebais en Grez, traverse la route de Grez et la route de Waure à Hannut devient mitoyen d'Archennes<sup>13</sup>. Ce Train « au bord duquel », nous rappelle Julos Beaucarne : « en 1862, le docteur Pierson trouva à l'état de plan, le pommier sur lequel allait pousser, croître et embellir la fameuse reinette de Grez. »<sup>14</sup>

Après être passé sous le chemin de fer de Louvain, le Train se jette dans la Dyle aux Grands Prés non loin de ce qui fut jadis l'abbaye de Florival.



## VI. Une zone de protection spéciale de l'avifaune européenne

La vallée de la Dyle est orientée nord-sud, ce qui en fait une voie de migration très prisée pour les oiseaux. L'ensemble diversifié de milieux naturels, prairiaux aquatiques et boisés, permet à un grand nombre d'espèces d'oiseaux d'y trouver un lieu de nidification, un abri, un relais de migration, un lieu de nourrissage et d'hivernage. Depuis 1989, la vallée de la Dyle entre Waure et Leuven est considérée comme une zone de protection spéciale de l'avifaune européenne. Cette vallée qui compte 130 espèces recensées est une voie de migration des oiseaux au niveau européen. Cette zone couvre une superficie de 2 250 ha dont 1 000 en Région wallonne. Elle regroupe le marais de Grootbroeck, l'étang de Pecrot (site de nidification), les marais de Laurensart... des prairies humides et des bois<sup>15</sup>.



La Dyle a dégainé sa lame de Tolède  
Et se fraye un passage à travers les taillis,  
Tandis qu'à ses côtés, soudainement jaillis  
Pour lui venir en aide,  
Un escadron de peupliers  
Dressent, nobles et fiers comme la vigilance,  
Dans un galop d'irrésistibles cavaliers,  
Leur silhouette en fer de lance.

DELABY, P., cité par DELMELLE, J., *Géographie littéraire du Brabant. De Waure à Meerdael*, dans *FB*, n° 145, s.l., mars 1960, p. 65.



<sup>13</sup> LOUIS, C., *Grez et son passé*, Grez-Doiceau, 1976, p. 22-24.

<sup>14</sup> *Brabant wallon. La jeune province*, s.l., 1997, p. 30.

<sup>15</sup> TRICOT, J.-M., *La Wallonie au fil de l'eau. Entre Thyle et Dyle*, s.l., 2002.

L'étang de Pécrot et son site de nidification.



## VII. Juste derrière la frontière linguistique, la Nethen rejoint la Dyle

« Mon cher Ilya. Connaissez-vous Nethen ? » écrivait dans une lettre imaginaire le Prix Nobel de Médecine (1974) Christian de Duve à Ilya Prigogine. « C'est un charmant village... qui doit son nom à la petite rivière qui le traverse... et finit dans la Dyle, à 300 m de chez moi, après avoir longé le fond de mon jardin... »<sup>16</sup>.

Le professeur de Duve a choisi la vallée de la Nethen pour se reposer de ses impressionnants travaux scientifiques. Une vallée qui s'apparente à un couloir vert sillonné tantôt par de nombreux chemins creux, tantôt, bordée par des grandes zones humides. Elle traverse de part en part la commune de Beauvechain. Deux affluents, le Mille, venant du hameau auquel il a prêté son appellation et le Nodebais qui parcourt le village du même nom, se jettent dans son cours à Tourinnes-la-Grosse. Le Faux-Ry, le Guertechain et le Ry Saint-Martin viennent grossir ses flots dans la traversée de Hamme-Mille. La Nethen rejoint la Dyle à Sint-Joris-Weert.

Beauvechain est une région de transition où se côtoient deux types de paysage. D'une part au nord-est, les plateaux au relief faiblement ondulé, souvent en légère déclivité vers le nord, sont tout à fait caractéristiques du paysage hesbignon. La localité constitue l'extrémité nord-occidentale de la Hesbaye agricole. D'autre part, le sud-est du territoire, avec la Nethen et sa vallée aux versants parfois encaissés, ses fonds de vallée souvent humides, ainsi que, dispersés, quelques flancs recouverts de bois, s'apparentent aux paysages brabançons.

La Nethen prend sa source au hameau des Burettes au sud du village<sup>17</sup>. Venant de Tourinnes-la-Grosse, la rivière entre à Hamme-Mille à l'est et prend légèrement vers le nord où elle activait jadis le moulin du château de Valduc. Elle se dirige vers l'est où en passant, elle alimentait la roue du moulin de Litrange ou des Forges<sup>18</sup>.

<sup>16</sup> *Je t'écris cette lettre du Roman País*, Braine-l'Alleud, 2003, p. 21.

<sup>17</sup> *Patrimoine architectural... op. cit.*, p. 19 et p. 51.

<sup>18</sup> *Id.*, p. 29.



Le parc du château de Valduc.

La chapelle Sainte-Corneille à Hamme-Mille.



Le ruisseau de Mille se jette dans la Nethen. Il passe non loin de la chapelle Sainte-Corneille, élégant édifice de style gothique. L'endroit est d'ailleurs classé comme monument et site. Il s'agit du point fort du patrimoine local. L'antique voie royale passait entre la chapelle et la ferme. C'était un lieu de passage obligé avant la création de la chaussée de Namur-Louvain en 1757.

Prenons un autre affluent de la Nethen : le Nodebais. Le village est remarquablement implanté dans sa vallée. Le Nodebais prend sa source au pied de la ferme d'Agbiermont, rendue célèbre par le céramiste de réputation internationale Max Van der Linden. Ce dernier, décédé en 1999, fut le créateur des célèbres « Fêtes de la Saint-Martin ».



**Le pieux qui faisait cuire son dieu. C'est Miqui le céramiste, Miqui le musicien, Miqui tout à la fois terrien jusqu'à la moelle et chantre du sacré dans son enracinement, sa vie et son œuvre. Il a réussi à faire du Brabant wallon un petit coin d'Ombrie et de joie franciscaine. Il est devenu le créateur de tant de merveilles qui font aujourd'hui la fierté de nos églises et de nos villages.**

BASTIA, F., *Notice biographique*, dans *100 Brabançons wallons du xx<sup>e</sup> siècle*, s.l., 2000, p. 202.



Agbiermont, cet ancien noyau seigneurial est admirablement implanté à flanc de coteau dans un site de bois et de prairies. Il s'agit d'une ancienne propriété de l'abbaye de Waulsort-Hastière.

Quant au Nodebais, il alimente un grand étang. Un plan d'eau précédé d'une placette plantée de platanes et de hêtres en face de laquelle s'est construite l'ancienne école à la fin du xix<sup>e</sup> siècle. Les sources du Nodebais au sud du village représentent une richesse paysagère et écologique. Son parcours dans la commune est bordé de prairies humides plantées de saules têtards. Au nord, le Grand Brou constitue une zone marécageuse qui sert de tampon entre Nodebais et Tourinnes-la-Grosse<sup>19</sup>.

Ce dernier village – « le bourg le plus roman du moyen occident » – s'étire principalement le long de la Nethen et de son affluent le ruisseau de Mille. Les berges, très arborées, forment une coulée verte au milieu des prairies et des champs. L'église Saint-Martin à Tourinnes, patrimoine exceptionnel de Wallonie, est construite sur un promontoire sablonneux. Elle domine toute la vallée. Cette église est édifiée en pierre de Gobertange et en grès ferrugineux local pour les parties les plus anciennes. Elle dispose d'une nef et de bas côtés datent du ix<sup>e</sup> siècle ou du x<sup>e</sup> siècle. L'ensemble constitue un des plus anciens vaisseaux préromans conservés en Brabant wallon. La tour a été ajoutée au xii<sup>e</sup> siècle. L'ensemble a été restauré il y a peu. Le résultat est tout simplement éblouissant.

La place Saint-Martin est le point fort du village qui serpente au gré de la Nethen. La place s'agrémente d'une belle pompe à bras du xix<sup>e</sup> siècle, ombragée par un majestueux marronnier. Le bac récoltant l'eau est encore en place.

Sur le côté nord de la vallée de la Nethen, au sein de bâtiments dispersés autour d'une cour subsiste un porche fortifié du xix<sup>e</sup> siècle. L'endroit porte le nom de « al comtez » en 1358. C'est la célèbre ferme de la Franche Comté de Tourinnes-la-Grosse où se déroulent aujourd'hui force mariages et autres séminaires<sup>20</sup>.

<sup>19</sup> *Id.*, p. 66.

<sup>20</sup> *Donjons médiévaux de Wallonie*, coll. *Inventaires thématiques*, vol. 1, *Province de Brabant*, p. 103.

Et puis il y a le « pont Maisin » sur la Nethen, du nom de Joseph Maisin (1893-1971), pionnier de la radiothérapie et cancérologue de réputation mondiale. Un brabançon de souche qui plutôt que de faire une carrière aux États-Unis, préféra revenir sur sa terre natale tout en fondant l'Institut du cancer à l'UCL<sup>21</sup>.

Le bassin de la Dyle étant riche en sable, argile réfractaire et en superficies boisées où la fougère notamment abonde et où serpentent maints cours d'eau, fut propice au développement de l'industrie du verre. Ainsi à Savenel, sur les bords de la Nethen, on découvrit un four qui occupe une place importante dans l'histoire de l'industrie verrière en Belgique. D'autres sites semblables ont été repérés à Rixensart, à Moriensart (Céroux-Mousty), à Limal, à Limelette, à Bousual, à Thy, à Ways... Autant de sites où se retrouvent les trois grandes familles de verriers du Brabant wallon : les Colnet, les Ferry et les Hennezel<sup>22</sup>.

La ferme d'Agbiermont au pied de laquelle le Nodebais prend sa source.



La ferme de la Franche Comté à Tourinnes-La-Grosse.

<sup>21</sup> PONCIN, J., *100 Brabançons wallons du xx<sup>e</sup> siècle*, Waure, 2000, p. 128.

<sup>22</sup> BOURGUIGNON, E., *Les bords du Nil*, BOTCB, s.l., 1914, p. 262.





C'est le désespoir du géographe. Le Nil se jette dans l'Orne.

BLANCHARD VERBIEST, C. et DE CALLALTAÏ, X., *Brabant wallon. L'Arbre et le sillon*, s.l., 1997.



## IV Le Nil, l'Orne et la Houssière

### I. Pas de felouques à voile légère ici

Le Nil ici n'a rien du majestueux fleuve sur lequel circulent les antiques tartanes et les felouques à voile légère... Le Nil ici, c'est un petit ruisseau, allez on vous l'accorde, un grand ruisseau, presque une rivière, d'une quinzaine de km et qui se jette, oh désespoir, (s'exclame Chantal Blanchard Verbiest) – non dans la mer – mais... dans l'Orne, un sous affluent de La Dyle.

Ah les bords du Nil à Nil-Saint-Vincent! Personne mieux que Valmy Féaux, le premier Gouverneur de La Province, né sur ses rives, ne vous en parlera, avec « ses bords parsemés de demoiselles-d'ongze-heures et de millepertuis vivaces ». Il vous parlera de l'étang du château de Nil-Saint-Martin qui lui valut une aventure rocambolesque qu'il a racontée dans le florilège de lettres imaginaires intitulées *Je t'écris cette lettre du Roman Pais*, parues en 2003. Résumons sa lettre à Franz.



Tu te rappelles le château de Nil-Saint-Martin... Gamins, nous investissions la propriété par l'arrière... pour y faire ricocher des cailloux sur l'étang, à la grande colère du vieux jardinier... Imagine-toi qu'il y a peu, j'ai été invité à déjeuner par les nouveaux propriétaires... Avant de passer à table, je fis un tour furtif dans le parc. L'étang était toujours là. Mais il était asséché. Je voulus descendre dans son lit. Mal m'en prit, car les feuilles mortes dissimulaient une profonde couche de vase. Me voici englué jusqu'aux genoux. Les jambes de mon pantalon dégoulaient de matières visqueuses et malodorantes. Je rejoignis le château. Il était trop tard pour changer de pantalon. Pendant le repas, ma voisine de table porta plusieurs fois à ses narines un petit mouchoir parfumé... Tu vois où conduit un rêve d'enfant inassouvi...



Le Nil (appelé aussi dans la traversée de Walhain, le Hain), est formé de deux petits ruisseaux qui prennent leur source à Walhain, se réunissent en entrant à Tourinnes-les-Ourdons. Le Nil passe pour le ruisseau le plus capricieux de la région, fuyant d'abord franchement vers le nord, il hésite ensuite, encercle le centre de Tourinnes, y décrit des sinuosités nombreuses affectant la forme d'un « S » puis se précipite à toute vitesse vers son embouchure dans une direction absolument opposée à son parcours primitif. L'ensemble du cours désigne un « M » presque parfait dont les Nil et Walhain constituent les extrémités inférieures, Tourinnes les parties supérieures<sup>1</sup>.



Les rives du Nil à Walhain furent jadis des endroits où se déroulèrent de drôles de pratiques. “Le Ry du Pré des Basses fut le théâtre de puissances démoniaques” raconte Philippe Martin : “Les abords de ce mince filet d'eau donnèrent lieu à des turpitudes aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles. Certaines sorcières de la région s'y retrouvaient à l'occasion de sabbats pour s'adonner à des orgies sexuelles et autres profanations des Saintes Espèces. Trois d'entre elles furent brûlées sur le bûcher en 1666. Et leurs biens furent confisqués par les seigneurs.”

*Histoire(s) en Dyle... op. cit., p. 113*



Le Nil forme donc à lui tout seul, l'ossature hydrographique de la commune de Walhain<sup>2</sup>. Un village qui s'inscrit de part et d'autre de ses rives marécageuses. Le Nil qui a pris sa source presque au sommet de la ligne de faîte qui sépare le bassin de la Meuse de celui de l'Escaut. Et pour cause, nous sommes ici non loin de la chaussée romaine et plus précisément au hameau de Baudécet. Le Nil longe le hameau de Saint-Paul pénètre dans Tourinnes-Saint-Lambert et Libersart oblique dans le sens inverse pour traverser de part en part Nil-Saint-Martin, Nil-Saint-Vincent, plonge sur Alvaux et se jette dans l'Orne. Et cela au terme d'un parcours de 14 km<sup>3</sup>. Mais le Nil, c'est aussi le centre géographique du pays. Et comme l'écrit Julos Beaucarne : « J'ai nommé “Nil” qui est ruisseau et petite ville et qui pour couronner le tout se paie le luxe d'être le nombril du bel et beau courtis si souvent mis à mal et en péril qu'est la Belgique, ainsi soit-il »<sup>4</sup>. Natif de Perbais, le président de la Chambre des Représentants André Flahaut, qui protocolairement fait partie des premiers personnages du royaume, ne cache pas sa fierté d'avoir vu sa commune devenir le centre géographique de la Belgique. Un centre autrefois situé à Iltre, mais à l'époque, on n'avait pas tenu compte des cantons de l'est. Et le président Flahaut d'ajouter lyrique : « Certains jours quand le cœur s'égare, j'en ferais bien le centre du monde »<sup>5</sup>.

À la confluence de l'Orne et du Nil, Blanmont s'inscrit dans un paysage nettement plus accidenté s'apparentant aux vallonnements de la Dyle. Le musicologue Nicolas Blanmont, de son vrai nom François Jongen, qui dans une

*Lettre imaginaire écrite du Roman Pais* nous rappelle que « le nom du village vient de la poussière des carrières qui recouvrait autrefois l'endroit. Si on scrute le ciel en hiver, c'est plutôt pour être sûr que les pluies ne feront pas déborder l'Orne, mais le village n'en vaut pas moins le détour »<sup>6</sup>. L'Orne traverse le parc du château de Blanmont. Un vaste étang de forme libre agrémenté le parc<sup>7</sup>.



L'Orne traversant le parc du château de Blanmont.

<sup>1</sup> *Id.*, p. 94.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 94.

<sup>3</sup> MARTIN, P., *Histoire en Dyle... op. cit.*, p. 111.

<sup>4</sup> *Brabant wallon. La jeune province*, s.l., 1997, p. 31.

<sup>5</sup> FLAHAUT, A., *Brabant passion*, s.l., 2007, p. 115.

<sup>6</sup> JONGEN, F., *Je t'écris cette lettre... op. cit.*, p. 13.

<sup>7</sup> DE HARLEZ DE DEULIN, N., *Parcs et jardin... op. cit.*, p. 44.

## II. Le vieux château médiéval de Walhain sauvé par l'Institut du Patrimoine wallon

« Quand j'avais 10-12 ans, les douves étaient encore alimentées par une source, la deuxième tour de la poterne s'élevait bien plus haut et nous prenions plaisir à grimper dans le donjon. À cette époque, le site, qui jouxtait le dépotoir communal, était grand ouvert au public. C'était notre plaine de jeux, à nous, les gosses, mais aussi le rendez-vous des amoureux... »

FLAHAUT, R., premier échevin de Walhain.

L'échevin n'a pas son pareil pour évoquer l'ancien château médiéval de Walhain du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Un complexe castral en ruine qui s'appuie sur un donjon circulaire ou « tour maîtresse ». Autour d'une cour s'inscrivent trois tours d'angle. La double enceinte des douves formait des plans d'eau servant de viviers. Et cela dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Un maître-pêcheur était responsable et veillait à leur entretien dont le coût incombait au seigneur. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les étangs du château existent encore, mais en 1804, un document nous apprend que les plans d'eau furent desséchés et mis en culture<sup>9</sup>.



Le château médiéval de Walhain.

<sup>8</sup> Classement comme monument le 10 novembre 1955 et comme site le 16 octobre 1980.

<sup>9</sup> MARTIN, P., *Histoire(s) en Dyle... op. cit.*, p. 111.

La place de Nil-Saint-Martin.



Deux cours d'eau arrosent la plaine et alimentent les douves. Le ruisseau des Radas y conflue avec le Nil (ou le Hain) dont les sources jaillissent à environ mille mètres au sud-est. Ce château faisait partie autrefois d'un réseau de fortifications destiné à garantir les frontières de l'ancien duché de Brabant contre les incursions des troupes namuroises et hennuyères.

Aujourd'hui, le vieux château a été rendu à ses habitants. Il est redevenu public. Une convention a été signée entre l'Institut du Patrimoine wallon et la commune. Elle définit les obligations des deux parties. L'Institut du Patrimoine wallon s'engageant notamment à mener à bien les travaux urgents de consolidation des ruines. L'Institut a un triple objectif. Le sauver, y développer un projet touristique avec la commune et garantir la poursuite à long terme des recherches archéologiques entreprises, depuis 1998, par des étudiants américains en partenariat avec l'UCL.

Philippe Martin, le président de l'Office du Tourisme de Walhain, rêve déjà tout haut. « Le château pourrait faire partie d'un circuit d'une journée, qui inclurait également la tour d'Aluaux, la ferme de l'abbaye, le moulin du Tiège, le tumulus de Libersart... »<sup>10</sup>. Et ce serait fantastique si nous pouvions, dans un court avenir, y organiser de temps en temps des activités de type médiéval...

Et ce serait l'occasion de rappeler que les propriétaires du castel n'étaient vraiment pas n'importe qui sous l'Ancien Régime. Pensez donc, Maman Marsan en personne. Une grande dame qui éduquait les « enfants de France » et vivait à Versailles.



Le moulin de Godeupont à Blanmont.



Versailles. La Cour de Louis XV. La "châtelaine" de Walhain, alias Marie-Louise de Rohan Soubise (épouse du comte de Marsan), y occupe une position éminente. Elle n'est rien moins que "gouvernante des Enfants de France". C'est "Maman Marsan". Elle a pour mission de veiller jusqu'à l'âge de sept ans sur l'éducation des futurs rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. La "dame de Walhain" crèche près de Louvre dans le fameux "pavillon de Marsan" qui accueille aujourd'hui des expos prestigieuses. Mais pour "Maman Marsan", les choses vont se gâter en raison de son neveu, le fameux cardinal de Rohan qui défraya la chronique en 1785 lors de la célèbre "affaire du collier", à savoir l'une des plus fabuleuses escroqueries de l'Histoire. De Versailles, "Maman Marsan" n'en oubliait pas ses sujets de Walhain. En témoigne une lettre comminatoire qu'elle leur adressa en 1779 à propos de la banalité du moulin de Godeupont (lieu-dit sis entre Chastre et Blanmont). Il s'agissait alors d'appliquer à la mort d'un de ses manants, son droit de mortemain. Un droit qui l'autorisait à saisir un cheval, un coffre... qui était mis alors en vente publique, ce qui obligeait la plupart du temps la famille à racheter son propre bien. Au décès de "Maman Marsan", c'est sa nièce Armande qui lui succéda dans ses charges. Épouse du prince de Guéméné, elle mena grand train à Paris, buvait sec et jouait gros. La Reine se plaisait beaucoup

<sup>10</sup> *Visages du patrimoine en Hesbaye Brabançonne. Itinéraire au « pays blanc »*, Jodoigne, 2007, p. 67-69.

en son salon-tripot. Mais en 1782, Guéméné fut compromis dans une "sérénissime faillite". Une faillite qui ruina sur le champ bien des courtisans. Le scandale fut énorme. Armande dut abandonner sa charge auprès des "Enfants de France", mais aussi sa fortune, ses diamants et ses domaines à l'exception de ses biens au Pays-Bas et de sa terre de... Walhain. Des domaines qu'elle put revendre au lendemain de la Révolution. Et les acheteurs furent en 1804 des "marchands de tapis" appartenant à une célèbre maison de commerce établie à Tournai sous la raison "Piat-Lefèbure et fils". Et voilà comment la grande histoire de France, rejoint la petite histoire de Walhain.

MEUWISSEN, É., *Le Soir*, 16 février 2009.



### III. Nil et Orne à la Tour d'Alvaux

Le Nil, après avoir arrosé les villages de Nil-Saint-Martin, Nil-Saint-Vincent passe sous la route de Bruxelles à Namur (N4) et le voilà à Nil-Pierreux, « la perle de la vallée du Nil ». Ce coin doit son nom à la nature du sol et surtout aux carrières qui y ont existé. La carrière des Trois Fontaines n'est plus aujourd'hui qu'un gouffre profond envahi par les eaux.

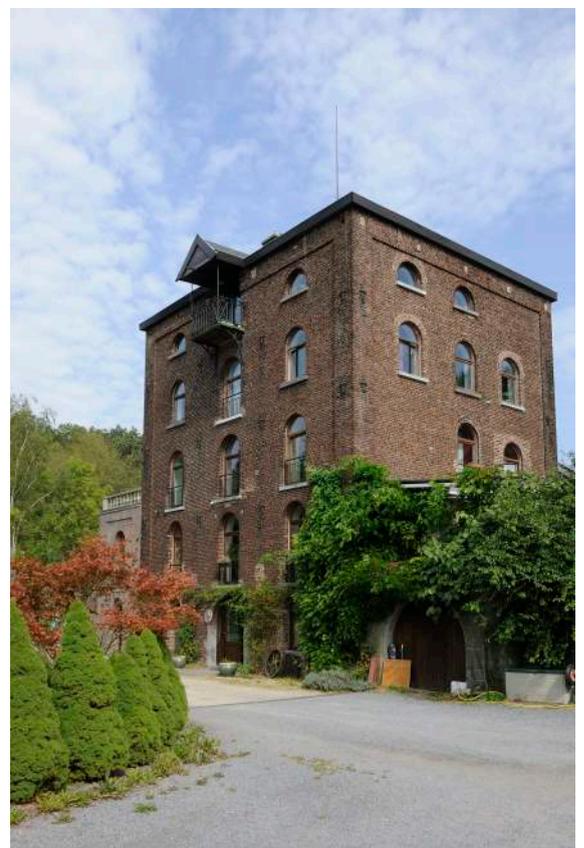
Non loin, le Nil alimentait jadis le moulin par une chute de 6,5 m. Il reçoit ensuite son affluent le Louère et se jette dans l'Orne près des Mognats dans un endroit extrêmement pittoresque. « Le Nil descend de la hauteur comme un torrent sur de rochers », explique G. Barbiaux « qu'il éclabousse du rouge le plus vif au jaune le plus cru, parmi une végétation sauvage et luxuriante »<sup>11</sup>. La tour d'Alvaux n'est pas très loin. Au lieu-dit Alvaux, le Nil se gonfle des eaux du Corbais puis se jette dans l'Orne.

Nous voici à la charnière de deux régions agro-géographiques : la Hesbaye brabançonne et la Hesbaye namuroise. Nous sommes à Chastre. La commune offre un paysage relativement calme. Des vastes campagnes mollement ondulées. Deux cours d'eau la parcourent du sud au nord. À savoir la Houssière et l'Orne. Et au milieu, sur la ligne de crête, esseulées au bord des champs, se dresse l'antique « Croix de Saint-Gery » dite aussi croix carrée. Elle s'élève à un point culminant du plateau. Il s'agit d'une croix latine en calcaire aux extrémités dentées. Mais c'est le donjon médiéval du XIII<sup>e</sup> siècle, – bien connu sous le nom de « Tour des Sarrasins » – qui constitue l'élément majeur du patrimoine local.

Elle fut édifiée vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle au cœur d'un îlot formé par deux bras de l'Orne. Ses murs en quartzite local, ont la particularité d'être épais à leur base de 2 m. Cet exemple exceptionnel de solide donjon de plaine s'élève encore sur une hauteur de 10 m et est plantée dans un cadre d'une âpre sauvagerie. Plusieurs documents entre 1475 et 1530 mentionnent l'existence de douves. La tour est d'ailleurs classée comme monument (20 octobre 1989). Avec l'abandon

<sup>11</sup> BARBIAUX, G., *Mon village. Nil-Saint Vincent... op. cit.*, p. 42.

La croix de Saint-Gery,  
dite « Croix carrée »



Le moulin Alvaux.

du donjon et la disparition des retenues d'eau, une prairie humide s'est lentement substituée au plan d'eau. À proximité, voici l'ancien moulin à eau d'Alvaux. Le cadre enchanteur formé par la Tour, le moulin et les rives encaissées de l'Orne est impressionnant.

## IV. Les belles loches de l'Orne

Le territoire de la commune de Chastre est parcouru par deux vallées parallèles séparées sur environ 2 km par le plateau limoneux. Entre les rivières l'Orne et la Houssière qui constituent les deux axes de l'actuelle commune, la plaine limoneuse s'est avérée très productive. Les petites industries ont tout naturellement été en lien avec l'agriculture : moulins à eau, brasseries, tannerie, petites fabriques de machines agricoles. Les eaux des rivières qui traversent la commune dessinent deux axes de développement de l'habitat.

L'Orne prend sa source à Corroy-le-Château<sup>12</sup>. La rivière arrose les villages de Cortil, Noirmont, Chastre et Blamont avant de se faufler dans Mont-Saint-Guibert et de se jeter dans la Dyle à Court-Saint-Étienne.

Les villages de l'Orne forment une zone d'habitat continue et étirée<sup>13</sup>. Particulièrement présent, l'Orne a naturellement conditionné la structure allongée du village de Cortil. Au XVIII<sup>e</sup> siècle déjà, la localité s'étire sur 2 km sur la rive droite de la rivière. Ensuite la rivière entre à Chastre où elle active le moulin du Piroy et le moulin de Chastre. Elle reçoit sur sa rive droite le Perbais, passe sous le chemin de fer, active les moulins de Godeupont et Al Poudre, reçoit le Nil (rive droite), passe sous l'ancien moulin Al Vaux, la tour dite des Sarrasins, accueille le Corbais.

À Mont-Saint-Guibert, l'Orne rime avec bière. Et qui dit bière, dit « Vieux Temps », la célèbre brasserie locale de la famille Grade. Une brasserie portée par Jo Grade et dont la production a atteint en collaboration avec Artois la capacité de 550 000 hl par an pour ensuite voir sa production transférée sur les bords de la Dyle... mais à Leuven.

## V. Et la Houssière...

La Houssière, originaire de Sombrefe à l'extrémité de Gentinnes, traverse ce village et son vieux moulin, longe Saint-Gery, passe à Villeroux aux abords de la ferme du Castillon, aujourd'hui transformée en maison communale, pour aboutir dans l'Orne à Mont-Saint-Guibert.

La Houssière et le Corbais ont permis l'implantation des villages d'Héuillers et de Corbais. La Houssière a creusé une vallée verdoyante profonde et ouverte. Au nord du noyau villageois d'Héuillers, le cours d'eau s'écoule vers l'ancienne seigneurie de Bierbais, au milieu d'étangs de prairies et de bois avant de rejoindre l'Orne au hameau de la Fosse. Le confluent forme une sorte d'éperon, sur lequel se situe ce qui reste du donjon de Bierbais (classé comme



Le Castillon à Chastre.

<sup>12</sup> GOUVERNEUR, P. et FLAHAUT, M., *À la recherche des sources de l'Orne. La Mémoire du Chercha*, mars 2012, n° 86, p.10.

<sup>13</sup> *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie, Chastre et Walhain, Waure*, 2008, p.14.

site le 10 février 1977). Face à la tour s'élève aujourd'hui un château de plaisance construit peu avant 1828, agrandi et remanié plusieurs fois<sup>14</sup>.

Pour l'anecdote, rappelons que ce château de Bierbais fut, en 1988, la propriété d'une descendante des Habsbourg, à savoir la princesse Stéphanie de Windisch-Graetz. Cette dernière descendait à la fois de l'empereur François-Joseph et de l'impératrice Élisabeth d'Autriche, dite « Sissi », mais aussi du roi Léopold II de Belgique, via sa fille Stéphanie épouse de l'archiduc Rodolphe, prince-héritier d'Autriche-Hongrie.

À la limite des plateaux brabançons et hesbignons, le village de Mont-Saint-Guibert est parcouru par l'Orne et ses affluents. Ne cherchez pas plus loin les origines du passé industriel de cette commune (Brasseries et papeterie) (voir chapitre moulin).

Le bourg de Mont-Saint-Guibert, au relief contrasté a pris naissance sur un éperon rocheux dans une boucle de l'Orne. Sur la rive droite, les versants bien pentus accueillait autrefois des plants de vignes. Après avoir quitté la commune de Chastre à l'est, l'Orne sillonne entre Héuillers et Mont-Saint-Guibert avant de se jeter dans la Thyle à hauteur du parc de la famille Goblet d'Alviella.

Voici le moulin de Beurieux. Il servit à la mouture du grain. Désaffecté, il a gardé sa machinerie et sa grande roue à aubes.

Bientôt Court-Saint-Étienne se profile. Court-Saint-Étienne, c'est un peu notre Grognon à nous.



Si le centre coule métal  
File coton, coupe les arbres  
Brasse houblons, tranche le marbre,  
Au dehors c'est l'autre arsenal  
celui des champs et des prairies,  
Des vieilles fermes, des hameaux  
Où l'on ne trouve que fraises  
En longeant le bord des ruisseaux  
Car le Cala s'épanche en Dyle  
Et l'Orne est grosse du Glori  
Avant de se joindre à la Thyle,  
Après Marache, Hez et Neri  
Halte! il en est un que j'oublie :  
Le Ru Pirot, faisant à Court,  
Pour que le charme à lui s'allie,  
À sa frontière un bout... de cours.

GHEUDE, C., *À mon Roman Pays*, s.l., 1947.



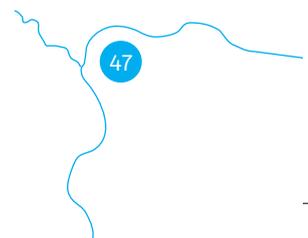
Mon plaisir est encore d'accompagner le ruisseau,  
De marcher le long des berges, dans le bon sens,  
Dans le sens de l'eau qui coule, de l'eau qui mène  
La vie ailleurs, au village voisin.

BACHELARD, G., *L'eau et les rêves*, dans *Histoire en Dyle... op. cit.*, p. 15.

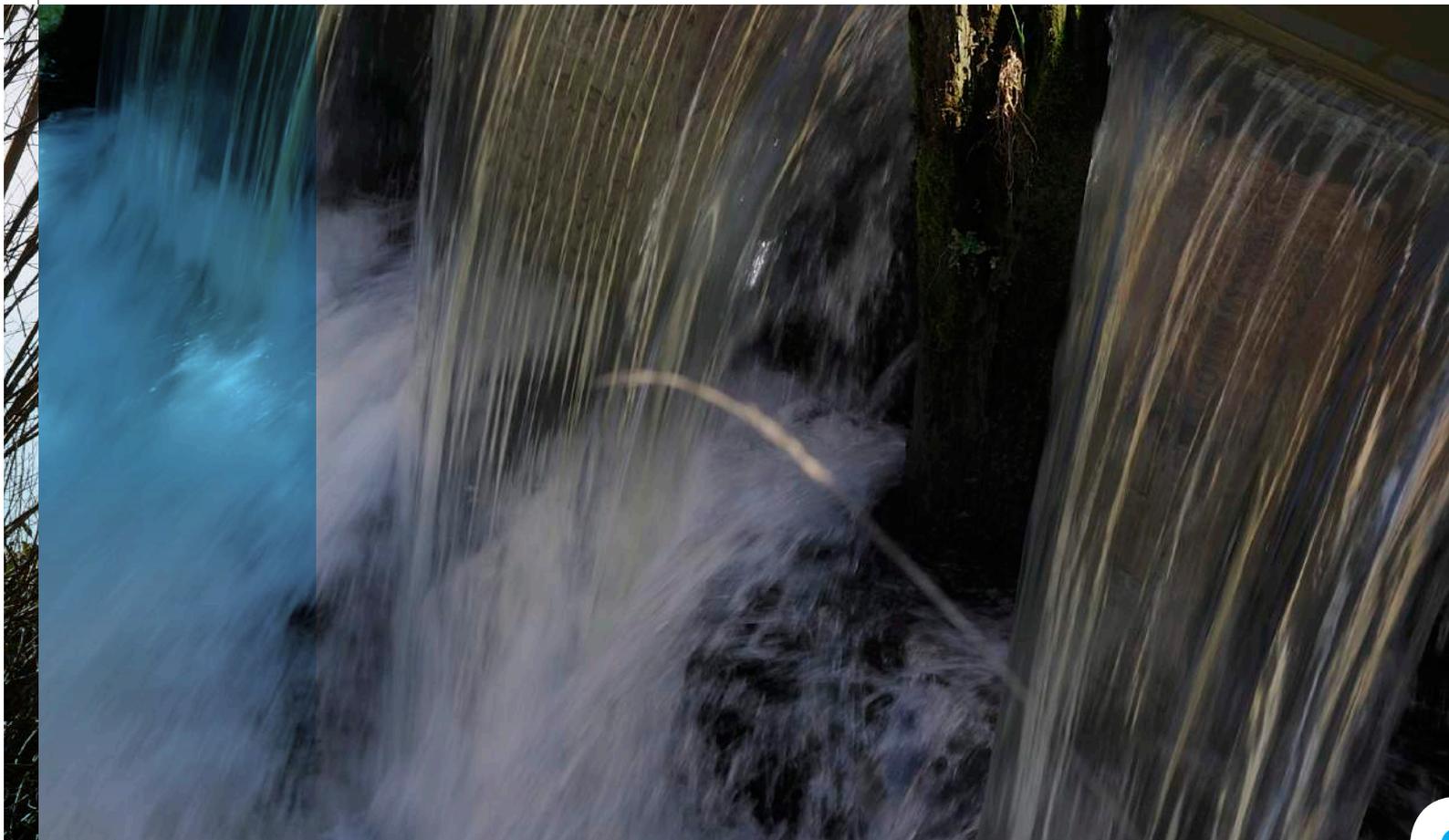


Bomal.

<sup>14</sup> *Donjons médiévaux de Wallonie*, coll. *Inventaires thématiques*, vol. 1, *Province de Brabant*, Allieur, 2009, p. 54.







## V De la Grande à la Petite Gette

### I. Vendanges en bord de Thorembais

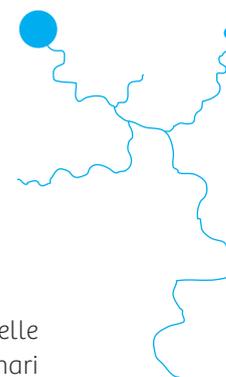
« Excusez-nous, on est un peu bousculé pour l'instant. On a commencé à vendanger cet après-midi. Marielle Rigo-de Coster quitte un instant son cabinet médical et ses électrocardiogrammes pour nous accueillir. Mon mari est au vignoble qui jouxte la ferme pour l'instant. Mais je vous rassure, nous serons prêts pour recevoir le public à l'occasion des Journées du patrimoine ».

Nous sommes à Thorembais-les-Béguines, sur les rives du Thorembais et plus précisément à Mellemont. Cette année-là (2003), la grande ferme céréalière de Hesbaye était au centre du circuit intitulé « Avec les moines de Villers, entre ciel et terre(s) ». Le circuit faisait étape dans la plus prestigieuse des fermes de l'abbaye de Villers. Une ferme qui servit durant près de 650 ans de point central à l'organisation d'une partie du domaine de l'abbaye. Car Mellemont, c'est vraiment l'exploitation agricole hesbignonne par excellence. Une ferme dotée d'un exceptionnel porche colombier du XVIII<sup>e</sup> siècle surmonté d'armoiries portant la devise Fortiter et Suaviter. Un beau chemin de croix descend vers la rivière. Quant à la grange, elle est particulièrement volumineuse. C'est la plus spectaculaire des fermes en carré du coin, tant par son ampleur que pour la qualité architecturale de ses bâtiments des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>.



Vendue comme bien national, la Révolution française fit passer la ferme aux mains de divers propriétaires privés. Elle aboutit en 1833 dans le patrimoine de la belle-sœur du châtelain de Rixensart, Louise Victoire de Merode (1799-1845). À partir de ce moment, la ferme ne fut plus jamais mise en vente. Elle se transmet au fil des générations pour arriver quatre étapes plus loin dans l'héritage de la duchesse d'Aoste. Voilà pourquoi le petit village de Thorembais-les-Béguines voyait de temps en temps débarquer

<sup>1</sup> Patrimoine architectural et territoires de Wallonie, Héléécine, Orp-Jauche, Perwez et Ramillies, Sprimont, 2006, p. 210.





La ferme de Mellemont et son porche-colombier du XVIII<sup>e</sup> siècle.



La ferme de la petite Cense à Thorembais-Les-Béguines.

sur ses terres Marie-Christine Bourbon des Deux Siciles (née en 1933), fille d'un ancien vice-roi d'Éthiopie et tante de "notre" archiduc Lorenz (le mari de la princesse Astrid). Elle arrivait en droite ligne du Brésil où elle résidait et venait faire à Mellemont son petit tour du propriétaire.

MEUWISSEN, É., *Le Soir*, 10 mars 2003.



Cette ferme symbolise bien le cœur de la région limoneuse de Hesbaye. Plusieurs cours d'eau prennent ici leur source et entaillent modérément aux abords de Perwez, le relief. Parmi eux, notons : l'Orbais, le Thoremçais, la Grande Gette et la Jaussette. Ils drainent le plateau en quatre vallées parallèles. Ces ruisseaux se joindront à la Grande Gette au-delà de Perwez. Au-delà du bourg commercial de Perwez, qu'on appelait d'ailleurs Perwez-le-Marché au XIX<sup>e</sup> siècle. Un bourg qui occupe les versants de la Grande Gette.

Prenons la route nationale Gembloux-Jodoigne (RN29). Elle est droite comme un « i ». En venant de Gembloux, à gauche coule l'Orbais et à droite coule le Thoremçais.

La vallée du Thoremçais (appelée parfois Sarte) mérite d'être préservée. Le site est extraordinaire d'un point de vue historique et architectural. Pas moins de six fermes en quadrilatère s'égrènent sur 2,7 km, le long du Thoremçais dans la commune de Thoremçais-Les-Béguines. Outre la ferme de Mellemont, voici celles de Coquiamont (classée), du Mont (classée), de la Porte, de la Petite Cense (classée) et du Moulin. Toutes relevaient de l'abbaye de Villers.

À Coquiamont, regardez bien les façades. En différents endroits de la ferme sont apposés des cartouches aux armes d'anciens abbés de Villers.

## II. L'Orbais, Malèves et l'abbé

L'Orbais qui a donné son nom au village éponyme, y prend sa source. Après avoir reçu les eaux du ruisseau du Guet et être entraîné dans une chute qui activait un ancien moulin (rue de Meunier), il pénètre dans Malèves où il arrose l'étang et le parc du château puis atteint Sainte-Marie et Wastines. Il forme la démarcation entre Wastines et Glimes avant de bifurquer vers Opprebaix et se jeter dans la Grande Gette.

Et voici un fameux jeteur de ponts. Jeteur de ponts entre chrétiens et laïcs. L'abbé Gabriel Ringlet a fait du prieuré de Malèves-Sainte-Marie un lieu qui favorise la méditation et l'expression poétique, un lieu de résistance poétique<sup>2</sup>.

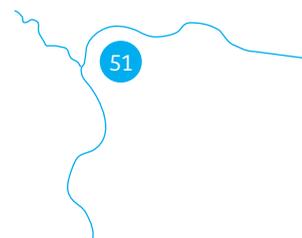
## III. Et bien sûr la Grande Gette

Baignant plusieurs localités du canton de Jodoigne, la Grande Gette prend sa source non loin du pont de Thoremçais qui surplombe l'autoroute E411 Bruxelles-Namur. Elle marque superbement le paysage par son cours souvent tortueux et ses berges boisées. La rivière y partage la commune de Thoremçais plus ou moins du sud au nord et le réseau de ses affluents découpe le plateau en replats



Pont sur la Grande Gette à hauteur de Jodoigne.

<sup>2</sup> LAPORTE, C., *Notice biographique*, dans *100 brabançons wallons du XX<sup>e</sup> siècle*, Waure, 2000, p. 174.



La Grande Gette à Jodoigne-Souveraine.



Panneau de La Grande Gette.

plus ou moins étendus. Elle passe par Mont-Saint-André, La Ramée, Glimes et son tumulus gallo-romain. Elle coule ensuite sous la RN29 qui relie Charleroi à Tirlemont. La ville de Jodoigne est implantée dans une large boucle de la Grande Gette.

Avant d'arriver à Jodoigne, la Grande Gette baigne les flancs du château de Jodoigne-Souveraine, agrémenté d'un bel étang. Un étang qui fut bien utile lors de l'incendie qui ravagea en mars 2000 ce château.



Je n'oublierai jamais cette messe. C'était le dimanche qui a suivi l'incendie d'une partie du château. L'émotion était palpable. Certains villageois tremblaient encore rien que d'y penser. Je devais les reconforter moi-même. Le baron Bernard de Traux de Wardin, châtelain de Jodoigne-Souveraine, se rappelle de la solidarité poignante que lui manifestèrent le soir même certains habitants du village. Surtout les anciens. Ceux qui y avaient travaillé jadis. Quelques-uns pleuraient. C'était un peu "leur" château qui était parti en fumée. Un morceau de leur vie ou de celle de leurs parents ou grands-parents. L'incendie a révélé à quel point les châtelains de Jodoigne-Souveraine ont réussi à développer une certaine connivence avec leur terroir; à sortir de leur tour d'ivoire; à s'ancrer dans le tissu local et par la même occasion à devenir des "châtelains dignes de ce nom". Car ne l'oublions pas: un château n'est rien sans le territoire sur lequel il s'inscrit. Sans les gens qui l'entourent et le font vivre. Le baron de Traux de Wardin le reconnaît. Ce château fait partie du patrimoine de tout le village. Et ce, depuis sa création en 1764. Dans le village, c'est d'ailleurs "leur" château. Nous sommes tout à fait d'accord avec cette vision des choses. La providence l'a mis entre nos mains, certes. Mais nous n'en sommes plus que les dépositaires.



Mais déjà du château de Jodoigne-Souveraine se profile à l'horizon l'église Saint-Médard à Jodoigne. Un édifice romano-gothique du XIII<sup>e</sup> siècle d'une qualité remarquable sans équivalent sur le territoire du pays. Un édifice classé patrimoine exceptionnel de Wallonie.

Nous sommes dans la capitale agricole de la province. Et plus précisément dans la zone limoneuse des plateaux très



fertiles de la Hesbaye. Dès le Moyen Âge, l'énergie hydraulique de la Grande Gette fut mise à profit par les petits métiers dérivés de l'agriculture et de l'élevage : meuneries, brasseries, tanneries. Les moulins s'égrènent sur ses berges. Il y a le moulin de Genville et le moulin Conard logés en contrebas de l'église de Jodoigne-Souveraine. Autant de précieux témoins qui ont conservé leur mécanisme<sup>3</sup>. Jauchelette, Jodoigne-Souveraine, Jodoigne, Sainte-Marie-Geest, Lumay et Zetrud se succèdent sur les versants de la vallée de la Grande Gette, tandis que Dongelberg s'établit sur celui de l'Orbais, Brocui sur celui du ruisseau éponyme, Molembais-Saint-Josse à quelque distance du ruisseau Saint-Jean, Saint-Jean-Geest à la tête de la vallée de la Bronne, Lathuy à la tête du ruisseau d'Hussompont. Mélin à la tête de la vallée du Gobertange. La ville de Jodoigne, quant à elle, occupe un site particulier, naturellement fortifié. Elle est implantée sur un escarpement rocheux, contourné par la Grande Gette. Et la protection naturelle du site est complétée par la confluence du ruisseau Saint-Jean, dont le parcours urbain est presque entièrement canalisé.

Voici Jodoigne la médiévale. Et d'ailleurs, c'est en ses murs qu'est né en 1899, en bordure de la Gette, le grand médiéviste que fut le professeur de l'ULB Paul Bonenfant (†1965). Ce spécialiste de la période bourguignonne a passé son enfance dans la cité de la Gadale où son père y était secrétaire communal<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie*, Hélécine, Orp-Jauche, Perwez et Ramillies, Sprimont, 2006, p. 178.

<sup>4</sup> MAGNÈS, C.-A., *100 Brabançons wallons du XX<sup>e</sup> siècle*, Waure, 2000, p. 30.

La chapelle Notre-Dame du Marché à Jodoigne.



Au XII<sup>e</sup> siècle, le duc de Brabant annexe Jodoigne et fonde une ville neuve qui va jouir d'une grande prospérité grâce au trafic sur la Grande Gette et aux foires sur sa Grand-Place triangulaire. Vu l'éloignement de l'église Saint-Médard, difficile d'accès en hiver, les bourgeois et confréries des métiers demandent au duc l'autorisation de construire à l'intérieur des murs d'enceinte de la ville neuve, une chapelle. C'est la fameuse chapelle Notre-Dame du Marché, célèbre pour sa flèche hélicoïdale. Cet édifice classé comme monument en 1958, tout en pierre de Gobertange, vient d'être restauré sous l'égide de l'Institut du Patrimoine wallon (IPW). Originalité de la formule, la chapelle servira à la fois de lieu culturel (concerts...) et culturel. La fin du chantier a été célébrée en grandes pompes à l'automne 2011.



La Grande Gette pénètre dans la ville par le sud où elle a creusé une vallée au fond relativement plat et ouvert à travers un couloir de prairies humides et de bosquets. À l'approche de l'agglomération, la vallée se rétrécit et s'encaisse assez profondément vers le nord-ouest après avoir contourné l'escarpement rocheux.

Après Jodoigne, la Grande Gette se dirige vers Zetrud-Lumay et son moulin (avec la fausse Gette) et puis elle passe la frontière linguistique en direction de Hoegaarden et de Tirlemont.

## IV. Incourt à cheval sur deux bassins

La commune d'Incourt a la particularité d'appartenir à une région de transition qui nous fait passer du bassin de la Dyle au nord-ouest à celui de la Grande Gette au sud-est. À cheval entre les deux bassins hydrographiques, la zone d'interfluve constitue un plateau élevé sur lequel sont implantés les villages de Sart-Risbart et de Roux-Miroir et la ferme de Gailbiez. Une ferme magistralement présente dans le paysage, de par sa situation en bordure de la route Louvain-Namur à hauteur de Roux-Miroir. Cette ferme, constitue la plus importante exploitation agricole du canton de Jodoigne dans la 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

De même que celui du Roux-Miroir, le village Sart-Risbart s'établit sur un plateau particulièrement élevé. Roux-Miroir, où s'était installé le céramiste, « serviteur de la nature et des formes » Pierre Culot<sup>5</sup>. Un artiste dont les balises de pierre ornent plusieurs villes et villages du pays dont la place Montesquieu à Louvain-La-Neuve.

Au sud-est, voici les affluents de la Grande-Gette : l'Orbais, qui reçoit l'Opprebais et arrose le village du même nom. Puis le ruisseau du Brombais (affluent de l'Orbais) à la tête duquel s'est établi le hameau de Longpré. Plus à l'est, voici le Thorembais qui baigne le hameau de Thorembisoul avant de se jeter dans la Grande Gette.

En revanche, au nord-ouest de la commune, le ruisseau de Piétrebais, affluent du Train, appartient, lui, au réseau hydrographique de la Dyle. On est déjà là dans un paysage au relief plus contrasté du plateau brabançon, où les cours d'eau entaillent profondément le plateau. Les vallées y sont davantage encaissées et les versants aux fortes déclivités sont boisés. Les villages de Piétrebais et de Chapelle-Saint-Laurent se succèdent ainsi au bas du versant abrupt et boisé du ruisseau Piétrebais. Le hameau de Chapelle-Saint-Laurent est un bel exemple d'un village établi dans un site qui reste impressionnant par son relief accidenté et encaissé. Nous ne sommes pas dans la vallée de la Dyle pour rien.

## V. Et voici le bassin de la Petite Gette

À l'est, les territoires de Piétrain et d'Herbais occupent le flanc des ruisseaux d'Herbais et celui de Piétrain. Ils appartiennent au bassin de la Petite Gette. Herbais est célèbre pour sa chapelle Sainte Catherine (XIII<sup>e</sup> siècle) et pour les débordements de son ruisseau ! Piétrain pour son porc. À savoir ce formidable ambassadeur viandeux de la région. Un ambassadeur aux quatre jambons. Et attention, ce n'est pas du lard, c'est du cochon. Comment ne pas évoquer le président de l'Association régionale pour la promotion du porc Piétrain Fernand Docquir, derrière cet athlète qui a la peau sur la viande et un minimum de graisse<sup>6</sup>. Fernand Docquir incarnait corps et âme ce « Porc Piétrain », véritable « Rolls Royce » de l'élevage porcin. Et pour cause, il s'agit d'une race qui fut développée au départ d'animaux labellisés « Made in Brabant wallon ». Élevée à Piétrain en 1920, la race fut reconnue officiellement en 1956. Aujourd'hui, la centaine d'éleveurs que compte le Brabant wallon, dont six pratiquent aussi la sélection de la race Piétrain, est orpheline de son plus prestigieux ambassadeur.

<sup>5</sup> RAEMDONCK, J.-P., *100 brabançons wallons du XX<sup>e</sup> siècle*, Waure, 2000, p. 174.

<sup>6</sup> JONGEN, F., *100 Brabançons wallons du XX<sup>e</sup> siècle*, Waure, 2000, p. 70.



La Petite Gette à hauteur de Jodoigne.

La ferme de Wahenges.



## VI. L'Écluse et la ferme de Wahenges

Restons sur les bords de la frontière linguistique avec le village de l'Écluse. Il est établi le long du Schoor. À l'endroit où ce ruisseau entre dans Hoegaarden. Tarlier et Wauters expliquent qu'il se trouvait peut-être une écluse (sluys) ou une vanne (Slusa 1111, Ter Sluisen 1374, l'Écluse 1440)<sup>7</sup>. Nous sommes ici dans la région limoneuse brabançonne de Hesbaye au sud-ouest de Tirlemont, à la limite de la Région flamande. Presque toute la région est couverte de champs cultivés et le plateau limoneux est fortement entaillé par les ruisseaux tels que le Molenbeek (Meldert) et le Schoorbroekbeek (L'Écluse).

Ces terrains limoneux sont particulièrement sensibles à l'érosion. L'eau de pluie qui dévale du plateau creuse des petites tranchées qui peuvent être très profondes parfois même après une seule averse. C'est ainsi que naquirent de nombreux chemins creux, dont la profondeur peut atteindre plusieurs mètres par endroits. Les chemins creux étaient autrefois d'une grande importance sur le plan militaire. C'est pourquoi, ils furent dessinés avec précision sur les cartes<sup>8</sup>.

En fait, nous sommes dans la vallée du Nermbeek dont le cours supérieur est nommé Ruisseau de l'Écluse, Schoorbeek et enfin Schoorbroekbeek.

La petite localité de l'Écluse s'est installée au creux d'une dépression creusée par ce ruisseau, affluent de la Grande Gette qui prend sa source dans un étang à proximité de la ferme de Wahenges. Ferme de Wahenges ! Le nom sacré est prononcé. Et pour cause, il s'agit d'une des plus belles fermes de Wallonie. Le type même des fermes d'abbaye bâties pour durer des siècles. Le lieu est très particulier. Les moines de l'abbaye d'Averbode s'y installèrent dès le XII<sup>e</sup> siècle. La ferme s'isole sur un repli du plateau au milieu des champs bordés d'alignements de peupliers de bois de feuillus et à proximité d'un étang alimenté par les sources du Schoorbroek<sup>9</sup>.

Ce n'est pas pour rien que la ferme de Wahenges figure dans « le patrimoine monumental » de l'arrondissement de Nivelles. Depuis 1994, l'extérieur, la chapelle et le papier peint sont classés comme monument exceptionnel de Wallonie. Et c'est là que le barde planétaire, Julos Beaucarne, y a installé ses « 36 pagodes post industrielles ». Des pagodes formant un immense tipi, un théâtre et une maisonnette de type isba nommée zôme qu'il a édifiée grâce au nombre d'or. Et Julos de préciser : « Le tipi aussi est bâti sur le principe des voûtes, comme la nef d'une cathédrale ». L'emplacement des pagodes fut déterminé par le poète-chanteur-comédien qui muni d'un pendule, est parti de la chapelle et déambula jusqu'au centre du site.

<sup>7</sup> TARLIER, J. et WAUTERS, A., *Géographie et histoire des communes belges, Province de Brabant, Arrondissement de Nivelles*, vol. 5, Bruxelles, 1859-1872, t. 6, Canton de Jodoigne, s.l., 1872.

<sup>8</sup> *La Belgique en cartes*, s.l.n.d., p. 57.

<sup>9</sup> *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Beauvechain, Incourt et Jodoigne*, Sprimont, 2006, p. 48 et SCHAYES, J., *Bulletin historique et archéologique de Louvain*, n° 3, s.l., 1967, p. 246.

Laissons la parole à Julos :



“C’est un lieu magique, un sanctuaire de toutes les rêveries que j’ai réalisé avec des objets détournés – des tourets pour câbles électriques destinés à être brûlés. Ces pagodes – créées pour une grande fête célébrée le 9 septembre 1999 à 9 h 09 pour célébrer le passage au monde neuf – fonctionnent comme antennes réceptrices d’énergie. Elles relient l’homme au ciel et à la terre et le régénèrent...”. Et de s’exclamer : “le monde sera neuf ou veuf”.



Mais revenons au ruisseau, qui quitte le village et forme la limite entre Meldert et Hoegaarden. Il s’écoule vers l’Écluse, Nerm et Hoegaarden.

## VII. La Petite Gette à Folx-les-Caves

La Grande Gette délimite aussi deux régions naturelles : le Brabant et la Hesbaye. Son affluent la Petite-Gette constitue la charnière entre deux types de paysages. Sa vallée et les territoires qui s’étendent à l’ouest offrent un relief relativement varié et disséqué par les cours d’eau. À l’est en revanche, vers la Hesbaye liégeoise, le paysage est plus ouvert et offre de grandes surfaces plus calmes et mollement ondulées déjà bien perceptible à Jandre-nouille. À partir de 1865, le chemin de fer de Tamines à Landen (aujourd’hui le Ravel) longe la Petite-Gette avec une gare à Jauche, une à Orp-le-Grand et une à Maret.

Ramillies, célèbre carrefour ferroviaire (la Croix de Hesbaye), se trouve à cheval sur la Hesbaye brabançonne et la Hesbaye namuroise dans la zone d’interfluve de la Grande-Gette et de la Petite-Gette. De larges campagnes couvrent le plateau limoneux et sablo-limoneux. Les espaces boisés sont plutôt rares<sup>10</sup>. Un champ de bataille idéal en somme (voir ce chapitre).

Non loin d’Autre-Église, voici la belle églisette d’Hédenge. Belle et tragique si l’on songe aux sept femmes du village qui périrent sous l’Ancien Régime sur le bûcher, accusées de sorcellerie. Transportées en charrette, assaillies par les quolibets des badauds, la plupart des victimes de cette justice expéditive, dont l’âge se situait entre 30 et 50 ans, subirent leur triste sort à Jodoigne, des mains du terrible bourreau de Tirlemont qui se vantait de savoir remédier au poison et à la sorcellerie<sup>11</sup>.

La Petite-Gette traverse Folx-les-Caves du sud au nord. Selon d’aucuns, ce serait le cours d’eau le plus raide de Belgique<sup>12</sup>. Ce village doit sa renommée aux curieuses grottes artificielles taillées dans le sable dur et le gravier silicieux.



La Petite Gette traversant Folx-les-Caves.

<sup>10</sup> Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Hélécine, Orp-Jauche, Perweg et Ramillies, Sprimont, 2006, p. 242.

<sup>11</sup> DESTAT, J., *Chroniques des onges clochers de Ramillies*, s.l., novembre 1998.

<sup>12</sup> LASSANCE, W., *Miettes archéologiques et folklorique du Brabant*, dans FB, n° 142, s.l., juin 1959, p. 200.



En rive droite de la Petite-Gette, voici celle que les guides touristiques appellent pompeusement “La mystérieuse rivière souterraine de Folx-les-Caves”. Il s’agit d’un ruisseau fortuitement découvert et soigneusement canalisé. L’eau de ce ruisseau souterrain qui sourd dans l’une des galeries des caves Bodart sera captée en 1856 pour faire de la bière et du vinaigre. Ses eaux sont limpides et ont un débit de 9 l à la seconde. La bière était brassée dans un bâtiment à la sortie des grottes et vendue en tonneaux.

GROESSENS, É., *Orp-Jauche, Folx-les-Caves*, dans DEVESELEER, J. (coord.), *Le Patrimoine exceptionnel de Wallonie*, Namur, 2004, p. 68.



Ces grottes artificielles (creusées par l’homme donc) sises sur la rive droite de la Petite-Gette, se composent de galeries ou de salles voûtées sur grosses colonnes réparties sur près de 40 ha. Il s’agirait vraisemblablement de carrières de marne utilisée pour amender les sols<sup>13</sup>. Les grottes sont classées comme site depuis 1993<sup>14</sup> et comme patrimoine exceptionnel de Wallonie depuis 2002. Servant aujourd’hui de site d’hibernation important pour les chauves-souris, ces souterrains font partie du site *Natura 2000* des « Carrières souterraines d’Orp-Jauche »<sup>15</sup>. Des légendes sont liées à ces grottes, dont celle de Folx-Les-Caves contant l’histoire de l’insaisissable bandit Colon. Insaisissable car il se cachait dans les grottes.

## VIII. En descendant la Petite Gette

À Jauche, les grosses entreprises se sont installées le long de la Petite-Gette, telle une laiterie en 1898, convertie en fromagerie et fermée dans les années 1970 où la Compagnie nationale d’éclairage d’Anvers établie au début du xx<sup>e</sup> siècle. Sur la Grand-Place, la seule aile du château qui subsiste aujourd’hui n’est qu’une infime partie d’un complexe beaucoup plus important qui surplombait la rivière avec ses deux tours coiffées de belles toitures à bulbe. L’ensemble reste cependant un des éléments majeurs de la Grand-Place de Jauche<sup>16</sup>. Bientôt, nous arrivons à Jauche-la-Marne. Car l’extraction de la marne constituait la ressource principale du sol à cet endroit. Ah les fameux trous de marne!

Deux cours d’eau arrosent le coin. La Petite-Gette qui vient de Jauche et traverse le hameau sur 700 m avant d’entrer dans Orp et le ruisseau du Petit Warichet. La rivière et son affluent de même que les nombreuses sources ont incité l’homme à s’établir très tôt sur ce site idéal. Les cabanes et les huttes



La maison du Bailli sur la Grand Place de Jauche.

<sup>13</sup> *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Hélécine, Orp-Jauche, Perwez et Ramillies*, Sprimont, 2006, p. 67.

<sup>14</sup> Site classé par Arrêté ministériel de la Région wallonne du 8 juillet 1993.

<sup>15</sup> BOYEN, Y., *Folx-les-Caves et ses souterrains fabuleux*, dans *BT*, n° 3, juin 1989, p. 3-30.

<sup>16</sup> *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Hélécine, Orp-Jauche, Perwez et Ramillies*, Sprimont, 2006, p. 90.

préhistoriques devaient être nombreuses à cet endroit note Gustave Vandy<sup>17</sup>. Au Moyen Âge, l'homme mit à profit le courant de la Petite-Gette pour y exploiter deux moulins. Le premier est intéressant pour ses volumes bien campés le long de la rivière et pour les infrastructures encore en place telles la chute d'eau et les roues. 200 m en aval, le moulin de Hemptinne constituait un ensemble remarquable dominé par un superbe logis classique élevé sur de hautes caves. De récentes rénovations ont transformé l'ensemble en logements<sup>18</sup>.

Orp-le-Petit est implanté dans le creux de la vallée au confluent du ruisseau de Henry Fontaine, qui a reçu les eaux du Pissaumont. Venant de Jauche, la Petite-Gette est couverte dès son entrée dans le village jusqu'à la place Dupont qui constitue en réalité la pointe du confluent. L'implantation du village est dictée par les trois cours d'eau. En bordure du ruisseau de Henry Fontaine, la grande Ferme impose ses solides bâtiments en quadrilatère du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les deux hautes tours qui flanquent l'aile d'entrée rappellent qu'elle fut le siège de la seigneurie locale avant la construction du « château Rose » en contre-haut.

À Orp-le-Grand, village allongé dans la vallée de la Petite Gette, dont un des attraits majeurs est la remarquable église romane Saint-Martin et Sainte-Adèle d'ailleurs classée comme monument<sup>19</sup>.

À Linsmeau, c'est encore la Petite-Gette et ses abords boisés qui forment l'essentiel du paysage. Le village presque linéaire se dessine en premier plan de la vallée. Linsmeau était autrefois le siège d'un important domaine seigneurial encore matérialisé par la présence d'un ancien château fort dans un parc baigné par la Petite Gette. La chapelle Notre-Dame de la Colombe, sise au milieu de la petite place, est un fleuron du patrimoine local. Elle a été restaurée. L'ensemble est de toute beauté<sup>20</sup>.

À Neerheylissem, l'église Saint-Sulpice est un édifice roman (XII<sup>e</sup> siècle) en tuffeau (pierre locale) élevé au confluent aujourd'hui imperceptible de la Petite Gette et du ruisseau derrière le Cortil<sup>21</sup>.

La petite agglomération surplombe le large fond de vallée humide alimenté par de petits affluents, le Harbeek et le ruisseau de Golard et par de nombreuses sources. La prestigieuse abbaye et son vaste parc paysager s'y déploient amplement. Mais gare! « Les chemins sont peuplés de fantômes et de dangers » nous rappelle Chantal Blanchard Verbiest<sup>22</sup>. « À Opheylissem, "l'homme du gué" vit dans la Petite Gette. Il est armé d'une fourche et attrape le voyageur inattentif. Non loin de là, Borlô avait élu domicile dans les étangs de l'abbaye. Il engloutissait ses victimes. » Gare!



Entre les plaines flamandes et les roches mosanes, un pays doucement ondulé

COLLET, P., avocat niellois.



<sup>17</sup> FB, n° 253, s.l.n.d., p. 33.

<sup>18</sup> Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Hélécine, Orp-Jauche, Perwez et Ramillies, Sprimont, 2006, p. 77.

<sup>19</sup> Id., p. 137.

<sup>20</sup> Id., p. 137.

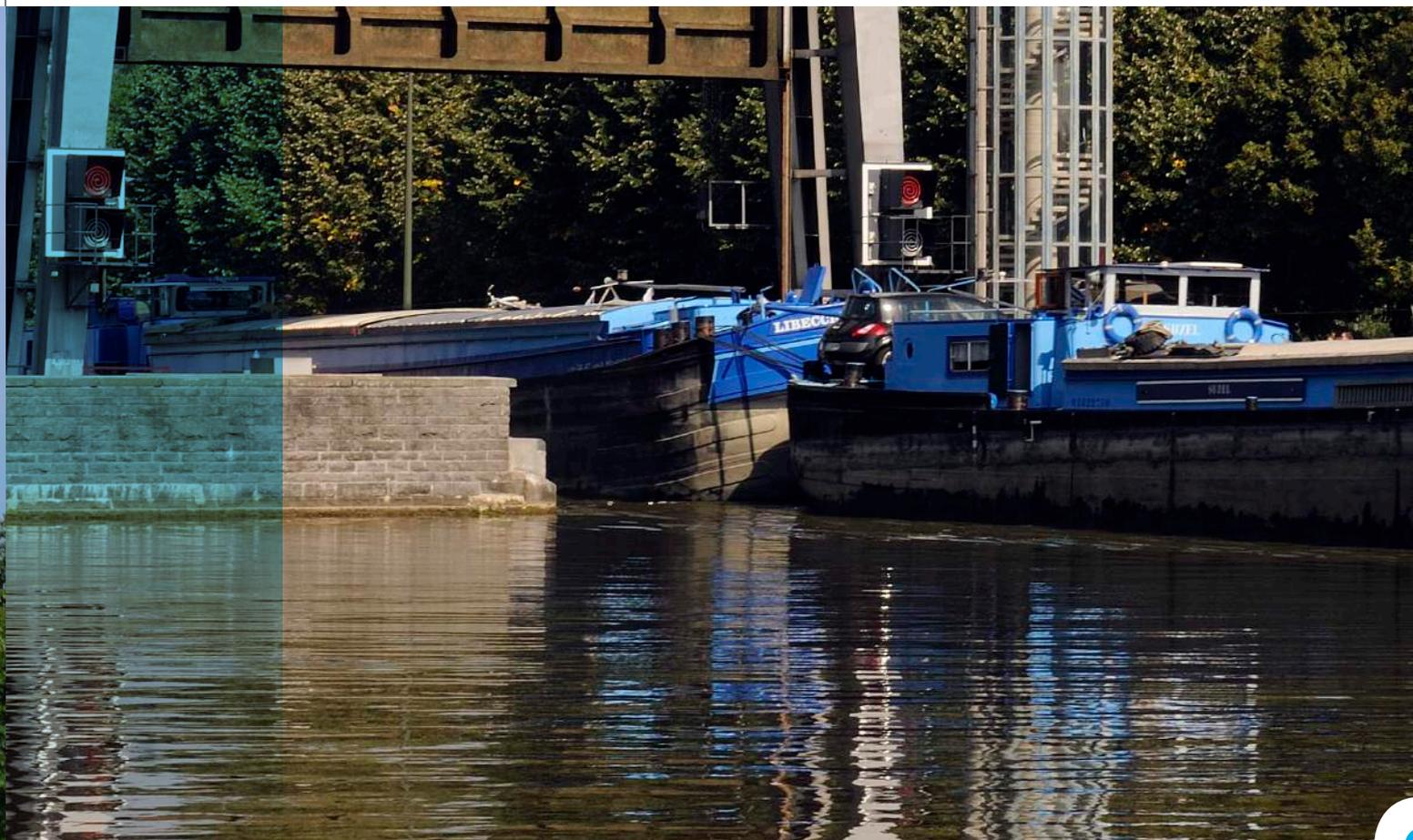
<sup>21</sup> Id., p. 33.

<sup>22</sup> VERBIEST BLANCHARD, C. et DE CALLATAÏ, X., *Brabant wallon. L'arbre et le sillon...* op. cit., p. 142.



La chapelle Notre-Dame de la Colombe à Linsmeau.





## VI La Senne, son bassin et son canal

### I. Sur les bords du Ry Ternel

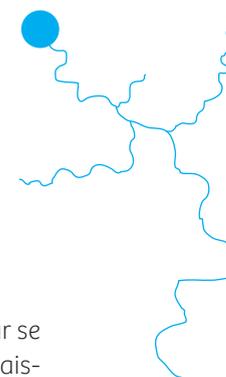
Pittoresque maison du Foyon (de la taupe). Elle était construite juste au-dessus du Ry Ternel. La salle de séjour se trouvait d'un côté du ruisseau sur Haut-Ittre et la chambre de l'autre sur Bois-Seigneur-Isaac. Lors d'une naissance, l'enfant naissait donc à Bois-Seigneur-Isaac tandis que la famille vivait à Haut-Ittre<sup>1</sup>. Une anecdote liée à ce ruisseau au nom chantant qui fait partie des nombreux cours d'eau coulant entre Dyle et Senne.

Dans une lettre imaginaire à Alexandre Dumas, Léonil Mc Cormick, le directeur du théâtre de La Valette à Ittre écrit : « Je vous imagine sur la vieille route de Haut-Ittre, arrêtant la voiture pour respirer l'odeur des blés, et qui sait, cueillir çà et là un coquelicot. Longer le Ry Ternel et y découvrir les cent merveilles de la faune et de la flore. Puis, faisant fouetter les chevaux emprunter les chemins bucoliques, où les fermes succèdent aux pâturages, où le ruisseau serpente au pied de la colline et où les cimes des peupliers se balancent, légères au gré des vents d'été »<sup>2</sup>.

Ce Ry Ternel prend sa source près du moulin Rayez, non loin de l'abbaye de Bois-Seigneur-Isaac (144 m d'altitude) à proximité de la route de Nivelles à Hal. Il est d'ailleurs alimenté par les eaux de ruissellement et d'égouttage de cette importante route. Il se dirige ensuite vers Haut-Ittre et son église bâtie il y a des siècles et qui passe pour l'une des plus pittoresques du Brabant wallon. Au tournant de la vallée, Ittre apparaît bientôt avec les belles fermes de Scole et de Gasbecq.

<sup>1</sup> *Entre Senne et Soignes*, 3<sup>e</sup> trimestre, s.l., 1995, p. 27.

<sup>2</sup> MC CORMICK, L., *Je t'écris cette lettre du roman Pais*, Braine-l'Alleud, 2003, p. 26.





Le ruisseau était très encaissé près des fermes du Pré et de la Houssière. Sur une des rives, les fruits d'un pommier d'une très bonne variété étaient extrêmement difficiles à atteindre. Seul un jeune homme parvient à les cueillir par une agilité et une audace extraordinaire. On le surnomma "el sindje" et l'arbre fut appelé "el pomi du sindje".

*Entre Senne et Soignes, 3<sup>e</sup> trimestre, s.l., 1995, p. 27.*



Comme tous les villages de fond de vallée, Ittre a aussi sa rue Basse et sa rue Haute, son ruisseau et sa rue de la Planchette qui évoquent les anciennes passerelles en bois au-dessus de l'eau...

Dans les années 1930-1940, le Ry Ternel coulait encore à ciel ouvert. Les canards y étaient nombreux. La plupart appartenaient aux habitants de la rue de la Planchette. Les enfants jouaient constamment pieds nus dans le ruisseau à la recherche sous les cailloux de chabots, ces poissons plats à grosse tête se souvient Florent Ballant un ancien riverain... « Au crépuscule, des rats sortaient de leurs trous et se fauflaient sur les berges »<sup>3</sup>. Au cœur d'Ittre, un pont enjambait le Ry Ternel. Le percement de la rue Neuve fut réalisé après la disparition du vieux moulin en 1908. On imagine que les eaux captives de l'étang surélevé filaient droit sur la roue du moulin. Le liquide de décharge passait sous la forge et allait rejoindre le Ry Ternel pour alimenter les autres moulins (moulin Del Val à Fauquez et Favette, rue de Virginal). Le ruisseau allait ensuite se fondre dans la Sennette après être passé sous le canal à Asquemont<sup>4</sup>. Quelques kilomètres séparent Ittre de la vallée de la Senne et du canal à Virginal.

## II. Senne, Sennette, Samme



La rivière coulait au rythme de la vie  
Entre les peupliers vigilants et secrets  
Des nêpes en zigzag dessinaient leurs ballets  
Sur la face des eaux de la Senne endormie

DEMIDDELEER, J.



Le « Trou du Bois ». Un lieu-dit qui domine le vaste plateau entre Dyle et Senne. C'est l'un des points les plus élevés de Brabant wallon (170 m au-dessus du niveau de la mer). Le panorama dont on jouit du « Trou du Bois » est très étendu. Vers le nord, c'est « la morne plaine de Waterloo » avec la butte du Lion visible de très loin. Ce sont les frondaisons de la forêt de Soignes. D'aucuns disent que l'on peut même apercevoir par temps clair, la silhouette du palais de justice de Bruxelles. Soit. Au sud, voici les terrils noirs des anciens charbonnages du Hainaut; vers l'est, c'est la région boisée de la Dyle; à l'ouest la Sennette et le Senne.

Senne, Sennette, Samme, trois cours d'eau qui marquent le sol. Un sol rongé par les carrières de pierre.

<sup>3</sup> *Mémoires ittroyennes*, CLI, 1995, p. 17.

<sup>4</sup> *Entre Senne et Soignes*, n° 90, p. 5.

La « morne plaine » de Waterloo.

### III. « Méfions-nous de la Senne »



Notre Senne, souvent charmante et belle,  
Mais quelquefois perfide et cruelle,  
Méfions-nous d'elle!

DEMIDDELEER, J.



Une strophe qu'aurait bien fait de méditer un baigneur intrépide? Car au XIX<sup>e</sup> siècle, on se baignait encore dans la Senne. En témoigne un fait divers tragique que nous conte le *Moniteur belge* du 10 juillet 1836. Le *Moniteur*? Oui compte tenu de la personnalité du protagoniste de ce fait divers. À savoir le petit-fils du chancelier de Brabant, le comte François Xavier de Robiano (1778-1836). Ce dernier fut membre du Congrès national, sénateur catholique et premier gouverneur d'Anvers, frère aîné du châtelain bourgmestre de Braine-le-Château. L'homme était bien connu dans la région puisqu'il avait acheté en 1816, au lendemain de la bataille de Waterloo, la célèbre ferme historique du Goumont (Hougoumont) à Braine-l'Alleud. C'était un opposant à Napoléon qu'il considérait comme l'Antéchrist! Il devait décéder de manière assez stupide à l'âge de 53 ans. Et cela suite à une baignade dans... la Senne où il se noya en juillet 1836. Ce qui lui valut cette saillie du *Méphistophélès*, un journal satirique de l'époque. « Monsieur le comte ne nagera plus entre deux eaux ».

Méfions-nous de la Senne dit le poète. De la Senne et de ses débordements. Une calamité. Et les riverains d'alors d'incriminer les manœuvres fautives des meuniers qui levaient et fermaient les vannes des nombreux moulins qui parsemaient la rivière<sup>5</sup>. Aujourd'hui, la Senne déborde encore. Mais ce n'est plus la faute des meuniers même si pour d'aucuns ce serait toujours une question de vannes.



Les inondations de novembre 2010 ont été particulièrement catastrophiques, avec rien que pour Tubize 1 650 familles touchées. À tel point qu'une association en sommeil, comme "SOS inondation", créée après les grandes inondations de... 1966, a été réveillée pour la circonstance. Et son ex-président n'hésite d'ailleurs pas à déclarer : "on a tout simplement sacrifié la ville de Tubize. À Lembeek, la vanne qui permet à la Senne d'évacuer son trop-plein dans le canal Charleroi-Bruxelles est constamment fermée pour que la ville de Bruxelles soit épargnée". Un échevin a même dit : "Ce qui est clair, c'est que nous sommes devenus, à Tubize, Clabecq et Rebecq, le bassin d'inondation permanent du Brabant flamand."



### IV. La Senne traverse les trois régions du pays

La Senne prend naissance sur le bas plateau hennuyer. Après avoir arrosé Soignies, elle se dirige vers Tubize, Halle et puis Bruxelles. La rivière a la particularité de traverser les trois régions du pays. En Brabant wallon, elle arrose Rebecq, Quenast et Tubize où elle reçoit la Sennette.

Et voilà la tour d'Asquempont. Sise dans une boucle de la Sennette, non loin du château de Fauquez, cette tour à Virginal-Samme (classé comme monument le 4 juillet 1983), commande le passage d'un gué. Cette *turris* faisait partie du système de défense créé par le duc de Brabant pour s'opposer aux incursions des Hennuyers<sup>6</sup>.

<sup>5</sup> *Tubize et son passé*, rec. n° 6, s.l., 1993, p. 86-94.

<sup>6</sup> *Donjons médiévaux de Wallonie*, coll. *Inventaires thématiques*, vol. 1, *Province de Brabant*, Allieur, 2009, p. 42



## V. La Sennette se jette dans la Senne à Tubize

La Sennette prend sa source en amont de Marche-lez-Écaussinnes et reçoit la Samme à Ronquières. Elle se dirige ensuite entre Ittre et Virginal vers Oisquercq et Clabecq pour se jeter dans la Senne à Tubize. Tubize, voit donc le confluent de la Senne et de la Sennette dans une vallée aux collines boisées. Voici un problème pour les orographes. Car à la jonction des deux cours d'eau, la Sennette a un débit plus important que la Senne. Il en résulte qu'à partir de Tubize la Senne devrait changer de nom et prendre celui de son important affluent. La Sennette après avoir été mitoyenne des territoires d'Oisquercq et d'Ittre, le devient aussi avec Tubize, baigne l'ancien château de Clabecq et reçoit le Hain rive droite.



Aujourd'hui le château de Clabecq "château de plaisance" du XVIII<sup>e</sup> siècle est sauvé. Il a été classé en 1989. Racheté pour un euro symbolique après la faillite des Forges de Clabecq qui l'avait acquis pour y loger ses travailleurs italiens (d'où son nom de "château des Italiens"), la première phase de sa rénovation a été inaugurée. Remplacement des pierres des baies de fenêtre, rénovation de la toiture en rétablissant l'harmonie de l'architecture, enduit sur toutes les façades pour protéger les pierres tout en rappelant la couleur de l'arkose, le travail, supervisé par l'Institut du Patrimoine wallon, est remarquable. Le chantier, réalisé par l'entreprise de construction Colen à Jodoigne a été récompensé par le "Caius 2011" du patrimoine décerné par la Fondation Prométhéa qui encourage le mécénat d'entreprise.



Le « Château des Italiens » à Clabecq.

Sennette comptait pas moins de quatre papeteries dans sa vallée : Restemont, Asquempont (dans un ancien moulin à farine), Fauquez (l'ancêtre des verreries) et Pied'Eau. Trois d'entre elles étaient situées à Samme. La papeterie de Restemont était dotée d'une roue et turbine hydraulique de 30 chevaux. Cette dernière aurait été la première construite et installée en Belgique<sup>7</sup>. Quant à la papeterie d'Asquempont, on la retrouve par la suite sous le nom d'Arjo Wiggins, usine de Virginal.

Notons que le hameau de Restemont fut abattu lors de l'agrandissement du canal. Les habitants durent quitter les lieux. Tout fut nivelé. Ah ! ce canal...

## VI. Un canal, des écluses et des hommes

C'était l'un des plus beaux châteaux de la région, en tout cas le plus grand château qu'aient connu Ittre et Fauquez. Un château six fois centenaire qui abrita l'unique Surintendant des Finances de la période autrichienne. À savoir, le fastueux marquis, Ambroise Joseph de Herzelles (1680-1759)<sup>8</sup>. Un château clinquant... au cœur d'un superbe domaine dominant la Sennette. Mais aussi un château qui ne résista pas à la modernité. Une modernité qui passa par la mise à grande section du canal... Bruxelles-Charleroi en 1947. Les vénérables pierres de ce qui restait de l'illustre castel ont été employées... comme grosse maçonnerie pour le renforcement des digues du canal. Elles ont été englouties. Le canal a eu finalement raison du castel. Une histoire chasse l'autre. *Sic transit gloria mundi*.

## VII. Le canal faillit passer par Nivelles

Mais tout a vraiment commencé pour le canal sous le régime hollandais, même si son creusement fut envisagé dès l'époque autrichienne dans le but de transporter le charbon. Le fameux charbon extrait dans le bassin de Charleroi et qu'il fallait transporter vers Bruxelles et Anvers. Déjà projeté vers le xv<sup>e</sup> siècle, la ville de Nivelles aurait voulu que ce canal passe par la Dodaine, mais on lui préféra Arquennes, riche en pierre et en chaux et plus proche de charbonnages du centre. En 1695, c'est donc par Hal, Nivelles et Fleurus que l'on envisagea d'atteindre la Sambre. Mais à l'époque, sous la pression des Hollandais, le projet sera à nouveau stoppé.

Remis régulièrement à l'ordre du jour durant les périodes espagnoles et autrichiennes, souhaité par Napoléon... les travaux du canal ne débutèrent finalement qu'en 1827 pour se terminer en 1832. Le Gouvernement avait chargé l'ingénieur Vifquain (1789-1854) des études et de l'établissement du projet.

Ce canal s'avéra déterminant pour l'orientation économique de la région. Il constitue l'un des premiers maillons de transport de la Belgique naissante et un élément important du développement économique de l'ouest de la province. Il traverse le Brabant wallon sur une dizaine de km. Notons au passage que le canal de Willebroeck entre Bruxelles et le Rupel date, quant à lui du xvi<sup>e</sup> siècle. « Le canal est une affaire profondément publique, portée par des hommes au service du bien public, de l'État, des régions et à ce titre, il appartient au patrimoine commun » concluent Anne Kriegel et Pierre Pinon dans un ouvrage collectif sur l'eau douce.

<sup>7</sup> *Mémoires d'Ittre... op. cit.*, p. 98.

<sup>8</sup> CAYPHAS, J.-P., *Le train de vie d'Ambroise-Joseph de Herzelles, marquis de Fauquez vers 1740*, dans *Entre Senne et Soignes*, t. 49, s.l., 1984. Voir encore *Les revenus et le train de vie du marquis de Herzelles. Études sur le xviii<sup>e</sup> siècle*, vol. 27, s.l., 1999, p. 28-45. La terre de Fauquez formait jadis une petite seigneurie enclavée dans la terre d'Ittre. Le marquis de Herzelles la conserva jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Il possédait 12 fermes et un moulin dans les environs d'Ittre.



## VIII. Les femmes des bateliers tiraient les péniches

La vallée de la Sennette, rivière qui passe à Virginal avant d'aller rejoindre la Senne à Tubize, a connu une industrialisation dès avant le creusement du premier canal de Charleroi. Les seigneurs féodaux y avaient fait construire des moulins à grains auxquels vinrent s'ajouter par la suite des brasseries et des distilleries, des tanneries et des corroieries, des forges. Les deux rivières locales, la Sennette et la Senne étaient réputées très productrices d'énergie et tout comme le Hain comptaient de nombreux moulins. La navigation sur le réseau des petites rivières se limitait à des bateaux à fond plats de faible tonnage.

Avant 1940, les péniches qui le sillonnaient, étaient pour la plupart hâchées par des chevaux. La traction humaine était parfois encore utilisée. Voyez le chemin de halage d'où les femmes des bateliers tiraient les péniches tandis que les maris restaient au gouvernail. Mais rassurez-vous. Ce n'était pas du machisme. Il fallait plus de force pour « conduire que pour tirer ». Peu de chalands étaient pourvus d'une machine de traction.

Walter Derny a connu avant 1940, la traction humaine. Il se souvient :



Elle était surtout assurée par les femmes aidées des enfants. Pour faciliter leur travail, le marinier resté à bord, outre les manœuvres de direction, allait à l'avant du bateau et enfonçait une longue gaffe jusqu'au fond du canal et il poussait sur celle-ci. Les tireurs de bateaux disposaient d'un genre de baudrier en forme de toile d'environ 10 cm de large. Les personnes qui avaient tiré les bateaux durant de longues années avaient la colonne vertébrale déformée, le haut du corps rejeté en arrière. Cela se passait du temps des baquets de Charleroi appelés couramment "chabot". Lorsqu'il y avait du vent, les mariniers installaient une grande voile sur leur mât de bois. La traction chevaline prit le relais jusqu'en 1945. Puis vint la traction électrique avec la mise en service de la centrale d'Oisquerq. Le tracteur était alimenté par des caténaires installées le long du canal. Mais le système fut abandonné parce que lorsque les bateaux se croisaient ou lorsqu'il y avait un choc, les tracteurs qui n'avaient pas de frein tombaient dans le canal. On utilisa finalement des tracteurs actionnés par des moteurs Diesel. Aujourd'hui, toutes les péniches possèdent leur propre moteur.

*Mémoires ittroises... op. cit., p. 107-108.*



## IX. « La Bête Refaite »... un gros obstacle

Le canal de Charleroi à Bruxelles joint la Sambre au Rupel, c'est-à-dire relie le bassin de la Meuse à celui de l'Escaut. La difficulté fut donc de franchir la ligne de crête entre les deux bassins. L'endroit le plus favorable fut localisé sur le territoire de Godarville au lieu-dit de la « Bête Refaite ». D'un côté, le Piéton s'écoule vers la Sambre. De l'autre, c'est la Samme, qui rejoint à Tubize la Senne. Le gros obstacle était donc « la Bête Refaite », à savoir la crête élevée qui sépare la vallée du Piéton de celle de la Samme. Ce sont les ingénieurs qui en 1826 trouvèrent la solution. Le canal passerait par un tunnel sous la « Bête ». En passant sous la crête, on résolvait le difficile problème de l'alimentation en eau du bief de partage. Ce dernier s'étendait de Luttre à Samme. Il recueillerait le débit du Piéton et celui de la Samme.

Dès 1832, les baquets de 70 t hâchés par des hommes circulaient entre Charleroi et Bruxelles. Le tracé long de 74 km avait exigé la construction de 55 écluses. La durée du trajet entre Charleroi et Bruxelles était de cinq jours. Le fret consistait surtout en charbon, en pierres de taille, en chaux et en pavés. L'importance de cette voie d'eau dépassait de très loin toutes les autres réunies du réseau belge. La concession primitive fut achetée par l'État en 1839.

Dans un premier temps, il fut décidé de porter le gabarit du canal à 300 t selon un tracé presque identique. Tout cela se fit lentement et si sur le versant de la Sambre, les travaux furent terminés en 1893, sur celui de Bruxelles et



donc du Brabant wallon, ils étaient encore en cours en 1914. Le tunnel de la « Bête Refaite » fut remplacé par un nouvel ouvrage souterrain débouchant à Godarville.

En 1899, les travaux d'élargissement commencèrent en Brabant wallon sur le versant nord, depuis la sortie du tunnel de Godarville jusqu'à Clabecq. Ces travaux améliorèrent le canal sur une distance de 20 km avec vingt écluses nouvelles. Le canal était désormais accessible aux bateaux de 350 t Mais seuls les baquets de 70 t pouvaient passer de Clabecq à Bruxelles.

En 1919, entre Bruxelles et Clabecq, le canal fut approprié à la circulation ordinaire des bateaux de 600 t. Le nombre des écluses fut ramené de dix à six dont celle de Clabecq à 7,10 m de chute.

En 1947, un plan fut adopté pour porter le gabarit du canal à 1350 t. Le tracé fut complètement modifié dans la traversée du Brabant wallon. Quant au souterrain de Godarville, il fut remplacé par une grande tranchée à ciel ouvert de 28 km et de 40 m de profondeur à certains endroits. Sur le versant de Seneffe, 81 m devaient être descendus jusqu'au bief de Clabecq. Cette grande différence de niveau a été franchie par deux ouvrages, le fameux plan incliné de Ronquières (67,55 m) et l'écluse d'Iltre à l'extrémité du bief de Clabecq. Cette écluse est la seule en Brabant wallon.

## X. Une écluse parmi les chutes les plus importantes de Belgique

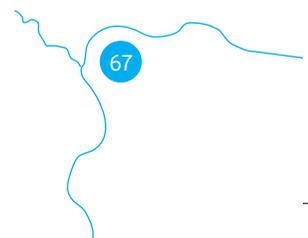
À 5 km au nord du plan incliné de Ronquières, le canal est barré par un nouvel ouvrage de franchissement de chute, le cinquième du nouveau canal, en partant de l'amont : l'écluse 5F à Iltre. Cette chute de 13,50 m figure aujourd'hui avec celles des écluses de Peronnes et de Lanaye parmi les chutes les plus importantes de Belgique pour ce type d'ouvrage. Il s'agit même de la deuxième plus haute écluse de Belgique à quelques cm près. L'écluse 5F est construite à l'endroit même où s'érigait autrefois le moulin de Samme dont les meules à papier servent aujourd'hui de table d'orientation pour symboliser l'ancien centre géographique de la Belgique. Elle a été construite en 1964, à l'époque où le canal était réaménagé pour permettre la navigation des péniches de 1350 t. Sa construction s'inscrit dans le même ensemble de travaux que celle du plan incliné de Ronquières inauguré en 1968.



Ce n'est pas un métier qui s'apprend à l'école raconte l'éclusier. On entre comme ouvrier et on apprend son métier sur le tas. Le travail est organisé en pauses de 24 h. Chaque pause est assurée par une équipe de deux, un éclusier et son assistant. Chaque pause est répartie en deux périodes : 13 h 30 de service actif et le reste de la nuit est passif mais uniquement pour l'éclusier responsable. La journée commence à 6 h du matin. Pendant qu'un des hommes fait les manœuvres, l'autre s'occupe de la paperasse avec le marinier. Il perçoit la quittance et remplit les formulaires. Le service passif implique aussi une disponibilité immédiate en cas d'alerte incendie ou de crues violentes. Car l'écluse permet d'éviter le débordement du canal.



Vue du site de l'écluse 5F à Iltre.



Les grands bassins de l'écluse 5F.



L'écluse d'Iltre est dotée tant en amont qu'en aval de vastes plans d'eau. Ses grands bassins ont pour but d'éviter la propagation des ondes dues au maniement de l'écluse. Grâce à ces plans d'eau, un club nautique a pu être créé. Face à la capitainerie, voici le port de plaisance d'Asquemont.

Le canal, jusque dans les années 1950 était poissonneux. Les pêcheurs taquinaient qui le goujon, qui la tanche, qui le gardon, qui l'ablette, qui le brochet ou l'anguille. À partir de 1950, on vit de moins en moins de pêcheurs. En cause la pollution. La traction animale a disparu remplacée par les bateaux à hélice. Les bateliers, lors du nettoyage des chaudières, déversaient le tout par-dessus bord<sup>9</sup>.

Comme le remarque le professeur Jean Puissant (ULB), le canal explique dans une très grande mesure l'industrialisation de l'Ouest du Brabant wallon. Il y a là, une inscription forte dans un axe industriel majeur de la Belgique du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>.



Le canal servait de bassin de natation pour tout le monde. Albert Lauwerys, né en 1910, habitait une maison tout près de la digue du canal. "Quand j'étais chez moi, il était fréquent que je prenne un bain de nuit pour me rafraîchir dans le canal. Je prévenais alors mon épouse, puis je sautais par la fenêtre et plongeais dans l'eau. Je rentrais ensuite bien glacé et je me glissais dans le lit tout chaud. Mais un soir, tandis que je nageais, tout nu, un cycliste m'aperçoit de la route ... Il croit que je me noie et m'interpelle, mais je reste muet et continue à tourner dans le canal. Le cycliste s'encourt et fonce alerter la gendarmerie d'Iltre. Moi lorsque je l'ai vu repasser sur le pont d'Asquemont, je suis sorti du canal et j'ai regagné au plus vite mon domicile. Ensuite les gendarmes sont arrivés sur les lieux et ils ont cherché en vain un noyé".

*Mémoires ittroides... op. cit., p. 106.*



## XI. Nivelles dans un méandre de la Thisnes

Ah ! Que Nivelles puait au XVIII<sup>e</sup> siècle ! Que la ville était sale, que ses ruisseaux étaient pollués, sans parler de ses fontaines. Une étude sur le sujet nous révèle les « vilainies » qui empuantissaient alors la petite cité brabançonne<sup>11</sup>.

Les ordonnances se succédaient. On y lisait : « Il est expressément défendu de faire "ses ordures" dans les rues, places publiques ainsi que dans l'emplacement destiné à la poissonnerie... ». Une ordonnance parmi des dizaines d'autres et qui visait à assurer un maximum de salubrité.

<sup>9</sup> GENTY, L., dans Jean Prolo, 20 mai 1954, dans *Visages du Brabant wallon dans les années « 50 »*, RTD, n° 369, s.l., novembre 1994, p. 47.

<sup>10</sup> PUISSANT, J., *L'industrialisation du Brabant wallon et son impact sur l'urbanisation*, dans *De ville en ville*, coll. *Les dossiers Espace-Vie*, n° 6, s.l., octobre 1997, p. 38.

<sup>11</sup> PARMENTIER, I., *La pollution à Nivelles au XVIII<sup>e</sup> siècle (1713-1795). Voirie et point d'eau*, mémoire licence UCL et *La pollution à Nivelles au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans *FB*, n° 284, s.l., décembre 1994, p. 279-283.



Les édiles nivellois ont tenté de résoudre les innombrables problèmes d'évacuation des saletés de toutes sortes. À l'époque, on tuait et on écorchait le bétail à même la rue. On y déféquait. On lavait les tripes, les boyaux et les dépouilles dans la rivière et aux fontaines. On y abandonnait les entrailles, os, excréments, eaux corrompues... sans parler du sang. Un sang qui se mêlait à celui que déversaient les chirurgiens barbiers après leurs saignées... Les endroits les plus souillés étaient les abords des auberges et des cabarets! Quant au bétail, il errait dans les rues, les porcs divaguant à la recherche de détrit. Bref, piétinements et déjections formaient ainsi un vaste borbier. De plus les habitants se débarrassaient alors volontiers des détrit dans la "baume", c'est-à-dire dans... le réservoir d'eau! L'eau des fontaines publiques était tellement polluée par les excréments et autres ordures tant de poissonnerie que de boucherie... que les chevaux refusaient opiniâtrement d'y aller boire. L'eau claire à domicile restait, donc à la fin de l'Ancien Régime, le privilège de quelques nantis. Il n'était pas rare que les pots de chambre soient vidés par les fenêtres. Et hop! Oh pardon excusez-moi, je ne vous avais pas vu. Les habitants – les enfants et les domestiques en particulier – déféquaient dans les rues. Et cela malgré les interdits émanant des autorités. Aussi la ville fit-elle construire des latrines publiques. Des latrines pour tous ceux qui n'avaient pas de petit lieu secret pour "faire leurs ordures".

PARMENTIER, I., *La pollution à Nivelles au XVIII<sup>e</sup> siècle (1713-1795). Voiries et points d'eau*, dans *FB*, n° 284, s.l., décembre 1994.



Bref, sous l'Ancien Régime, la ville pue. Les tanneurs et les foulons utilisent de l'urine comme matière première. Ils utilisent aussi, devant la carence ou la cherté de l'alun, nécessaire au corroyage des peaux, l'excrément de chien. Il y a donc « une économie de l'excrément ». La blanchisserie utilisait des solutions à base de fiente de poule ou de cochon.

Mais cette puanteur n'était pas une spécificité nivelloise. En matière de salubrité, Nivelles ne paraît pas faire figure d'exception parmi les cités d'alors. La ville de Nivelles est malsaine certes, mais pas plus qu'une autre finalement. Mais c'est vrai que le confinement à l'intérieur de ses remparts n'arrange rien. Mais une chose est sûre : plus on se rapproche du XIX<sup>e</sup> siècle (le siècle de l'hygiène), plus le balayage devait être fréquent, plus le temps de stockage des fumiers sur la rue devait être réduit et moins les animaux pouvaient y divaguer. La crainte de la maladie y était pour beaucoup. À l'époque, les rats pullulaient. Et pour cause, en s'enfermant derrière son enceinte, Nivelles s'était par la même occasion isolée dans l'ordure!

Vu la concentration de population et la crainte de contagion... « la peur de l'infect » n'est pas un vain mot. Cette peur est omniprésente. Elle est liée à l'eau, ce terrible vecteur de propagation des épidémies... Et c'est justement la crainte de ces épidémies qui fit bouger les autorités communales pour l'aménagement du parc de la Dodaine.

## XII. La Dodaine, domaine de l'eau

Car au départ, il y avait un petit ruisseau que le rempart médiéval est venu barrer. La Dodaine ainsi freinée remblaie peu à peu son lit et s'étale en marécages que l'on régularise au XVII<sup>e</sup> siècle déjà en deux pièces d'eau. Cependant dès 1811, ce marais bourbeux dominant la ville en répandant sur elle des miasmes pestilentiels incite le



La Dodaine à Nivelles.

mairie à l'aménager en promenade publique avec bassins, pelouses et allées plantées d'arbres. Le projet est mis en exécution en 1817 et déjà revu en 1850, parce que l'eau stagnante et sans entretien continue à polluer. Le bassin méridional est alors comblé avec des déblais de l'ancien rempart.

Classé comme site en 1945, le parc sera agrandi d'un jardin anglais en 1955 et doté d'un équipement sportif dont le fleuron est le bassin de natation inauguré en 1974<sup>12</sup>. Créée en 1830, c'est un magnifique lieu de promenade avec ses pièces d'eau, son jet d'eau et ses pelouses, avec au-delà du parc, au complexe reine Astrid, un haut lieu de canotage. Un lieu de flânerie, de détente et de pêche<sup>13</sup>.

### XIII. « Thines Thyle Dyle sonne le joyeux carillon »

La Dyle, rivière axiale du Brabant wallon, la Thyle rivière des ruines de l'abbaye de Villers, la Thines petite rivière de Nivelles et du sud-ouest du Brabant wallon. La Thines est la plus modeste des trois. Son cours a moins de dix kilomètres.

Nivelles, l'ancienne capitale de l'arrondissement, sise au cœur du plateau brabançon, est installée dans un méandre de la Thines, affluent de la Samme.

Nivelles est incontestablement la plus ancienne des grandes agglomérations du bassin de la Senne. Elle s'est développée autour d'une abbaye créée aux environs du VII<sup>e</sup> siècle. Elle est établie dans la zone humide et encore en grande partie boisée des bords de la Thines (affluent de la Samme). Tous les cours d'eau qui arrosent la ville sont tributaires de la Samme. Deux d'entre-eux en particulier, la Thines et le Merson (la Dodaine), pénètrent dans l'enceinte nivelloise.

La Thines et le Ri de la Guenette se réunissent directement à la Samme. Les autres sont des affluents de la Thines. On les nomme pour n'en citer que quelques uns : le Ri Saint-Pierre, le Ri de Grambais, le ri de la Tournette, le ri d'Orival...<sup>14</sup>

La Thines arrose outre Nivelles les quatre villages de l'entité : Thines d'abord, non loin de la source, puis Baulers, Monstreux et Bornival où elle se jette dans la Samme. Elle a creusé la vallée dans laquelle l'agglomération nivelloise s'est installée. Cette rivière non navigable qui vient de Baulers décrit quelques grandes courbes. Trois moulins se succédant à Baulers. Un de ses méandres s'aventure à l'intérieur des remparts de la ville.

La Thines, rivière Yaya dans l'intimité nivelloise, glane les eaux de plusieurs cours d'eau. L'un d'eux, le Ri de la Dodaine traversait la ville et était connu dans sa partie intra muros sous le nom de Merson.



La ferme de Vaillanpont à Thines.

<sup>12</sup> Nivelles aux cent visages, s.l., 1999, p. 74.

<sup>13</sup> Id., p. 74.

<sup>14</sup> TARLIER, J. et WAUTERS, A., *Géographie et histoire des communes belges. Province de Brabant. Arrondissement de Nivelles*, t. 3, *Ville de Nivelles*, Bruxelles, 1862, p. 12.

La commanderie de Chantraine à Huppaye.

Thines est le premier village que la Thines arrose. Il lui doit son nom. Elle naît aux confins méridionaux de ce minuscule village agricole<sup>15</sup>. Non loin de sa source, voilà la ferme de Vaillampont au lieu dit « Jérusalem ». Il s'agit d'une ancienne commanderie templière, puis de l'Ordre de Malte. Au XII<sup>e</sup> siècle, les frères du Temple vinrent s'y installer. Lors de la suppression de l'ordre, la propriété passa à celui de Malte, relevant de la commanderie de Chantraine à Huppaye (Ramillies)<sup>16</sup>. La commanderie est à l'origine du village sis à une centaine de mètres plus au nord, né autour du moulin banal et de l'église.



Après la bataille de Waterloo (1815), la commanderie servit encore d'hôpital aux Alliés. Quant à l'ancien moulin à eau, mentionné dès le XIII<sup>e</sup> siècle, il a entièrement disparu. Au centre du village, près de la place communale, la Thines se grossit des eaux de la fontaine Thumas sur la droite. « La Thines décrit au pied de Baulers une large courbe puis forme un méandre où se love Nivelles et poursuit son cours en arrosant Monstreux et Bornival. Au passage, elle reçoit une kyrielle de « ris » et de « fontaines » (sources) aux noms pittoresques; ses eaux actionnent quantité de moulins<sup>17</sup>. La Thines traverse Baulers et à Nivelles, elle entre provisoirement sous terre sur 2,4 km, enfin voûtée, pour traverser la ville. Et cela grâce au grand homme de Nivelles, le député-bourgmestre Jules Bary (1912-1977).



**Nous ne la verrons plus ! On en parlait depuis cent ans. Aucun homme politique ne s'était aventuré à inscrire à son programme électoral la mise en pertuis de la rivière "La Thines". C'est aujourd'hui (1957) chose faite. Le plus grand travail de génie civil jamais réalisé à Nivelles vient d'être inauguré par le ministre de l'Agriculture. La rivière traverse la ville à ciel ouvert sur 2 km. Elle charrie des eaux malsaines, reçoit des égouts, répand des odeurs répugnantes et donne asile à des légions de rats. Cent trente chômeurs non qualifiés ont travaillé pendant deux ans. Le financement a été assuré à 80 % par l'État. Le cortège inaugural a visité les coins où la Thines s'exhibait dans toute sa puanteur. Après quoi, chacun a pu descendre dans le pertuis. La promenade souterraine a constitué un moment original de la journée. Plus d'une fois, on a entendu qui se demander sous quelle rue ou sous quel pâté de maisons l'on déambulait, qui comparer le voûtement aux égouts de Paris...**

GENTY, L., dans PROLO, J., 7 septembre 1957. *Visages du Brabant wallon dans les années « 50 »*. RTD, n° 369, s.l., novembre 1994, p. 37.



Ensuite, la Thines quitte la ville et se dirige vers Monstreux et puis Bornival. La Thines passe sous le canal en amont de l'écluse 24. Elle descend vers de nouvelles rives, celles de la Samme.

<sup>15</sup> ROCHER, W., *Au fil de la Thines*, dans *Les cahiers du Brabant wallon*, n° spécial de RTD, s.l., automne 1979.

<sup>16</sup> *Templiers et hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (Ordre de Malte) en Brabant wallon. Actes du 3<sup>e</sup> colloque du Chirel-Brabant wallon*, coll. *Cahier du Chirel*, n° 7, 1986.

<sup>17</sup> *Nivelles aux cent visages*, p. 16.







“Que de chevaux s'épuiserait, que d'hommes se fatigueraient les bras dans ces travaux que fait pour nous la gracieuse rivière à laquelle nous devons nos vêtements et notre nourriture.” s'exclame un moine de Villers au XIII<sup>e</sup> siècle.

*Des pierres pour le dire. Autour de Villers-la-Ville, s.l., 1988, p. 44.*



## VII Des abbayes et de l'eau bénite

### I. À Villers<sup>1</sup>, l'eau, c'est vraiment le « trésor des moines »

Si l'ordre des Prémontrés règle la vie de l'Escaut avec ses deux grandes abbayes situées à chaque extrémité de son cours, l'ordre de Cîteaux fait de même avec nos cours d'eau brabançons. Car plusieurs abbayes et non des moindres se sont installées au fil de nos rivières. Aywiers, Valduc, la Ramée, Florival, Wauthier-Braine... sans oublier Villers-en-Brabant ! Autant d'abbayes du Brabant wallon qui s'y sont implantées en fonction du réseau hydrographique. Mais il n'y a pas que les cisterciens qui ont prisé le Roman Pays et ses rivières. Les Prémontrés sont aussi là. À chaque fois, leur arrivée résulte d'un choix minutieux lié à la présence d'eau, d'une rivière pas trop tumultueuse, d'un confluent. À chaque fois, la présence d'eau abondante et régulière a été... bénite.

Pas d'eau, pas de vie, pas de moines pourrait-on résumer. Ici, les pierres ne font pas que prier comme dirait Julos Beau-carne. Elles parlent, elles transpirent, elles suintent, elles expliquent, elles témoignent... Elles nous racontent à leur manière, l'histoire de nos cours d'eau et la façon dont les moines, en véritables experts, les ont domestiqués de façon

<sup>1</sup> Depuis 1892, un arrêté d'expropriation pour cause d'utilité publique a ramené les ruines dans le patrimoine public. Par arrêté royal du 23 mai 1972, les ruines de l'abbaye furent classées comme monument et comme site. En juin 1993, elles furent inscrites sur la liste du patrimoine exceptionnel de Wallonie.



Vue aérienne de Villers-la-Ville.

magistrale. Car une abbaye avait besoin de trois « types » d'eau : de l'eau propre et régulière pour l'hygiène, le brassage de la bière et la cuisine; de l'eau en quantité pour la pisciculture, de l'eau puissante pour les latrines et les moulins. Le chapitre 66 de la règle de saint Benoît est très clair à cet égard : « il faut autant que faire se peut bâtir le monastère de telle façon que l'on puisse y trouver tout ce qui est nécessaire, comme de l'eau, un moulin, une boulangerie ... »



Au temps du Guerroyeur, premier duc de Brabant,  
Un moine obscur, lié par la règle sévère  
De Bernard et Benoît, bâtit son monastère  
Sur la Thyle, ruisseau qui babille en courant.

GOVAERT, C., cité par DELMELLE, J., *Le Brabant wallon terre de poésie*, dans *FB*, n° 184, s.l.n.d., p. 319.



Construire au XII<sup>e</sup> siècle, une abbaye au-dessus d'une rivière, vous n'y pensez pas ! Quelle audace ! Et qui plus est « dans une gorge entre deux montagnes » pour reprendre l'expression d'un visiteur. Impossible !

Impossible ! Et pourtant, c'est ce que firent les cisterciens à Villers-en-Brabant. Ils établirent leur abbaye – l'une des plus importantes du monde cistercien – « aux confins de la civilisation », dans une vallée aussi étroite que marécageuse. Dans un paysage particulièrement contrasté où une série de ruisseaux parallèles du système de la Dyle interrompent le relief du plateau et y creusent des couloirs sinueux dont le plus spectaculaire est celui de la Thyle choisi par les moines. Les statuts de leur ordre leur enjoignaient de s'établir dans un fond de vallée, loin de tout établissement humain. Ils réussirent, contre toute attente, à aménager la cuvette locale de manière exceptionnelle. Unique même. Et cela en profitant d'un repli fort accidenté où la rivière Thyle développe un double coude entre les socles rocheux de schiste. Leur coup de génie fut d'enterrer et de voûter la rivière sur une longueur impressionnante et de l'utiliser comme collecteur principal. Ce voûtement passe pour « l'un des ouvrages les plus spectaculaires de l'architecture hydraulique cistercienne ».

### Assainir, drainer, assécher...

Tout commence pour les moines et convers à la source du Goddiarch. Un petit affluent de la Thyle, situé à flanc de colline à près de 800 m de l'abbaye actuelle. C'est là qu'un petit groupe de moines venant de Clairvaux en Champagne s'installe sur des terres que leur a cédées le seigneur de Marbais. Un seigneur dont le château fort – le Châtelet – est toujours visible sur la route menant à Sart-Dames-Avelines. C'est « Villers I ».

Mais le site du Goddiarch ne convenait pas. L'eau n'y était pas assez abondante. Bernard, l'abbé de Clairvaux, leur proposa alors de descendre dans la vallée où coule la Thyle. Le site est marécageux. Il faut le drainer, assécher les marais, créer des étangs en amont et en aval... Là, le potentiel hydraulique y est suffisant. Pendant que les travaux commencent, ils s'installent aux abords de ce que sera le futur site. C'est « Villers II ».

Le nouveau site choisi, « Villers III » doit d'abord être aménagé. Il fallait défricher, canaliser, endiguer les eaux. Car ici au moins, l'eau y est disponible en abondance. La Thyle est une rivière de moyenne importance. Son cours est régulier, sa vallée assez large. Elle va être domestiquée par les moines qui vont en exploiter toutes ses possibilités à des fins de consommation, d'évacuation, d'énergie motrice, d'industrie et de pisciculture. Mais attention, contrairement à ce que l'on croit, nous ne sommes pas en pleine forêt, mais dans un sart comprenant eau, bois, champs, prés et pâturages défrichés par le seigneur de Marbais, qui en mai 1146 en cède la partie nord aux moines.

Le donjon de Marbais, parlons-en. Il couronne un éperon qui surplombe de plus de 15 m le confluent de deux petits cours d'eau, la Thyle au nord et les fonds marécageux du Ri des Goutailles à l'est. Nous sommes ici aux confins du duché de Brabant et du comté de Namur.

La Thyle vient de Sart-Dames-Avelines, où elle prend sa source non loin de la chaussée romaine. Elle reçoit les eaux du Ri Pré des Saules, pour se diriger ensuite vers Villers. Là, la rivière est rejointe par le Gentissart. La Thyle se dirige



ensuite vers Court-Saint-Étienne où peu après sa confluence avec l'Orne, elle alimente la Dyle. Entre Villers et Court-Saint-Étienne, la Thyle reçoit encore les eaux de trois petits ris : le Ri Piroit, le Ri Sainte-Gertrude et le Ri d'Hez.

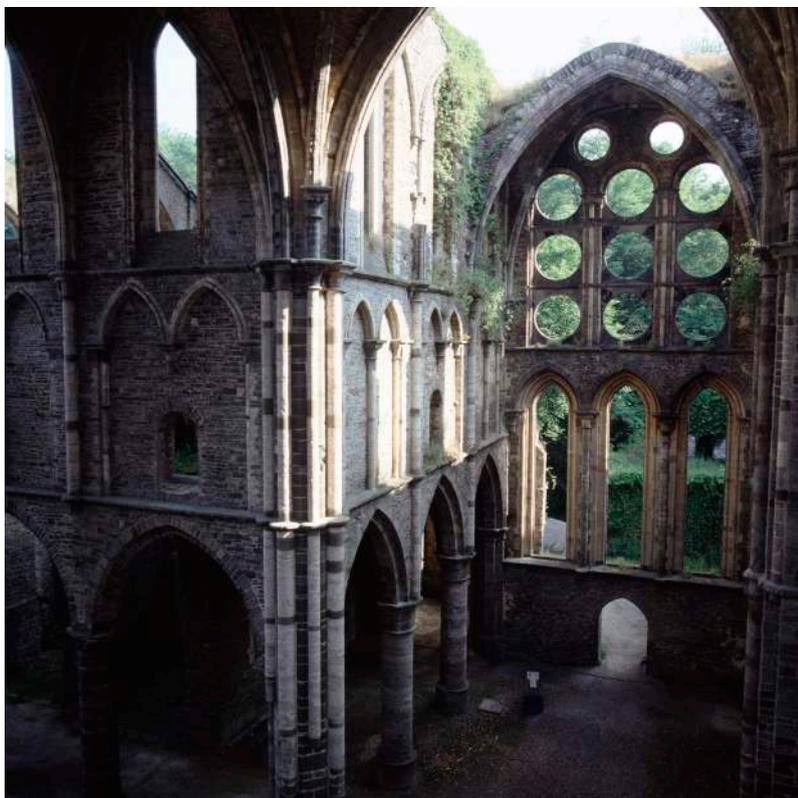
Nous sommes au sud du plateau brabançon, dont l'altitude moyenne s'établit autour de 150 m au-dessus du niveau de la mer. Un plateau parcouru par des ruisseaux qui creusent des vallées étroites et sinueuses quelquefois fortement encaissées avec des dénivellations pouvant atteindre 30 à 40 m. Les versants des vallées sont tantôt abrupts et laissent apparaître des socles rocheux tantôt pentus et boisés. Ces deux caractères, note, le grand spécialiste en la matière, Thomas Coomans, se combinent de manière spectaculaire autour de la cuvette où se trouve l'abbaye.

### De l'eau, de la vie, des moines



La maîtrise de l'eau qui présida à l'occupation du site, se repère encore aujourd'hui. Les canalisations qui traversent l'assiette sur laquelle se construisit la cité sont complexes et impressionnantes. Les conduites souterraines voûtées, dotées à intervalles réguliers, de regards afin de vérifier en surface, s'étendent sur des centaines de mètres en sous-œuvre et constituent un véritable Villers souterrain par lequel les eaux d'amont passent à l'aval pour rejoindre les retenues, formant les viviers. Pendant des générations, ce réseau souterrain fut entretenu et amélioré avec un soin méticuleux. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on en oublia la logique. Cet oubli généra régulièrement des perturbations, des inondations qu'on ne pourra maîtriser qu'après avoir reconnu et restauré la logique de la distribution des eaux mise au point dès le XII<sup>e</sup> siècle.

*Itinéraire de fondations religieuses et bourgeoises en Brabant wallon, coll. Hommes et Paysages, n° 25, s.l.n.d., p. 27.*



Les ruines de Villers-la-Ville.

L'accès direct à l'eau est indispensable pour les moines qui veulent vivre de leurs propres moyens. Car l'eau est utilisée de façon multiple dans une abbaye. Elle sert d'eau de consommation (via les fontaines), de force motrice (moulins). Elle sert pour les activités artisanales (tannerie, forge), pour les besoins liturgiques (lavement des pieds), pour les besoins agricoles (potagers, vergers), pour la pisciculture (étangs, viviers) et pour l'évacuation des eaux usées via des latrines installées dans chacun des quartiers.

Dans le cloître, face à la porte du réfectoire, il y avait au XV<sup>e</sup> siècle un lavabo pourvu de sept robinets et qui se présentait sous la forme de trois bassins allongés disposés entre les piles du cloître. À savoir un lavabo, sorte de fontaine destinée aux ablutions quotidiennes des religieux. Mais aussi, une source d'eau potable. L'eau s'y écoule à jets continus depuis le bassin supérieur vers le bassin inférieur et de là vers un égout<sup>2</sup>. Les fouilles ont mis au jour un rare dispositif de bassins superposés occupant trois travées de la galerie sud face au réfectoire. Des culots

<sup>2</sup> COOMANS, T., *Le grand lavatorium du cloître de l'abbaye de Villers au XV<sup>e</sup> siècle*, dans *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. 63, nos 1 et 2, s.l., 1998, p. 19.

figurant les sept péchés capitaux entourent le lavabo. Histoire sans doute de les faire méditer durant leurs ablutions sur la luxure, l'envie, la gourmandise... Les moines s'y lavaient les mains en signe de purification symbolique autant que par souci d'hygiène. Une hygiène toute relative d'ailleurs, parce qu'on leur demandait de ne pas se laver le reste... plus d'une fois par mois.

Et puis l'eau sert aussi à mesurer le temps grâce à la clepsydre. À savoir... une horloge hydraulique, dont le fonctionnement nous est expliqué sur une ardoise gravée au XIII<sup>e</sup> siècle que l'on retrouva dans les ruines du dortoir<sup>3</sup>. Cette clepsydre aidait le sacristain à décomposer le temps et à sonner l'heure des offices.

### Capter, stocker, canaliser l'eau

Capter, stocker, canaliser l'eau, les moines ont rivalisé d'astuces. Ils ont commencé par dévier la rivière provisoirement pour pouvoir réaliser son endiguement et son voûtement. D'emblée, le cours d'eau principal fut canalisé. Un réseau a été mis au point pour la collecte des eaux de pluie, de même qu'un réseau de galeries pour la collecte des eaux usées. Les moines ont privilégié une solution qui permettait de faire du cours d'eau, l'axe central du système hydraulique. Ils ont ensuite réalisé une gigantesque plate-forme de remblai rendant plane et ferme la vallée marécageuse. Une plate-forme dans laquelle le réseau hydraulique souterrain a trouvé place et sur laquelle les bâtiments ont été ensuite construits. Dès le début, les fondateurs avaient bien en tête le plan d'ensemble de l'abbaye. « Ils ont aménagé la vallée en fonction de leurs besoins » explique Thomas Coomans. « Ainsi l'eau s'accumule à l'abri d'une digue pour accueillir un vivier, elle irrigue vergers et jardins, elle entraîne les roues des moulins, des martinets ou des foulons ; elle est canalisée par un bief ou par des conduites jusque dans l'abbaye, jaillissant dans la vasque du lavabo ou murmurant sous les dalles de la cuisine, elle draine par un égout les décharges et la vidange des latrines », munies d'une sorte de chasse d'eau via un système de vannes. Elle servait d'égout en-dessous du réfectoire, du lavabo, de la cuisine et des celliers, pour rejoindre enfin les bâtiments industriels : brasserie, forge et ateliers.

Mais la Thyle ne suffisait pas. Car cette dernière, en amont de l'abbaye, emplit des étangs, y fait vivre des poissons (viviers), fait tourner les moulins, emporte les eaux de pluie et les déchets produits par la communauté monastique... Et puis, il y a le problème des latrines... Non les moines ne boiront pas de cette eau-là ! Car la Thyle faisait office de collecteur central. Son eau ne pouvait donc servir à alimenter les fontaines ou le lavabo du cloître. Pas question de s'y abreuver, de se laver ou de cuisiner avec l'eau de la Thyle. Qu'à cela ne tienne. Car les moines firent preuve d'ingéniosité. Ils remarquèrent que tout le long du versant de la vallée, des sources et des petits ruisseaux abondaient. Et parmi eux, le Ri des Affligés (à l'est) et le Ri Saint-Bernard (au sud-ouest). Ce dernier vient des bois, par la porte de Bruxelles, sur la rive gauche de la Thyle. Il suffisait alors de les canaliser dans des petites galeries qui les menaient jusqu'aux fontaines ou lavabos. Des canalisations qui pouvaient être en bois, en pierre, en terre cuite ou en plomb... selon les époques<sup>4</sup>.

Prenons le ruisseau des Affligés. Il vient de la Porte de Namur, après avoir arrosé le pied de la chapelle Notre-Dame des Affligés. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ses eaux tombaient dans un réservoir souterrain sis près de la porte de Namur et de là, elles allaient alimenter les jets d'eau du jardin de l'abbé et les fontaines de la cour d'honneur.

<sup>3</sup> La clepsydre est un instrument qui permet de mesurer le temps qui passe par l'observation de l'écoulement de l'eau retenue dans un récipient percé. STERLING, A., *Mesure du temps dans les abbayes cisterciennes et plus particulièrement à Villers au XIII<sup>e</sup> siècle*, s.l., 1996, p. 135-156.

<sup>4</sup> DE MESMAEKER, P., *À la recherche de l'eau cachée*, dans *Carnet de découverte*, n° 2b, s.l., août 2000, p. 7.



Ces deux ruisseaux aboutissent dans le collecteur de la Thyle à proximité du chauffoir et faisaient sans doute partie du système d'adduction d'eau de l'abbaye<sup>5</sup>. Adduction d'eau signifiant un système d'apport d'eau propre. Ceci dit, on buvait peu d'eau au Moyen Âge, parce qu'elle était rarement potable. Les boissons courantes étaient le vin et la bière. La fermentation présentait l'avantage de désinfecter le liquide.

Voilà de l'égouttage séparatif avant la lettre. Nous sommes bien ici face à « un ouvrage hydraulique exceptionnel » tirant avantageusement parti de la rivière et de ses deux affluents. Ainsi par exemple la fontaine établie dans la cour d'honneur, provenant du Ri des Affligés, offrait de l'eau potable. Même la prison, établie le long de la grande fosse d'égout, comprenait des latrines individuelles.



On lit dans *Les Misérables* : « C'est là du Moyen Âge que tout le monde a sous la main, à l'abbaye de Villers, le trou des oubliettes au milieu du pré qui a été la cour du cloître, et au bord de la Dyle (sic), quatre cachots de pierre, moitié sous terre, moitié sous eau. C'étaient des in-pace. Chacun de ces cachots a un reste de porte de fer, une latrine et une lucarne grillée qui, dehors, est à deux pieds au-dessus de la rivière, et dedans, à six pieds au-dessus du sol... Le sol est toujours mouillé. L'habitant de l'in-pace avait pour lit cette terre mouillée. Dans l'un des cachots, il y a un tronçon de carcan scellé au mur ; dans un autre, on voit une espèce de boîte carrée faite de quatre lames de granit, trop courte pour qu'on s'y couche, trop basse pour qu'on s'y dresse. On mettait là-dedans un être avec un couvercle de pierre par-dessus. Cela est. On le voit. On le touche. »

HUGO, V., *Les Misérables*, livre septième de la deuxième partie Cosette, s.l., 1951, p. 528 -529.



En fait Hugo exagère manifestement. Il a vaticiné sur le trou aux oubliettes. Il n'y eut jamais « d'in-pace » à Villers, sorte de cachots secrets où l'on enfermait à perpétuité des coupables « scandaleux et non repentants de manière à les isoler de la société qu'ils menaçaient ». Quant à l'espèce de boîte carrée, l'horreur de sa destination est une affirmation toute gratuite, germée sans discernement du cerveau du poète. Hugo déraile complètement quand il écrit : « La boîte à mettre les hommes n'y est plus. La chose avait été dénoncée dans *Les Misérables*. Il était bon de la faire disparaître. »

Voilà ce qui arrive quand on confond un vestige de puits avec un in-pace, et voilà ce qui arrive quand on confond des matériaux abandonnés avec des instruments de torture.

#### « De bons hydrologues avant d'être de bons hydrauliciens »

De l'eau et de la pierre en abondance, ne cherchez pas plus loin le succès de l'implantation des moines à Villers-en-Brabant. À l'échelle du monde cistercien, le résultat fut spectaculaire. Inouï. Un site particulièrement bien choisi et qui compte parmi les plus beaux de la vallée.

Aujourd'hui encore, il ne cesse d'impressionner malgré les mutilations qu'il a subies depuis 1796, date du départ des moines.

Si l'hydraulique monastique n'est pas l'apanage des moines de saint Bernard, disons avec le spécialiste en la matière, l'ingénieur civil Raymond de Fays, que ce sont les moines cisterciens qui parvinrent véritablement à la maîtrise de l'eau. Et cela en développant des techniques connues depuis l'antiquité romaine. Ils firent de l'eau une base de la richesse matérielle de leur ordre. Raymond de Fays à cette formule : « Au départ, les cisterciens furent

<sup>5</sup> THOMAS, F., *L'abbaye de Villers au fil de l'eau*, dans *Villers*, n° 12, s.l., 4<sup>e</sup> trimestre 1999, p. 27-31 et n° 13, s.l., 1<sup>er</sup> trimestre 2000, p. 23-28.



de bons hydrologues avant d'être de bons hydrauliciens »<sup>6</sup>. Ces ingénieurs hydrauliciens avant la lettre vont ainsi ponctuer le paysage d'étangs (en amont et en aval), de viviers et de moulins.

À Villers-en-Brabant, par phases successives de la fin du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, la Thyle canalisée a été voûtée à hauteur et au-dessous de l'abbaye sur une longueur de 271 m, pour jouer le rôle de grand collecteur. Un collecteur de 1,8 à 2 m. de hauteur et d'une largeur de 3,5 m.

Ce furent des travaux titanesques. La Thyle sert de collecteur aux eaux usées, (lavabos, cuisines...). De nombreux égouts secondaires et latrines (appelées aussi « secrets » ou « aisances ») y débouchent. Le tout était acheminé dans les étangs sis en aval. Cette astuce écologique permettait le recyclage des « déchets solides ». Ce principe est d'ailleurs toujours appliqué actuellement dans le système d'épuration des eaux usées par lagunage.

<sup>6</sup> DE FAYS, R., *L'hydraulique monastique cistercienne*, dans *Villers*, n° 6, s.l., 1998, p. 16-19.

## Spectaculaire architecture hydraulique cistercienne

Les visiteurs de l'abbaye sont toujours étonnés de découvrir les latrines collectives. Elles sont bien entendu, comme les cuisines d'ailleurs, disposées à l'aplomb de la Thyle. Il s'agit d'un petit couloir sis derrière le chauffoir. Il n'y avait pas de porte. Les moines s'asseyaient sur une sorte de long banc en bois percé de rangée de sièges et n'avaient pour protéger leur intimité que l'obligation de relever leur capuchon. Et comme dit le guide en boutade : « ils se reconnaissaient à l'odeur ».

La Thyle achève son périple souterrain à hauteur de la brasserie et des ateliers. Il est peu probable que les moines se soient servi des eaux de la Thyle pour fabriquer leur bière note Françoise Thomas, car à cet endroit, elle venait de traverser toute l'abbaye et donc de récolter l'ensemble des eaux usées<sup>7</sup>. Mais les gravures de l'époque, nous montrent un puits avec son système à balancier. En revanche, il est possible qu'ils évacuaient les eaux de lavage des cuves dans la rivière.

Ce voûtement est selon les spécialistes « l'un des ouvrages les plus spectaculaires de l'architecture hydraulique cistercienne ». Une taque de « regard » existe en face du chauffoir. A cet endroit convergent différents conduits d'eau qui se déversent dans la Thyle.

Mais depuis la suppression de l'abbaye, une partie du réseau hydraulique a été bouleversé et les étangs ont été asséchés. Les vastes nappes d'eau présentes dans ou à proximité des enclos monastiques servaient tantôt de bassins d'étiage, de viviers, de bassins de retenue pour les moulins ou d'étangs d'agrément. Des grands étangs ont été aménagés en amont et en aval de l'enclos monastique de Villers.

## L'un des plus anciens moulins à eau du pays

Construit vers 1200, le moulin domestique de Villers est l'un des plus anciens moulins à eau du pays. Il disposait de trois roues. Celui de Cheulipont en avait deux, comme celui de Marbaix d'ailleurs. Au XII<sup>e</sup> siècle, un stordoir (moulin à huile) existait déjà à Villers<sup>8</sup>.

Au cours des siècles, les moines apportèrent des transformations au vieux moulin de l'abbaye. Ainsi au XVII<sup>e</sup> siècle, il comportait trois départements : un moulin à grains, un moulin à scier le bois de chauffage du monastère et un moulin à huile. Chaque année, on y moulait pour la subsistance des 33 religieux et 15 valets.

Aujourd'hui, on a un peu de mal à deviner la présence de l'ancien moulin abbatial à travers la construction massive de « L'Hôtel des Ruines ». Un hôtel qui abrite la cave romane. Elle montre encore sa grande cheminée de deux fours nécessaires à la cuisson de 250 pains, si utile au service de « La Porte » où les pauvres venaient s'approvisionner. Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, l'établissement comprenait un moulin à grain, un moulin à huile, un moulin à scier le bois de chauffage.

À Villers, le grand moulin, qui était pourvu de trois roues, a été utilisé jusqu'en 1897. Le moulin de Villers peut être considéré comme le prototype du genre dans nos régions. Il n'en reste pas moins qu'il constitue une exception, non seulement pour l'époque de son édification, mais même jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Son rendement dépasse de loin celui des autres moulins.

Aujourd'hui, il reste du moulin, le bief, l'emplacement de la vanne, la cascade, le déversoir et l'attache des roues. Un projet envisage de le remettre en activité. Il produira alors de... l'électricité. Et cela à l'instar de nombreux

<sup>7</sup> THOMAS, F., *L'abbaye... op. cit.*

<sup>8</sup> PILLOY-DUBOIS, R., *L'ancien moulin abbatial de Villers-la-Ville*, dans *Wauriensia*, t. 26, n° 5, s.l., 1977, p. 103-112.



Le moulin de Villers-la-Ville.

anciens moulins qui s'apprêtent ou qui ont déjà réhabilité la roue hydraulique ou la turbine, après en avoir modernisé l'équipement. Ces microcentrales peuvent vendre leur production au réseau de distribution.



Deux autres complexes de moulins se trouvent hors enceinte : celui de Hollers en amont et celui de Cheulipont en aval. C'est à la fin du XII<sup>e</sup> siècle que les moines demandent à pouvoir détourner la Thyle pour y établir le moulin de Cheulipont. Les terrains sont alors des prairies marécageuses. L'abbaye cède le moulin à bail et perçoit des redevances en nature et en argent. Le moulin connaîtra plusieurs utilisations : moulin à farine, tordoir et scierie de bois.



Quant aux bassins et jets d'eau situés dans les jardins du palais abbatial, ils fonctionnent selon le principe bien connu des vases communicants. Et cela sans aucune machinerie.

### Les cisterciens n'ont pas volé leur surnom de « moines hydrauliciens »

Résumons la situation avec les archéologues Éric De Waele et Frédéric Heller : « L'implantation de l'abbaye à cet endroit fut à la fois judicieuse et audacieuse. Elle permettait de gagner de l'espace en construisant par dessus la rivière et d'utiliser celle-ci comme collecteur principal et ses affluents comme collecteurs secondaires. Elle imposait en revanche de procéder à l'assainissement complet du site marécageux ainsi qu'au voûtement du cours d'eau sur une longue distance. Les moines ont d'abord réalisé les travaux de drainage nécessaires. Ensuite, ils ont établi une gigantesque assiette artificielle de remblai qui recouvre la rivière voûtée ainsi qu'un réseau complexe de canalisations souterraines. Enfin, ils ont construit leur abbaye pour ainsi dire dans une carrière. La pierre, en l'occurrence le schiste, a été extraite sur place des flancs rocheux »<sup>9</sup>.

Eau et pierre furent les ingrédients de l'installation d'une des plus importantes abbayes du monde cistercien en Roman Païs de Brabant. L'hydrographie a décidé de l'implantation de l'abbaye à Villers. Merci la Thyle. Merci au ruisseau des Affligés qui servait de collecteur secondaire. Merci au ruisseau Saint-Bernard entièrement canalisé depuis sa source à quelque 600 m de l'enceinte monastique. Merci aux sources... Les cisterciens n'ont pas volé leur surnom de « moines hydrauliciens ».

## II. À la Ramée, voici des moniales sur les rives de la Grande Gette<sup>10</sup>

Allons maintenant voir les « filles » de Villers. Et plus précisément le site de l'abbaye de la Ramée – Patrimoine exceptionnel de Wallonie – à Jauchelette (Jodoigne). Un superbe site fait de prairies de bois et baigné par la Grande Gette.

Et parmi les « filles » de Villers, en bord de Gette, voici l'histoire de la « trop joyeuse séquestrée » de l'abbaye.



Lorsqu'en 1796, dans la foulée des "Français libérateurs", des membres de l'administration municipale de Jodoigne se rendirent à la Ramée pour procéder à la fermeture de la maison religieuse, ils furent avertis que l'une des dames y était enfermée dans un cachot. Et de fait, ils y trouvèrent, couchée sur une

<sup>9</sup> DE WAELE, E., HELLER, F. et DE FAYS, R., *L'hydraulique de l'abbaye de Villers-en-Brabant à Villers-la-Ville*, s.l.n.d., p. 119-128.

<sup>10</sup> La ferme et la grange furent classées monument et site en 1980 et ont gagné le « Caius » de la Région wallonne en 2000. En 2001, l'ensemble reçut le prix « Europa Nostra » et en 2002, La Ramée fut reconnue comme « Monument majeur de Wallonie ».

paille infecte “qu’aurait détestée le plus vil des animaux” et enfermée dans un sac, nageant dans ses excréments, les pieds et les mains chargées de chaînes, une femme abrutie par une longue captivité, “l’excès de tourments et le dépit de la vie”. Elle déclara être au cachot depuis bien des mois et avoir été enfermée par l’abbé de Boneffe et l’abbesse, “parce qu’elle était trop gaie”. On constata ensuite que cette infortunée était emprisonnée depuis 8 ans et qu’elle n’était atteinte ni de fureur ni de manie.

TARLIER, J. et WAUTERS, A., *Géographie et histoire des communes belges. La Belgique ancienne et moderne. Prouince de Brabant. Canton de Jodoigne*, s.l., 1873, p. 72.



Une rivière, des étangs, des viviers, des moulins, des biefs... Tout y est. Nous ne sommes pas pour rien sur un site cistercien. Et si vers 1215, une communauté de femmes s’implanta dans cette vallée, ce ne fut pas par hasard. C’était une nouvelle fois essentiellement en raison des potentiels hydrauliques du site. Car la Grande Gette avait l’avantage d’avoir un débit régulier et une dénivellation suffisante pour se permettre d’aménager des chutes capables d’actionner des moulins. De plus, le ruisseau de Thorembais y conflue tandis que des sources jaillissent du versant nord. Dès lors, un jeu de canaux et de vannes alimenta toute une série d’étangs et fit tourner les roues de trois moulins.

La maîtrise hydraulique des cisterciens trouva à la Ramée une concrétisation impressionnante. Encore une fois, les moines réussirent sur ce site a priori ingrat, à y implanter un cadre approprié au développement de la vie monastique ainsi qu’un pôle d’économie rurale parmi les plus importants de l’est du Brabant wallon.

Voyons avec Thomas Coomans, comment ce réseau hydraulique fonctionnait<sup>11</sup>. Regardons d’abord la carte et les plans du site. Le lit de la Grande Gette forme la limite méridionale et occidentale du grand enclos. Par le rehaussement des berges et la canalisation de certains tronçons en pente, le courant put être sensiblement augmenté. Trois moulins séparés par des étangs occupent le fond de la vallée. À savoir le moulin domestique, le moulin-scierie et le moulin de la Ramée. Un quatrième moulin, dit de Grognard, se trouve quelques centaines de mètres en amont de l’abbaye. La Grande Gette avait un débit suffisant pour entraîner les roues des moulins de Grognard et de la Ramée, tous deux construits sur des biefs de rivières.

Le ruisseau de Thorembais dont le confluent naturel avec la Grande Gette se situait environ à hauteur du moulin de la Ramée, avait été canalisé depuis un point plus élevé en amont et partiellement détourné de manière à traverser la Grande Gette sur un aqueduc et alimenter des étangs plus haut sur l’autre rive. Grâce à cette solution ingénieuse, plusieurs plans d’eau s’étagèrent à différents niveaux, tous supérieurs à la Grande Gette. Les chutes entre ces plans d’eau faisaient tourner les roues du moulin de la scierie et du moulin domestique.



L’abbaye de la Ramée à Jauchette.

<sup>11</sup> COOMANS, T. (dir.), *La Ramée. Abbaye cistercienne en Brabant wallon*, Bruxelles, 2002.

L'abbaye cistercienne de Valduc à Hamme-Mille.



Mais ce n'est pas tout. La cerise sur le gâteau de l'impressionnante restauration de la ferme de la Ramée (fin du xx<sup>e</sup> siècle) passera sans doute un jour par la remise en état du réseau hydraulique. Elle se fera via le rétablissement des étangs tels qu'ils étaient à l'époque cistercienne. Et parmi eux, le Grand Étang qui jouxte la ferme et qui fut comblé en 1957. L'idée est aussi de restaurer un des anciens moulins. Car, il y en avait plusieurs sur le site. Depuis quelques années, les dernières religieuses du Sacré Cœur – présentes à la Ramée depuis 1903 – ont définitivement quitté les lieux.

### III. Valduc, une abbaye sur la Nethen

Rendons-nous maintenant à l'abbaye des moniales cisterciennes de Valduc à Hamme-Mille (Beauvechain). Elle a été fondée en 1232 par le duc de Brabant Henri II dans un site isolé et vallonné à l'orée de la forêt de Meerdael. D'où son joli nom de Valduc (vallon du duc). Elle se distingue par son implantation dans un lieu retiré, sauvage et vallonné, traversé par le cours de la Nethen, au sud de la forêt de Meerdael. Un bras d'eau détourné alimente le réservoir à foulon en cas de sécheresse de la rivière. Plusieurs surfaces d'eau sont creusées au sud et à l'est du complexe abbatial<sup>12</sup>. Quatre étangs se succèdent en arc de cercle et occupent une place prépondérante dans la composition paysagère. Le plus vaste d'entre eux, orienté nord-sud, aux contours libres, est agrémenté d'une île arborée. Il constituait jadis une réserve d'eau assurant le fonctionnement du moulin en cas de sécheresse de la Nethen<sup>13</sup>. Car en contrebas du château, au pied du faux Ry (qui occupe l'ancien lit de la Nethen), l'ex-moulin abbatial abrite la roue hydraulique. Le site est exceptionnel tant au point de vue esthétique que naturel et paysager<sup>14</sup>. De l'ancienne abbaye, il ne reste plus que le mur d'enceinte, la ferme et le moulin, de même que l'ancien pilori seigneurial. Notons pour l'anecdote que le site fut acquis en 1919 par le ministre d'État, Albert-Edouard Janssen (1883-1966), banquier de son état et surtout grand spécialiste des questions financières.

<sup>12</sup> DE HARLEZ DE DEULIN, N., *Parcs et jardins... op. cit.*, p. 165.

<sup>13</sup> *Id.*, p. 31.

<sup>14</sup> *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Beauvechain, Incourt et Jodoigne, Sprimont, 2006, p. 32.*

## IV. Florival sur Dyle ou la vallée des fleurs

Redescendons maintenant la Dyle avec Joseph Delmelle<sup>15</sup>. C'est sur le territoire d'Archennes, arrosé par la Dyle ainsi que par le Train et le Lembais que fut installée dans la Floridi Vallis – ou Florival – une communauté de Bénédictines vivant sous la dépendance d'Afflighem. La tradition prétend que saint Bernard se trouvant à Villers fut prié par les religieuses de Florival de bien vouloir visiter leur monastère. Le saint s'étant rendu à leurs vœux, bénit la fontaine dont l'eau jaillissait dans un vase à l'entrée de l'église et se jetait ensuite dans la Dyle.



Les religieuses vont récolter les foin dans les prés le long de la Dyle. Dans leur moulin banal, elles broient le grain des paysans. Leur ferme fournit des œufs et du lait, l'étang du poisson et les moutons de la laine. Elles produisent même de la bière. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les religieuses aménagent un canal de dérivation avec une écluse et un pont pour pouvoir régler le débit d'eau pour les moulins. Lors d'une tempête en 1732, l'écluse et le pont disparurent dans la Dyle. Par la suite, le cours de la Dyle fut modifié. Ce qui était d'abord un canal de dérivation est devenu l'actuel lit de la rivière (le courant y est très puissant). Ce qui était l'ancien lit est maintenant un bras mort couvert de roseaux<sup>16</sup>.

Il ne subsiste que très peu de vestiges de cette abbaye de moniales cisterciennes fondée au XII<sup>e</sup> siècle et qui a cessé d'exister après la tourmente révolutionnaire. Des pierres de l'abbaye ont été retrouvées dans la Dyle et confiées au musée du Cinquantenaire. Le courant ne fait plus tourner de moulins.



Une chronique écrite vers 1660 évoque la fondation du monastère en ces termes : *“Le cloître de Florival gist sur la rivière ditte Thy, dicte en flamand Dyle, entre deux collines, qu'aucuns appellent petite Italie, en une vallée très plaisante, environnée de bois et de belles fontaines. Il est appelé Florival, à raison que quand on avoit jetté les fondements, Dieu commandoit qu'on changeroit de lieu et on prendroit celui qui seroit couvert de fleurs. Ce qu'on fait, et on y bastit l'église dédiée à la Sainte Vierge en Florida Vallis. Les 200 premières années i at esté un séminaire de sancteté.”*

OLDENHOVE DE GUERTECHIN, J., *L'abbaye de Florival*, Beaufvechain, 1996, p. 53.



À la fin du XII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence de l'abbaye de Villers, Florival devint une abbaye de l'Ordre de Cîteaux. En 1223, Henri I<sup>er</sup>, Duc de Brabant, prit les religieuses et leurs biens sous sa protection.

La présence de la Dyle nous est révélée à travers les abus commis par certaines religieuses qui perdirent ainsi « leur noblesse virginale ». Ainsi un visiteur note en 1768 : « il y a des dames et des converses qui indécentement appellent les passants et leur parlent de travers la rivière » (la Dyle). Trois ans plus tôt il notait : « L'abbesse Alexandrine condamne l'usage d'aller boire de la Hougarde au cabaret, lors des promenades »<sup>17</sup>. La chronique ne précise pas si elles devaient franchir la Dyle ou pas.

<sup>15</sup> DELMELLE, J., *Géographie littéraire du Brabant. De Waure à Meerdael*, dans *FB*, n° 145, s.l., mars 1960, p. 11.

<sup>16</sup> KIMMEL, J., *L'abbaye de Florival (Bloemendaal) à Archennes*, t. 10, n° 1, s.l., 2003, p. 4.

<sup>17</sup> *Id.*, p. 62.

Cour et chapelle du château de Florival.



On y note aussi la présence d'un grand étang réservoir au sud du complexe abbatial. Mis en eau par la Dyle, cet étang est aujourd'hui en voie d'assèchement<sup>18</sup>. La création de biefs à vocation énergétique a parfois assuré la pérennité des activités industrielles sur les sites après la disparition des communautés monastiques. C'est le cas avec les filatures de Florival. Un établissement qui passait pour remarquable, non seulement par la force de sa chute d'eau, mais aussi par l'abondance et la pureté des sources qui servaient alors au rouissage. Notons encore qu'en 1705, c'est notamment à hauteur de l'abbaye de Florival que les troupes du maréchal de Villeroy et du comte Marlborough se disputèrent le passage sur la Dyle.

## V. Le Saint Désert de Savenel à Nethen

Emmurailé, arrosé par la Nethen et agrémenté d'anciens viviers. Voici à la pointe septentrionale du Roman Païs, et plus précisément à Nethen, un site hors du commun : Savenel<sup>19</sup>. À savoir « Le Saint Désert » des « Carmes déchaussés », créée en 1689 dans la foulée de celui de la Marlagne à Wépion (1619). Les moines ont conservé le château existant pour y loger les pères et les frères. Pour en garantir l'isolement, ils construisirent un mur de briques de 3 km autour de leur domaine. Il isole le site de l'ancien désert du reste du monde. Le silence y était la règle d'or. Le donjon sis à 200 m du cours de la Nethen veille sur le domaine.

Si Savenel et son Saint Désert étaient un lieu de retraite idéal, il n'en était pas de même au point de vue de la santé. Un ruisseau, la Nethen, aux débordements parfois catastrophiques, ourlés de pièces d'eau, la présence de nombreuses sources et la proximité d'une épaisse forêt donnaient une humidité permanente et occasionnaient aux religieux... des rhumatismes.

Le site comprenait un moulin à eau et des étangs artificiels. Un grand vivier, un vivier à brochets, un petit vivier... Au total, six pièces d'eau. Tous ces étangs ont été asséchés depuis, à l'exception d'un seul. Les viviers alimentés par la Nethen et par une dérivation accompagnée d'un réseau de captage avaient été créés par les Carmes à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Il n'y avait pas que les poissons qui animaient les pièces d'eau. En 1789, on y mit quatre cygnes et quatre ans plus tard, on en acheta cinq autres à Huldenberg. Il est aussi question de hérons. Tous les hivers, on tirait des martins-pêcheurs et parfois des loutres dont la fourrure était appréciée. De nos jours, on aperçoit encore le mur d'enceinte.

À la Révolution, le bien fut vendu. Il aboutit en 1826 dans les mains d'un industriel, qui y implanta une fabrique de papier, sur le type de celles de La Hulpe, de Basse Waure et de Corroy-le-Grand. Les riverains protestèrent craignant alors les inondations. Car la retenue d'eau que l'industriel avait fait construire sur la Nethen présentait une chute de plus de 4 m.

<sup>18</sup> DE HARLEZ DE DEULIN, N., *Parcs et jardins... op. cit.*, p. 165.

<sup>19</sup> Site classé le 28 octobre 1948 et le 6 novembre 1961. VAN DEN HAUTE, R., *Néthen. Le « Saint Désert » de Savenel*, dans *Wauriensia*, t. 34, n<sup>os</sup> 1-2-3, s.l., 1985, p. 1-118.



## VI. L'abbaye de Wauthier-Braine sur le Hain

Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, une communauté de moniales cisterciennes dépendante de l'abbaye de Villers, s'était établie idéalement dans ce lieu situé dans le prolongement de la forêt de Soignes et arrosé par le Hain. De cette abbaye féminine, transformée en filature au XIX<sup>e</sup> siècle, il ne reste rien si ce n'est un fronton au tympan armorié sculpté vers 1763 lors de l'édification du quartier abbatial. C'était une des plus petites abbayes du Brabant. Il ne faut pas confondre cette communauté avec une autre petite fondation cistercienne, des moines cette fois, qui s'était établie à Nizelles en 1441. À savoir à la limite d'Ophain-Bois-Seigneur-Isaac et de Wauthier-Braine. À Braine-le-Château, en moins d'un quart de siècle, cinq filatures furent mises en activité au XIX<sup>e</sup> siècle, le long du Hain. La transformation de l'abbaye de Wauthier-Braine fut la première à lancer le mouvement.

## VII. Des moines, des industriels, des aristos et des touristes à Heylisse<sup>20</sup>

D'abord, on découvre une impressionnante cour d'honneur. Et au bout du chemin gravillonné du parc paysager, un édifice néo-classique jadis palais abbatial, surmonté d'un gigantesque dôme. Le visiteur qui débarque ici ne peut manquer d'être frappé par l'ampleur des proportions. Tout est grand et pourtant nous sommes dans la plus petite commune du Brabant wallon depuis la fusion. Et plus précisément dans le domaine aujourd'hui provincial de l'ancienne abbaye d'Heylisse fondée au XII<sup>e</sup> siècle et relevant de l'ordre des Prémontrés. Elle constitue le patrimoine le plus marquant de la commune tant par ses qualités architecturales que par son impact dans le paysage.

<sup>20</sup> L'ensemble des bâtiments est classé à titre de monument depuis le 10 novembre 1955.



Trente-neuf abbés se succédèrent ici, aux confins des duchés de Brabant, de Limbourg et de la principauté de Liège durant les 667 ans de l'existence de l'abbaye. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, l'abbaye était déjà propriétaire de neuf moulins et de 12 fermes représentant une superficie de 800 ha. Au terme de son existence, l'abbaye disposait notamment de cinq grands étangs, d'un moulin à farine et d'une scierie de bois mue par l'eau.

Le parc est bien entendu agrémenté d'étangs, en bordure de la Petite Gette. Cette dernière forme une vallée à fond plat qui découpe les grandes surfaces mollement ondulées de la Hesbaye brabançonne. Elle vient de Linsmeau et active le moulin d'Heylissem. Le Harbeek, ou ruisseau de l'abbaye, traverse également le domaine avant d'y rejoindre la Petite Gette.

L'abbaye atteint son plus grand degré de splendeur, suite à l'édification des bâtiments en style Louis XVI par le célèbre architecte Laurent Benoît Dewez en 1760-1780. À savoir « Le Premier Architecte » du Gouverneur général des Pays-Bas autrichiens. Au fond de la cour d'honneur se dresse la prélatrice axée sur l'imposante façade de l'église abbatiale surmontée d'un immense dôme qui domine tout le paysage environnant. Colonnes, pilastres, frontons et attiques forment une composition d'une admirable rigueur, rehaussés de bas reliefs, dus au sculpteur Gilisquet pour le frontispice de l'église<sup>21</sup>.

La prélatrice servit de château et quelques transformations furent confiées à l'architecte Balat vers 1870. Ce dernier modifia le profil du dôme et dessina la nouvelle façade latérale sud-est dans le style néo-classique en vogue à l'époque. Il aménagea également le grand parc paysager agrémenté d'étangs le long de la Petite Gette. On y découvre aussi une impressionnante glacière ovoïde en maçonnerie.

<sup>21</sup> MARTINY, V.G., *L'abbaye d'Heylissem, domaine provincial d'Hélécine. Étude historique et architecturale*, coll. *Carnet du Patrimoine*, n° 5, Namur, 1994, 48 p. Voir aussi TORDOIR, J., *Heylissem. Histoire d'une abbaye de l'ordre de Prémontré*, s.l., 2012, p. 222.

L'abbaye de Lasne.



Depuis 1962, le site est devenu le domaine provincial d'Hélécine (28 ha). Mais c'est surtout le site dans lequel l'ancienne abbaye d'Heylisssem est implantée qui mérite d'être préservé, soit toute la vallée de la Petite-Gette ainsi que les prairies humides et les bois<sup>22</sup>.

## VIII. L'abbaye d'Aywiers

Aywiers, c'est aujourd'hui dans un environnement d'étangs, de sources, de bois et de prairies, un site romantique blotti dans la vallée de la Lasne et protégé par une enceinte de quatre portes. Ce lieu a abrité, durant plus de 600 ans des moniales cisterciennes.

Fondée en 1207 aux Awirs – près de Liège –, la communauté d'Aywières s'installa, huit ans plus tard, à Lillois et peu de temps après fut autorisée à s'établir sur les bords de la Lasne entre Maransart et Couture-Saint-Germain. L'abbaye connut alors une prospérité qui voit ses terres s'étendre sur plus de 2 000 ha.

Dans l'ouvrage qu'il consacra à l'ordre de Cîteaux en Belgique, Dom Joseph-Marie Canivez écrit : « Le nouvel emplacement du monastère était parfaitement choisi. Rien n'est beau comme le vallon d'Aywières vu sur des hauteurs de Couture, avec ses larges étangs, ses bois entrecoupés de clairières... ».

« Des étangs luisent au soleil » écrit pour sa part Désiré Denuit en évoquant le site. « Car Aywiers signifie "eau" et des sources sourdent de partout, alimentant des ruisseaux jaseurs et de fraîches cresson-

nières »<sup>23</sup>. Il s'agit d'un vaste plan d'eau étiré, alimenté par des sources. Extra muros, la Lasne précède le mur d'enceinte. Son ruisseau le Ru Milhoux traverse la propriété.

La dimension religieuse de l'établissement à Couture va se doubler d'une activité économique, dès le départ avec l'implantation d'un moulin sur la Lasne. Mitoyen aux écuries, un portique à vanes rappelle la présence d'un moulin. En venant s'installer dans la vallée de la Lasne, elles y trouvaient non seulement la rivière, mais aussi le petit Ru Milhoux qui alimentera les étangs réalisés au détriment des prés marécageux qu'il parcourait et qui surtout fera tourner la roue de leur moulin. Aywiers est non seulement « fille de Cîteaux », mais aussi une « fille » de la Lasne. L'abbaye d'Aywiers eut très tôt son moulin, car l'établissement des cisterciennes au début du XIII<sup>e</sup> siècle implique de l'eau en abondance, tant pour les usages domestiques que pour le bétail ou pour la mouture des grains. Et d'ailleurs Aywiers vient du latin « aqua riae » qui signifie terres humides. L'abondance d'eau est telle, sans risques d'inondations pour autant, que sur bon nombre de documents anciens, l'abbaye d'Aywiers apparaît sous le nom d'Aqualia.

<sup>22</sup> Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. *Hélécine, Orp-Jauche et Ramillies*, Sprimont, 2006.

<sup>23</sup> BOTCB, s.l., septembre 1947, p. 231-234 et MEUWISSEN, É., *Notice Désiré Denuit*, dans FÉAUX, V. (dir.), *100 Brabançons wallons du XX<sup>e</sup> siècle*, Waure, 1999, p. 64.

Vue bucolique de l'abbaye de Lasne.



« Aywiers signifie "eau". Le mot wallon *aix* ou *ayw* est l'équivalent du mot "*aygues*" ou *aigues*, en langue d'oc. Les linguistes vous diront que le *g* méridional devient *w* dans le nord : *aigues*, *aiw* (eau) ; *gué*, *weg*, *gager*, *wadji*. *Aigues-Mortes* signifie eaux mortes ; *Aywiers*, c'est un endroit où l'on trouve de l'eau. Des sources sourdent de partout ici et partout coulent des ruisseaux qui forment des étangs. Vers Maransart, plusieurs étangs luisent au soleil.



Nous sommes donc là le long de la route de l'État Genappe-La Hulpe, à proximité de la Lasne et de l'ancienne ligne de chemin de fer vicinal de Braine-l'Alleud à Waure.

## IX. Le domaine de Sept-Fontaines

« Voici les Sept-Fontaines, et leurs gouffres d'eau douce,  
Et les sapins grimpeurs et les coteaux qui poussent,  
Dorés, ronds et velus, comme des champignons,  
Et courant vers les toits les agiles moissons  
Au-dessus des étangs et des marais de Rhodes  
La roue et le moulin et l'éclat des fontaines

RODOI, P., *FB*, n° 176, s.l.n.d., p. 300.



Et voici Sept-Fontaines au cœur d'un site remarquable, chanté par Prosper Roidot, « l'un des poètes les plus attachants de la terre brabançonne », selon Joseph Delmelle. Sept-Fontaines ou Zeven Borren<sup>24</sup>. Car nous voilà ici, à

<sup>24</sup> DELMELLE, J., *Géographie littéraire du Brabant. Entre Senne et Soignes*, dans *FB*, n° 176, s.l.n.d., p. 320.



cheval sur la frontière linguistique. D'un côté, c'est Braine-l'Alleud ; de l'autre Rhode-Saint-Genèse et Tourneppe (Dworp). « Tout ce vert forestier moiré d'eau, où dort le temps, pénètre le promeneur d'une sensation de quiétude infinie » écrivait Marcel Vanhamme en 1950<sup>25</sup>. Le site sis dans « cette vallée poétique et solitaire, dans laquelle de grandes pièces d'eau étalent leur nappe miroitante au pied de hauts remparts de verdure »<sup>26</sup> est classé depuis 1947. Il est situé à l'extrémité nord de Braine-l'Alleud. On y accède par la chaussée d'Alseberg puis l'avenue du Meunier. Car il y avait alors un moulin. Un moulin à eau installé de l'autre côté de la frontière linguistique où était broyé tout le grain consommé par le prieuré.

Quantité de peintres sont venus planter leur chevalet au bord des étangs. Des étangs qui rappellent la présence des moines.

Sept-Fontaines ! Le nom de ce monastère est très conforme au lieu où il est situé écrit en 1745 George Fricx dans sa *Description de la ville de Bruxelles*. « Il est arrosé de sept fontaines, qui roulant leurs eaux avec impétuosité dans le penchant des collines d'alentour, tombent dans une vallée d'où elles sont conduites par des tuyaux dans toutes les parties du couvent. Leur murmure agréable et leurs cours tortueux sont un spectacle des plus charmants »<sup>27</sup>.

De ce haut-lieu de mysticisme, il subsiste les vestiges d'un ancien établissement monastique. Une ancienne retraite monastique. C'est au xv<sup>e</sup> siècle qu'un pieu anachorète s'installa dans ce vallon sis dans le domaine ducal de la forêt de Soignes. Un vallon renommé pour son étang de 5 ha vivifié par plusieurs sources. Cet étang servait à alimenter le moulin à farine qui date du temps du prieuré. Bientôt, la communauté se créa un domaine de 750 ha avec plusieurs fermes sous sa dépendance, dont la célèbre ferme de « Tout-lui-Faut ».

<sup>25</sup> *Les environs de Bruxelles. Promenade dans le passé*, Bruxelles, 1950.

<sup>26</sup> *BOTCB*, 29<sup>e</sup> année, n° 16, s.l., 15 août 1923.

<sup>27</sup> Cité par PIERRON, S., *Histoire illustrée de la forêt de Soignes*, t. 3, s.l., 1973, p. 148.

« De tous les monastères de la forêt de Soignes, Sept-Fontaines possédait les plus riches étangs » écrit Sander Pierron, l'historien de la forêt<sup>28</sup>. « À l'origine, on en comptait neuf, dont l'étang du Moulin, le plus vaste de tous. Il s'agissait au Moyen Âge de valoriser les moindres affluents par l'établissement de longs chapelets d'étangs de pisciculture et de moulins ».

Comme la plupart des étangs du pays, il s'agit de pièces d'eau artificielles aménagées par les religieux grâce au barrage des ruisseaux nombreux qui dévalaient des hauteurs environnantes, par la construction de digues et l'approfondissement de l'amont des vallées<sup>29</sup>. Dès le début du xv<sup>e</sup> siècle, le Grote Vijver devait exister puisque ce fut en 1402 que le couvent reçut l'autorisation de construire le moulin. En 1424, sept viviers entourent le couvent. En 1479, on compte dix viviers. La pisciculture devait pourvoir la table conventuelle aux jours maigres, tout en procurant quelques revenus grâce à la vente d'une partie des poissons.

Aujourd'hui, il reste de tout cela, le cadre enchanteur d'étangs dissimulés dans les bois. Le plateau de Sept-Fontaines (500 ha) constitue sans doute l'une des plus grandes et des plus belles propriétés foncières du Brabant wallon. Et cela même si du très bel ensemble formé par le Prieuré à l'heure de sa splendeur, il ne reste plus grand-chose. Une grande partie des bâtiments ont été vendus comme biens nationaux ou ont été détruits sous la domination française. L'ancien séjour des Augustins a été transformé en château. Le propriétaire a su tirer parti des quelques bâtiments restés debout, dont le quartier des hôtes. Le parc quant à lui a été aménagé par l'architecte de jardin Louis Léopold van der Swaelmen. Un beau parc avec étangs poissonneux, jardins à la française et avenues romantiques.

## X. Nivelles, fille d'un chapitre de chanoinesses

« L'abbaye est née sur les bords d'une petite rivière en pleine forêt » raconte l'historien Hanon de Louvet<sup>30</sup>. Elle est née dans des conditions géographiques peu privilégiées. Le monastère ne tarda cependant pas à devenir une abbaye remarquable donnant tôt naissance à un important centre brabançon parce qu'elle fut le foyer prospère et attractif d'un immense domaine et qu'elle profita de l'action combinée des facteurs religieux, démographiques et économiques.

Tout commence dans le haut Moyen Âge mérovingien, carolingien et ottonien à ne pas confondre avec le deuxième Moyen Âge des xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles quand surgissent des grands ordres nouveaux (cistercien, prémontré, dominicain) et des villes confrontées à la croissance de leur population.

Ce haut Moyen Âge fut géré par des chefs de clan, des familles réputées aristocratiques qui dominaient les lieux. Ce fut une de ces familles qui établit pour ses filles excédentaires une communauté religieuse vers 645 dans une cuvette arrosée par la Thines. La fondation est due à Itte, épouse de Pépin de Landen. Sa fille Gertrude en devint la première abbesse. S'y retiraient les filles de l'aristocratie que l'on ne destinaient pas au mariage. Ainsi comme à Mons, une petite agglomération se développa sous le pouvoir juridique et symbolique d'une femme<sup>31</sup>.

<sup>28</sup> *Id.*, p. 56.

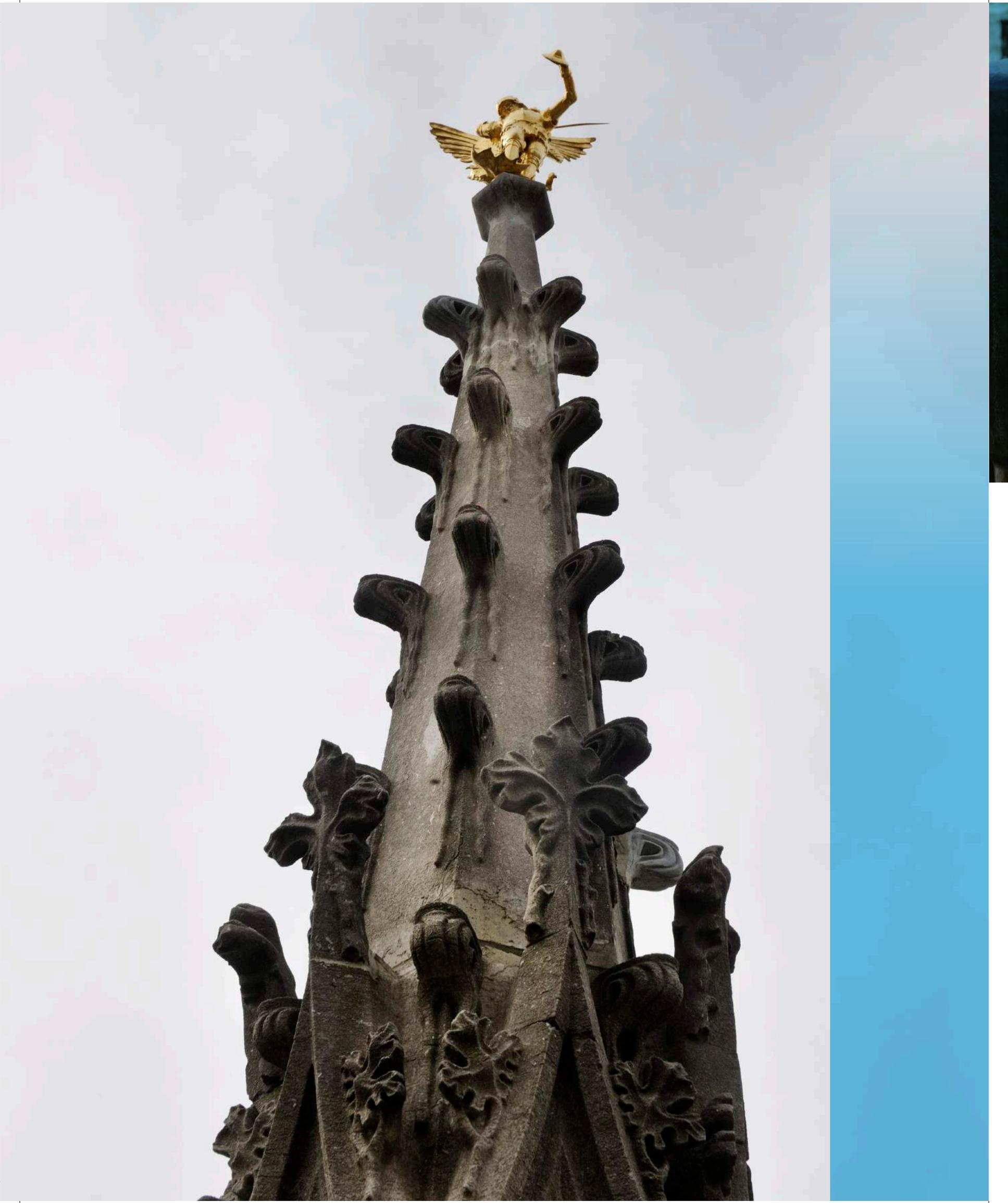
<sup>29</sup> KURGAN-VAN HENTENRYK, G., *Le domaine et l'exploitation du prieuré de Sept Fontaines au xv<sup>e</sup> siècle*, dans *Cahiers Bruxellois*, n° 1, s.l., 1961, p. 46.

<sup>30</sup> HANON DE LOUVET, R., *Contribution à l'histoire de la ville de Nivelles*, Gembloux, 1948, p. 160-161.

<sup>31</sup> *Itinéraire de fondations religieuses et bourgeoises en Brabant wallon*, coll. *Hommes et Paysages*, n° 25, s.l.n.d., p. 5-6.



Nivelles, sa Grand-Place et sa collégiale.





Au centre de la place, une vieille fontaine étale son ventre... sa margelle est usée par le frottement des bridons : du bassin dont émerge un pilier portant les canons de bronze. Quatre joufflus aux joues de marbre, la bouche arrondie autour de tuyau, soufflent; et l'eau ne coule pas...

GIONO, J., *Colline*, s.l.n.d.



## VIII Un si riche patrimoine lié à l'eau et aux rivières

### I. Fontaines, « mamelles vivrières » de nos villages

Chez nous aussi, les fontaines étalent leur ventre au centre des places. Mais à la différence de celle de Giono, elles coulent. Car nous sommes en Brabant wallon où l'eau est abondante et il ne faut pas faire appel aux « devineurs d'eau » pour la trouver.

Des fontaines, des châteaux d'eau, des châteaux tout court, des ponts, des belles fermes brabançonnaises, des lavoirs pour la grande lessive... on ne compte plus les éléments du patrimoine liés à l'eau. Et puis il y a les pompes en fonte. La plus célèbre est celle dessinée pour Ernest Solway par Victor Horta au château de La Hulpe. Nos villages du Brabant wallon en sont parsemés. Pensons à la pompe à bras de Jodoigne et à son profil élégant qui trôna longtemps au pied de l'arbre de la liberté sur la Grand-Place.

Au fil de siècles, les hommes se sont agglomérés autour des points d'eau. Pas d'eau, pas de vie possible. Ils se sont rassemblés autour des fontaines, des puits, des pompes, des abreuvoirs, des bornes et des lavoirs... À Athènes, les lois commandaient, sous des peines sévères, qu'on respectât les fontaines publiques à l'égal des temples. Les officiers chargés de la police des eaux veillaient à la conservation et à la pureté de celles-ci.



À Grez-Doiceau, ah ! que d'oiseaux !  
À Dion-le-Mont, ah que de joncs !  
Et quelquefois, cela me naure  
Moi qui suis né à Waure.  
Non que Waure n'ait pas d'oiseaux,  
Non que Waure n'ait pas de joncs,  
Mais elle les traite de haut  
Les laissant dans ses fonds.  
Il est vrai qu'à Waure, la Dyle  
A toujours laissé les fontaines  
Chanter dans une rue tranquille  
N'y suis-je né moi-même ?  
Puis Waure, c'est Waure parbleu !  
Ses pavés sont les seuls au monde.  
Où mon pas fait chanter de l'ombre  
Parmi les gens heureux

CARÊME, M., *Waure*, dans *Souvenirs*, Lausanne, 2011, p. 19.



Les fontaines ont toujours été un élément essentiel de la vie rurale. L'eau et les fontaines font partie de ces éléments qui fascinent les hommes. La fontaine symbolise le rajeunissement, la spontanéité, l'abondance. Bref, tout ce qui caractérise la vie par rapport à la mort.

Les fontaines ont longtemps été les « mamelles vivrières » de nos villages. Ces fontaines étaient le plus souvent des sources plus ou moins aménagées pour l'alimentation en eau potable des habitants. Ce n'est qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle que les autorités communales ont installé des bornes-fontaines, facilitant l'écoulement des eaux et évitant la pollution.

La fontaine est généralement installée au point fort des villes et villages. Sur les places, aux carrefours... Elle joue non seulement un rôle d'embellissement, mais est aussi considérée comme un symbole de vitalité et de puissance de la cité.

Voilà pourquoi la place Bosch à Waure faillit disposer d'une belle fontaine. Cela faisait partie en 1844 du projet d'embellissement de la place qui s'appelait à l'époque place du Sablon<sup>1</sup>. Il s'agissait alors de faire de la place le forum de la ville et d'y établir une gerbe d'eau qui aurait dépassé en beauté celle que l'on va admirer au palais Royal à Paris. Et cela, en tirant profit d'une source limpide et abondante qui porte le nom de « Fontaine de la Pierre ». L'idée étant de la conduire et de la faire jaillir au milieu de la place. Mais foin de tout cela, le projet ne se réalisa pas.

## II. Une fontaine à la place du perron à Nivelles

Les témoins les plus anciens de fontaines publiques en place dans les villes wallonnes remontent aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Pensons à la fontaine de Nivelles datant du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'objectif principal des autorités de l'époque était d'établir une fontaine monumentale à l'endroit où depuis plusieurs siècles déjà, se dressait le perron de ville. Une fontaine à la place du perron ! Rien moins ! Un symbole, qui montre à quel point l'établissement d'une fontaine était conçu comme un acte fort, témoin de l'autonomie et

<sup>1</sup> *Wauriensia*, n° 4, s.l., 2010, p. 171-172.

de la puissance urbaine. À cette occasion, les autorités dépensèrent un septième du budget annuel. Elles firent même appel à... Thomas, plombier à Bruxelles<sup>2</sup>.

Du côté opposé, voici la fontaine du Grand Marché ou Grande Fontaine aménagée en 1523 à l'emplacement d'un ancien perron. Il s'agit d'une fontaine monumentale en pierre calcaire. Un large bassin à arcatures trilobées entoure le pinacle distributeur d'eau. Trois petits bacs étoffent l'ensemble. On y amena l'eau par des canalisations de bois et des tuyaux de plomb enterrés. Et cela via le captage des eaux de sources situées à proximité du moulin de Clarisse, soit à 2 km du centre. La fontaine classée depuis 1949, se compose d'un grand bassin cantonné de trois autres plus petits et d'un pilier central d'où jaillissait l'eau. En 1618, décision fut prise d'en orner le sommet d'une statuette à l'effigie de l'archiduc Albert, gouverneur de nos provinces. Une figure de saint Michel vint prendre sa place en 1673. Restaurée vers 1867, la fontaine se vit doter d'un nouveau pilier néogothique, puis en 1922, d'un nouveau saint Michel en cuivre doré. Ici, la fontaine se gonfle d'apparat, même si aujourd'hui, elle ne sert plus que de rond-point.

Les deux vieilles fontaines de la Grand-Place sont de type isolé (donc pas adossées) pouvant être approchées de tous les côtés et ainsi satisfaire le plus grand nombre d'utilisateurs.



### III. « Maintenant l'eau coule où coulait le sang » : le pilori s'est changé en fontaine

Et dire que les autorités communales de Braine-le-Château refusèrent au lendemain de la Révolution belge de restaurer le pilori local (monument classé par l'arrêté royal du 21 décembre 1936). Elles alléguèrent qu'il ne fallait pas dépenser l'argent des contribuables pour un monument « qui n'est plus d'aucune utilité ». Le pilori ne dut son salut en 1841 qu'à un subside de gouvernement et à l'adjonction au monument... d'une fontaine publique. La colonne de justice était redevenue utile. Elle retrouvait ainsi une nouvelle raison d'être. On y plaça deux bacs rectangulaires de pierre, de part et d'autre des degrés du monument. Un bras de fonte permettait d'alimenter la fontaine en eau.

« Maintenant l'eau coule où coulait le sang : le pilori s'est changé en fontaine Ce pilori, machine hideuse où la justice des seigneurs garrottait les misérables paysans d'autrefois. Cet appareil du supplice qui a fini par devenir pour le village un monument autour duquel il mène ses rondes » écrivait en 1905 Camille Lemonnier. Car qui se souvient encore que le pilori de Braine-le-Château a servi de fontaine publique jusqu'en 1914? Le « maréchal des lettres » en visite dans la cité médiévale témoigne :



**Soudain, j'aperçus cette chose noire, demeurée sombre dans la clarté matinale : "la lanterne", comme on l'appelle dans le pays. Ce fut une sensation brusque, comme une échappée sur un monde disparu : je revis le droit barbare, la juridiction du seigneur, l'insécurité de la vie livrée au bon plaisir du maître.**

<sup>2</sup> DELIGNE, C., *Les fontaines urbaines dans les Pays-Bas méridionaux aux Moyen Âge*, dans *Histoire urbaine*, n° 22, s.l., juin 2008, p. 112.

La victime blême là-bas s'avancait, sentant ses os craquer à l'avance; il regardait de loin sa chaumière, ses enfants et sa femme en larme. De tout cela heureusement, il n'y avait plus rien. Des ruraux possesseurs de droits civiques, narguaient joyeusement l'antique vestige. Rarement j'éprouvai mieux la mélancolie du long martyr souffert par mes humbles ancêtres des campagnes... C'est une colonne entre quatre supports en fer sur lesquels s'appuie une cage de pierre formée de six piliers à chapiteaux reliés par des arcatures cintrés, le tout sur un entablement également en pierre, partagé en trois étages. Par un raffinement cruel, l'art s'ajoute à l'horreur dans cette construction svelte où le patient se tordait sans que l'œil du justicier fût choqué par les aspérités grossières du cadre. Six énormes tilleuls entremêlent leurs branches au-dessus, noyant dans une ombre douce ce lieu tragique; et le ruissellement continu d'une source sourdant du soubassement se confond avec le bruissement des feuillages. Maintenant en effet, l'eau coule où coulait le sang. Le pilori s'est changé en fontaine.

LEMONNIER, C., *La Belgique*, Bruxelles, 1905, p. 91-92.



## IV. La fontaine contemporaine n'abreuve plus, elle décore

Aujourd'hui, les fontaines ont quasiment toutes disparus. Fontaine, je ne boirai plus de ton eau... Eh oui, il n'est plus question d'aller s'abreuver à la fontaine, ni à la borne-fontaine. La fontaine contemporaine n'étanche plus la soif. Elle décore. Le Beau a pris le pas sur l'Utile. Le progrès de la distribution d'eau a libéré la fontaine de sa fonction utilitaire.



Le Pilori de Braine-le-Château.

Voyez la fontaine de Villers-la-Ville (la commune pas l'abbaye) noyée sous les fleurs. La fontaine est désormais une composition vivante. Elle fonctionne comme une sculpture animée. Elle est un ornement. Aujourd'hui, la fontaine s'intègre dans l'arsenal du mobilier urbain.

Il en va ainsi des fontaines dans les piétonniers, comme à Louvain-la-Neuve. Elles ne répondent plus à des besoins matériels. Elles s'offrent aux regards, elles murmurent ou bavardent allégrement. Elles sautillent, elles éclaboussent, elles ruissellent<sup>3</sup>. Ici, Grand-Rue, c'est un cylindre assyrien qui ruisselle. À la limite de la place de l'Université, une sympathique fontaine ferme la place sans l'obstruer. Deux étudiants y ont élu domicile autour d'un livre ouvert tandis que de multiples jets les rafraîchissent. La fontaine a été réalisée par Geneviève Warny et inaugurée en 1984. Un peu plus loin, place Blaise Pascal, huit blocs de pierre striés, œuvre de Jean Willame,

<sup>3</sup> DE JONGHE, S., GENICOT, L. et GUILLAUME, É., *Fontaines et pompes des villes de Wallonie*, dans *Les Cahiers de l'Urbanisme*, s.l., avril 1990, p. 95-103.

accrochent l'eau qui suinte de la pierre sommitale. Pas de jet abondant ici, mais une sudation. Les trois têtes stylisées gouttent de façon constante.

On ne compte plus les nouvelles fontaines. Outre celles de la nouvelle Grand-Place de Nivelles, notons que dans le nouveau jardin médiéval de l'abbaye de Villers a été édifiée une grande fontaine en pierre bleue de Sclayn, qui jouxte « le jardin de l'âme ».

Voici maintenant la fontaine Saint-Gery à Chastre. Elle est une des sources qui alimente la Houssière. Jadis, son eau était utilisée par la population à une époque où les habitations n'étaient pas raccordées à l'eau courante. Aujourd'hui, l'eau de la fontaine n'est plus potable en raison de la pollution de la nappe aquifère contenue dans les sables « bruxelliens ». En 1990, la fontaine a été restaurée dans le cadre de « l'année des fontaines », via des subsides de La Région wallonne. Elle est aménagée en pierre et surmontée d'une ancienne pompe en fonte. Elle fait l'objet de pèlerinage. La fontaine est réputée guérir les affections de la bouche<sup>4</sup>. Et oui, les fontaines sont aussi miraculeuses.

## V. Le culte des eaux

La plus emblématique de ces fontaines est dédiée à sainte Renelde. Le puits Sainte-Renelde (monument et site classés par l'arrêté du 20 octobre 1989), est perdu dans les champs à Saintes (Tubize). Il a fière allure. La margelle en pierre bleue accueille une structure-baldaquin en métal que surmonte la statue de sainte Renelde. Le puisard est protégé par un petit dais.

Ce puits fait l'objet d'un culte très ancien. Nous sommes ici en plein culte des eaux. Son eau est utilisée comme remède contre l'apoplexie et la paralysie. Sainte Renelde, sœur de Gudule († 712) patronne de Bruxelles, fait depuis le Moyen Âge l'objet d'un pèlerinage fervent à Saintes. Ses reliques y furent élevées en 866 suite aux nombreux miracles qui s'y étaient produits. Elle y est évoquée pour les guérisons des yeux, plaies, ulcères, paralysie, apoplexie.

Après avoir accompli leur pèlerinage à l'église, les « marcheurs de dieu » vont puiser l'eau à la fontaine miraculeuse de Sainte-Renelde. Le puits qui se trouve à la sortie du village, près de l'ancienne ferme de Laubecq, rappelle que selon la tradition, sainte Renelde enfonça son râteau en terre pour faire jaillir une source à l'intention de ses compagnons moissonneurs victimes d'une grande sécheresse. Depuis lors, même par les plus grandes sécheresses, il y a de l'eau à la fontaine. De l'eau miraculeuse. Aujourd'hui encore, l'eau du puits attire les pèlerins désireux de trouver un remède contre leurs maux.

Notons qu'à l'instar de ses cousines, les saintes Gertrude et Waudru, sainte Renelde a son char et son tour. Le tour de Sainte-Renelde. Une procession très ancienne dont la particularité est d'être uniquement composée de cavaliers. Près de 200 cavaliers accompagnés de la fanfare communale escortent le char attelé par quatre solides chevaux sur un parcours d'une trentaine de kilomètres. Les chevaux qui tirent le char doivent obligatoirement être de la ferme où vécut la sainte. Maurice Van Haudenard raconte qu'il arriva une année que les chevaux de la ferme malades ne purent être attelés. Il fallut prendre ceux de la « Brasserie de la fontaine » proche de la ferme. Quoi d'étonnant alors que les chevaux ne parvinrent pas à faire sortir le char de l'église. On dut, bon gré mal gré, prendre les chevaux malades, qui enlevèrent le char comme une plume. Lorsqu'ils rentrèrent du tour, ils étaient d'ailleurs guéris<sup>5</sup>.

Des fouilles menées en 2000 ont confirmé l'hypothèse qu'avant d'être un puits, l'endroit fut une fontaine. On comprend mieux dès lors, pourquoi les textes anciens évoquaient toujours « la fontaine Sainte-Renelde ». Il y aurait donc eu un culte de l'eau à cet endroit bien avant la christianisation. Un culte païen ? Il n'y a pas de preuve.

<sup>4</sup> *Itinéraire au fil de l'Orne... op. cit.*, p. 47.

<sup>5</sup> VAN HAUDENARD, M., *Le pèlerinage à Sainte-Renelde*, dans *FB*, n° 64, s.l.n.d., p. 264-269.

Des fouilles dans les prairies voisines pourraient venir le confirmer. En attendant, on estime que plusieurs milliers de personnes fréquentent l'endroit chaque année. Ils viennent de partout, même de Flandre (on est à côté de la frontière linguistique) ou de France. Ils débarquent parfois en car entier. Le curé de Condé-sur-Escaut vient souvent remplir des bidons pour ses paroissiens. Et comme le remarque Luc Delporte, conservateur du Musée de La Porte : « Il se passe des choses psychiques ici. Les gens se sentent guéris et ils en parlent. Cela amène du monde »<sup>6</sup>. Et quand on interroge ses gens sur leurs motivations, on se rend compte qu'ils ne disent finalement rien d'autre que ce qu'on peut lire dans les récits de miracles médiévaux. « C'est tout à fait étonnant ». Il règne ici « une chape de sainteté » affirment plusieurs témoins.



La source au pied de sainte Ragenufle.

## VI. Ragenufle, la sainte qui voulait rester vierge

Incourt à comme sainte patronne Ragenufle, martyre du VII<sup>e</sup> siècle qui aurait fait jaillir une eau miraculeuse, souveraine contre les fièvres. La légende dit que Ragenufle voulant à tout prix conserver sa virginité – ayant conclu de secrètes épousailles avec un invisible époux – s'était enfuie le jour de ses noces dans les bois. Son sentiment de culpabilité était à ce point fort qu'elle se meurtrit la chair et décéda le 14 juillet 650. Lorsque son corps fut retiré pour être inhumé, une source aux vertus miraculeuses jaillit. Son eau est réputée guérir de l'hydropisie – accumulation anormale de liquide dans les tissus de l'organisme – et des fièvres. À l'est de la chaussée reliant depuis 1754 Namur à Louvain, une petite fontaine a été plusieurs fois reconstruite à l'emplacement du miracle. En 1953, une chapelle en quartzite et en pierre de Gobertange a été édifiée à l'endroit même où Ragenufle a été retrouvée. La toiture est en ardoise. Cet édicule à ciel ouvert révèle l'importance donnée par les villageois à leur source.

Elle fait encore aujourd'hui l'objet d'une procession parmi les plus célèbres, mais aussi les plus anciennes du Brabant wallon. Chaque année, le jour de la Pentecôte, un pèlerinage rassemble les fidèles. Il s'agit de réciter un chapelet, de boire l'eau bénite et de baiser la patène. Certains malades étaient jusqu'il y a peu, plongés dans le bassin. La procession a fêté en 2012, ses 900 ans d'existence. Elle attire chaque année des centaines de pèlerins. Nous sommes là sur les bords de l'Orbais. L'on prête encore aujourd'hui de nombreux miracles à la jeune vierge. Et plus particulièrement à la source d'eau qui lui est attribuée.

## VII. Les familles viennent vénérer saint Germain

« Un pèlerinage attire encore de nos jours », notait en 1973 Désiré Denuit, « beaucoup de monde à Couture-Saint Germain. Les familles viennent y vénérer saint Germain pour qu'il fasse marcher leurs enfants. La statue de saint Germain conservée dans l'église est en bois de chêne du début du XIII<sup>e</sup> siècle, donc de l'origine de l'abbaye d'Aywiers. Quand le pèlerin a adressé ses supplications au saint Germain de l'église, il se rend à la fontaine qui se trouve en bordure du village vers Beaumont-Caturia. Les mamans étendent l'eau sur une chemisette de leur bébé et selon que le linge s'enfonce ou flotte, jugent du membre qui est en retard de croissance. Comme en Bretagne, on semblait bien, dans nos pays, vouer un culte aux dieux des eaux. À Couture, c'est Saint-Gery, croit-on, qui

<sup>6</sup> Le Soir, 14 mai 2002.



baptisa la fontaine à laquelle il donna le nom de saint Germain, évêque de Paris, alors célèbre par ses miracles. Le val d'Aywiers est doublement sacré, par sa fontaine et par sa vieille abbaye cistercienne »<sup>7</sup>.

Notons encore qu'une tradition populaire situe à Baisy la fontaine où fut puisée l'eau qui servit au baptême du héros de la *Jérusalem déliurée*. Et pour cause, selon d'aucuns, Godefroid de Bouillon y serait né en 1060.

Et puis comment ne pas signaler la puissance atomique radioactive de l'eau de Bousval à la base des « Source de Bousval »<sup>8</sup>. Il s'agit de la fameuse source Saint-Barthélemy qui formait fontaine. Les fermiers y amenaient leurs chevaux s'abreuver pour les guérir de certaines maladies. Une habitude qui serait à l'origine de la procession de Saint-Barthélemy avec cavalcade de chevaux. Le fait du développement favorable du cresson dans cette eau démontrerait la présence d'iode. L'un des derniers « chaînetiers » qui fabriquait encore des chaînes racontait d'ailleurs qu'il plongeait ses mains blessées à plusieurs reprises dans cette eau sédative et que jamais ses blessures ne s'envenimaient, mais qu'elles guérissaient très rapidement<sup>9</sup>.

<sup>7</sup> DENUIT, D., *La Lasne ou la vallée des Lilas*, dans *Rixensart et la vallée de la Lasne*, Syndicat d'initiative de Rixensart, s.l., 1973, p. 25.

<sup>8</sup> DELTOUR, G., *Si Bousval m'était conté*, s.l., 1956 (rééd. 1979), p. 80.

<sup>9</sup> *Id.*, p. 80.

## VIII. Des fontaines aux lavoirs

Témoins des besoins domestiques jadis épuisantes, les lavoirs étaient des lieux de grande socialisation. Édifice public, le lavoir appartenait à l'équipement collectif. Il était le lieu bâti où l'on venait laver son linge. Mais ici, on ne lavait pas son linge sale en famille, mais en public. Le lavoir participait à la vie courante de toute la communauté. Il lui conférait une place importante au sein du village. C'était jadis un lieu de rencontre où s'échangeaient les nouvelles et les potins de la cité. Le lavoir était le témoin des grandes besoins domestiques, le théâtre de nombreuses scènes de vie.

La forme la plus élémentaire du lavoir est celle à ciel ouvert avec un ou plusieurs bassins disposés à hauteur du sol et parfois combinés aux abreuvoirs. Un bassin à rincer est le minimum requis. Mais force est de constater que le nombre de lavoirs était très réduit en Brabant wallon.

Waure avait son lavoir. Le Pré des Fontaines était autrefois le lieu de réunion des lavandières et des ménagères aux jours de lessive. Le linge fraîchement lavé était rincé dans l'eau claire de la fontaine qui coulait en toute saison avec grande abondance. Puis il était étalé sur le pré pour y blanchir à l'air vif de la nuit. Il s'étendait de part et d'autre de la Dyle entre les rues des Fontaines et le Quai des Tanneries<sup>10</sup>. À Tubize, ce sont les prairies traversées par les méandres de la Senne, aux « eaux claires et transparentes » qui attiraient de nombreuses ménagères les jours de lessive. Transportant des mannes de linge, elles se rendaient au bord de la rivière accomplir leur tâche. Une fois lavé, on l'étendait sur l'herbe...



L'entrée du château d'eau de Chaumont-Gistoux.

## IX. Sus aux « verrues de béton montées sur pied »

Des fontaines, des lavoirs, voici maintenant des châteaux d'eau. Objets architecturaux nés de la civilisation industrielle, les châteaux d'eau sont condamnés à être visibles. Leur silhouette nous saute aux yeux. Raison de plus pour la soigner. Mais malheureusement, longtemps ils s'apparentèrent pour reprendre l'expression de Georges Duval à des espèces de « verrue de béton » montées sur pied et qui défigurèrent plus d'un paysage.

Qu'ils soient à socle, à colonne, à encorbellement, en champignon ou en fût, les châteaux d'eau se dressent vers le ciel. Ils sont incontournables. Ils symbolisent l'eau domestique et guidée vers les foyers. Les premiers châteaux d'eau apparaissent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec la mise en place des premières sociétés de distribution d'eau<sup>11</sup>. Plus de 600 châteaux d'eau ont été répertoriés en Belgique. Tous ne sont pas des chefs-d'œuvre, même si un effort

<sup>10</sup> MARTIN, J., *Le Pré des fontaines à Waure*, dans *Wauriensia*, t. 15, n° 4, s.l., 1966, p. 124-130.

<sup>11</sup> DUPREZ, M., *Inventorier les châteaux d'eau, témoins privilégiés de l'archéologie industrielle aquatique*, dans *Les Nouvelles du Patrimoine*, n° 21, Bruxelles, juillet 1988, p. 9-10.

technique et artistique considérable a été entrepris. Les premières applications du béton à la construction des châteaux d'eau appurent à la suite de l'invention du système Hennebique (structure squelette pour le pied et cuve à fond plat). Le béton fut utilisé pour créer des cuves de type Intze (cuve présentant un rétrécissement à la base et un fond concave). Les premiers exemplaires datent du début du XX<sup>e</sup> siècle avec le château d'eau de Waterloo (1904), aujourd'hui démoli de même que celui de Lasne (1906).

« Dans les années trente », note Cécile Rousselot, « on a vu apparaître une certaine préoccupation pour la qualité architecturale de ces bâtiments. Si jusque-là, la production de châteaux d'eau était réservée aux ingénieurs, quelques architectes se mirent à dessiner des projets pour des sociétés de distribution d'eau »<sup>12</sup>.

Ces témoins privilégiés de l'archéologie industrielle aquatique font partie de ces « châteaux d'eau signal » qui procèdent d'une esthétique nouvelle et d'un souci d'intégration au paysage.

L'archétype d'une grosse boule perchée au sommet d'une tour solide a donné naissance à une infinité de variations, certaines franchement hideuses d'autres puissamment imaginatives où l'architecte s'est ingénié à donner à son œuvre, sinon une signification, au moins une place honorable dans l'environnement<sup>13</sup>. Le château d'eau de Sart-Dames-Avelines (1936) est un impressionnant exemple de l'application de l'« Art déco » à l'architecture industrielle<sup>14</sup>. Haut de 43 m, il a été construit en 1936. Édifié en brique sur une armature en béton non apparente, il élève un fût de section carrée animée de légères brisures. La cuve cylindrique est en légère excroissance, est soulignée de bandeaux beiges, le tout enserré entre quatre pseudo-contreforts tapissés de briques de verre qui contribuent à la verticalité de l'ensemble<sup>15</sup> (architecte Roland Foucart).

On trouve un autre château d'eau « Art déco » à Chaumont-Gistoux, rue du Gros Médart. Il fut construit au départ des plans de l'architecte F. Henne en 1923 sur le plateau entre Gistoux et Chaumont. Édifié en béton armé et en brique, il est couvert d'un enduit blanc rehaussé de motifs décoratifs, de panneaux, de disques et de fleurs et fruits stylisés. Il est doté d'une riche décoration. La SWDE y a entrepris des travaux de rénovation en 1992.

L'utilitaire laid, c'est désormais fini. Un souci d'intégration au paysage et de sobriété des lignes a pris le relais. Les nouvelles techniques dans le domaine du béton et de la construction métallique ont permis aux architectes et aux ingénieurs de varier les formes à l'infini.



Le château d'eau « Art déco » de Chaumont-Gistoux.

<sup>12</sup> ROUSSELOT, C., *Le rôle du béton dans la construction et la typologie des châteaux d'eau*, dans *Les Nouvelles du Patrimoine*, n° 132, Bruxelles, juillet-août 2011.

<sup>13</sup> *L'eau... op. cit.*, p. 75.

<sup>14</sup> ROUSSELOT, C., *Le rôle du béton dans la construction... op. cit.*, p. 45.

<sup>15</sup> MERCKX, B., *Le patrimoine industriel du Brabant wallon*, Court-Saint-Étienne, 1994, p. 168.

## X. Sur les bords de la Pisselotte

Mais l'un des plus étonnants châteaux d'eau du Brabant wallon se trouve à Jodoigne. À savoir « le castel » d'un enfant du pays Hector Defoër (1832-1905), parti faire fortune en 1851 en Égypte. C'était même l'homme de confiance du vice-roi Ismaël Pacha. Rentré à Jodoigne en 1871, le nabab se fit édifier un château, véritable merveille de fantaisie architecturale et décorative qu'un terrible incendie en 1952 étêta de sa partie la plus orgueilleuse.

Il se fit construire en 1871, un château digne de sa réussite par le célèbre architecte Émile Janlet (1839-1856). Rien n'était trop beau pour ce « parvenu ». Son château, sis au sein d'une propriété d'une petite centaine d'hectares, mélange briques, pierres de Gobertange et pierres bleues. Le bey a soigné le confort. Le château disposait de trois téléphones à une époque où presque personne n'en possédait. Il bénéficiait du gaz de ville. Une usine à gaz fut établie en contrebas de la chaussée d'Hannut.



Le château d'eau double d'Hector Defoër.

Le bey y aménagea un parc, des étangs, une machine hydraulique et un double et très curieux château d'eau. Car la création d'un grand domaine aussi vaste que celui des Cailloux exigeait un approvisionnement en eau. Et l'eau courante, chaude était distribuée à tous les étages du château, dans les dépendances et dans le parc : les serres chauffées, l'orangerie, le jardin légumier et fruitier. Le dispositif assurait également la pression suffisante pour faire jaillir les fontaines des étangs.

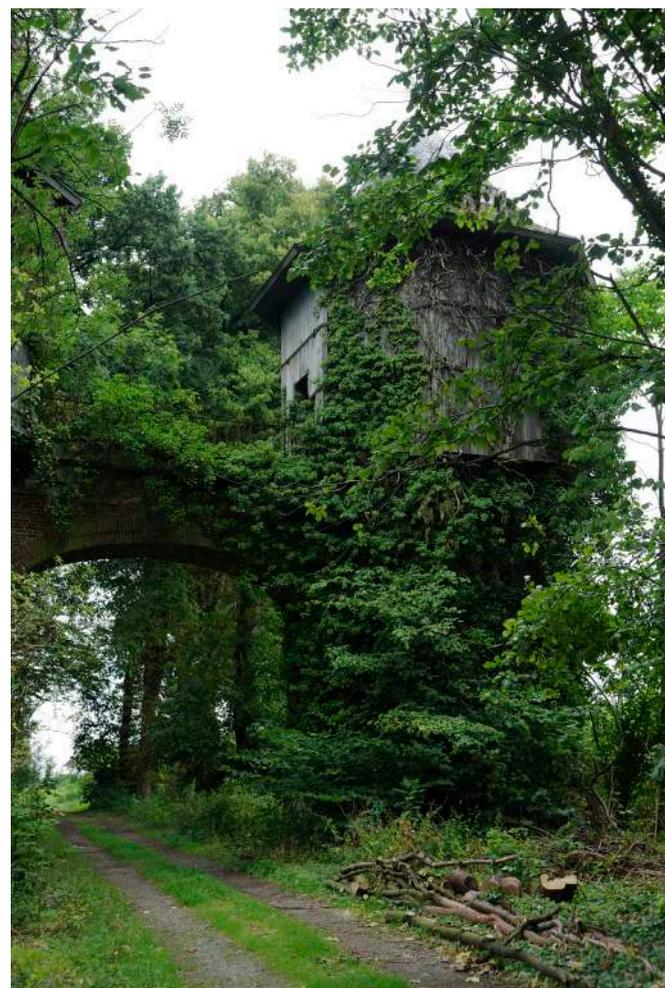
Aujourd'hui, le château n'est pas classé, mais est inscrit à l'inventaire du patrimoine.



### Le château d'eau double du Bey Defoër à Jodoigne

Compte tenu de l'implantation du domaine des Cailloux à la sortie de Jodoigne en direction d'Hannut, il fallut résoudre le problème de l'approvisionnement en eau. Le centre-ville étant trop éloigné, un approvisionnement autonome s'imposait. Il fut assuré par une belle réalisation technique. À savoir, une puissante machine hydraulique qui pompait l'eau vers un château d'eau construit au sommet de la propriété. "La prouesse technique n'était pas mince" notent Verdickt et Van den Driessche car entre la station de pompage et le sommet du réservoir, il y avait plus de 35 m de dénivellation. Ce château d'eau avait aussi la particularité d'être double. Il se présente sous la forme de deux tours octogonales massives à l'aspect de farouches fortifications médiévales, jumelées par une arche, surmontée d'une passerelle avec balustrade en fer forgé. L'ensemble ne manque vraiment pas d'allure. (voir illustration). Cet étonnant ensemble hydraulique, non seulement distribuait l'eau chaude et froide à tous les étages du château, mais alimentait aussi les dépendances et le parc et, assurait la pression suffisante pour faire jaillir les fontaines au milieu des étangs. Tout cela fit grand bruit à l'époque, car les habitants de la ville durent attendre 1899 pour fêter l'inauguration d'un fort modeste début de réseau de distribution. Et l'affaire se corse quand on apprend que jusqu'en 1962, faute de pression suffisante, beaucoup de maisons de Jodoigne étaient encore privées parfois d'eau aux étages.

VERDICKT, M. et VAN DEN DRIESSCHE, B., *Château des Cailloux*.  
Hector Defoër. Jodoigne, Jodoigne, 1990, p. 108.



Une des deux tours octogonales du château d'eau de Jodoigne.

## XI. De Versailles à Modave en passant par la Motte

Ah la splendeur des jeux d'eaux de Versailles ! Le public qui s'émerveille sait-il que tout cela est dû à un charpentier du pays de Liège Rennequin Sualem. Un homme qui s'était fait la main au château de Modave. Et de Modave au domaine de la Motte à Bousual, il n'y a qu'un pas. Là aussi, de somptueux jardins en terrasses, ornés de bassins et de jets d'eau furent aménagés au départ d'une machine hydraulique installée au moulin de Bordeaux et alimentée par le Ry Pallandt. Évidemment, la Motte ce n'est ni Modave, ni Versailles et sa machine de Marly qui fut considéré



Vue de la place de Noduzeg et de l'église Saint-Georges.

à l'époque comme l'une des merveilles du monde<sup>16</sup>. Ce château de la Motte, avait été construit en 1760 par le comte Pierre J. de Rameau (†1794), lieutenant-colonel au service de l'Autriche. Il en fit l'un des symboles romantiques de la région de Genappe au siècle suivant. Aujourd'hui il ne reste que des ruines.

## XII. Et voici le bélier de Noduwez

Les machines élévatrices, les béliers hydrauliques témoignent du génie des anciens à capter, à gérer et à canaliser les débits d'eaux destinés à approvisionner des réseaux de distribution parfois très complexes. Le bélier hydraulique, inventé en 1786 par Montgolfier, est donc une machine à la fois motrice et élévatrice. Il utilise le choc produit par une chute d'eau dans une conduite, choc désigné sous le nom de « coup de bélier », pour forcer une partie de l'eau à remonter à une hauteur plus grande que la hauteur de la chute. C'est donc un dispositif qui permet d'élever l'eau sans le secours d'énergie. Et cela en utilisant la force vive de l'eau.

Le bélier a été fréquemment utilisé dans nos villages à la fin XIX<sup>e</sup> siècle pour approvisionner des bacs d'alimentation pour la population ou des lavoirs publics. Les amateurs pourront découvrir le bélier hydraulique de Noduwez (Orp-Jauche) sis juste en face de l'église sur la place du village.

Ici, le réservoir de la station de pompage était alimenté en permanence par les sources du Gollard. La station comprenait une batterie de trois béliers. Chaque bélier fonctionnait 20 à 25 fois par minute. L'installation refoulait 120 m<sup>3</sup> d'eau en 24 h à une hauteur de 16 m. Les béliers ont alimenté le village en eau potable pendant près de 75 ans.

Ce bélier de Noduwez est d'autant plus intéressant qu'il est rare. À l'instar des machines élévatrices, les béliers hydrauliques exploités pour la distribution d'eau dans les communes n'ont que rarement survécu à la modernisation des réseaux.

## XIII. De grosses fermes brabançonnnes en bordure de rivière

Dans une lettre imaginaire écrite de Waterloo, « le grand architecte de dieu et des hommes », Jean Cosse, nous rappelle « qu'en Brabant wallon, il reste quelques granges monumentales, aux pignons puissants qui bloquent les grands versants symétriques des toitures de tuiles, des fermes en carré dont les murs de briques s'élèvent et s'abaissent au rythme des nécessités rayonnantes d'une beauté intrinsèque, ces architectures du lieu exercent un véritable attrait sur les nouveaux venus dans notre terroir... »<sup>17</sup>

Les belles fermes brabançonnnes, datant pour la plupart du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, se sont installées à proximité des rivières qui leur assuraient l'approvisionnement en eau, mais aussi la fertilisation des abords par les alluvions lors des crues fréquentes. Il en est ainsi d'une des plus remarquables de Wallonie, la ferme de Wahenges à

Le bélier hydraulique de Noduwez, ancêtre de la distribution d'eau.



<sup>16</sup> MARTIN, J., *Notes sur la machine hydraulique de l'ancien château de la Motte*, dans *Wauriensia*, n° 3, s.l., 1994, p. 110.

<sup>17</sup> COSE, J., *Je t'écris du Roman pais*, Braine l'Alleud, 2003, p. 57.

La ferme de Wahenges à L'Écluse.



L'Écluse (Beauvechain). En 2013, les toitures de la ferme ont été restaurées en ardoises naturelles selon les techniques ancestrales.

L'Écluse, ce village en juxtance des Flandres pour paraphraser Julos Beaucarne qui a installé ses célèbres pagodes en bordure de la ferme. Julos ajoutait : « d'un côté de la rue, on parle le patois brabançon et le français de France et de l'autre, on parle un dialecte flamandien et le néerlandais des Pays-Bas, la rue centrale est un nomansland »<sup>18</sup>. Un nomansland qui mène au fond d'un vallon où serpente le Schoorbroekbeek à la belle ferme de Wahenges. Une ferme baignée par un ruisseau au nom si flamand qui y prend sa source et s'écoule – via le hameau de Sclimpré – vers Hoegaarden où il rencontre la Grande Gette.

Wahenges, c'est une ferme en quadrilatère clos, avec son porche-colombier, son corps de logis en pierre de Goberlange, sa bergerie ses étables et ses fournils, son immense grange à trois nefs. Elle constitue l'un des plus beaux spécimens de l'architecture rurale en Brabant et ce n'est pas pour rien qu'elle est reprise depuis 1993 sur la liste du patrimoine exceptionnel de Wallonie. L'ensemble est tellement emblématique que la commune de Beau-

vechain a décidé, en 2011, d'octroyer sa part des 3,5 millions d'euros de subsides provinciaux (destinés à la rénovation d'éléments de patrimoine dans l'est du Brabant wallon) à la réfection de la rue qui amène à la ferme de Wahenges. Une rénovation à l'ancienne, avec des pavés classiques. En 2013, les toitures de la ferme ont été restaurées en ardoises naturelles selon les techniques ancestrales pour un montant de 1,4 million d'euros.

#### XIV. « Il suffit de passer le pont... »

*Homo pontifex*. Le pont est une main tendue d'une rive à l'autre. Un lien entre les quartiers, un trait d'union qui rapproche les communautés et qui rend plus étroites les relations entre les hommes. Il existe une grande variété de ponts. Ce sont les matériaux de construction qui déterminent souvent leur spécificité : en bois, en pierre, en fer, en acier, en béton. Ils peuvent être suspendus, à haubans... Bref, les canaux, les ponts, les viaducs et les aqueducs sont des éléments structurants de notre territoire.

« En construisant les ponts, les hommes repoussent les limites imposées par la nature » note Arlette Lemonnier dans son ouvrage intitulé *Ponts d'hier et d'aujourd'hui* (MET 1999). La fonction première du pont est donc économique et sociale. Le pont facilite la circulation des personnes et le transport des marchandises. Il contribue au développement des communications en ramifiant le réseau routier et ferroviaire. L'importance stratégique des ponts explique aussi pourquoi ils furent si souvent détruits. Que l'on pense aux ponts de la Dyle tant en 1815 que durant la dernière guerre.

<sup>18</sup> Brabant wallon. *La jeune province*, s.l., 1997, p. 31.

Lieu de rendez-vous, de rencontre, le pont s'inscrit dans la vie sociale. Et Saint-Exupéry de s'exclamer : « Si tu veux que les hommes s'entendent, fais leur construire un pont ». Le pont est le symbole du lien entre les peuples, puisqu'il relie les hommes, il réunit deux berges, il enjambe les différences et facilite ainsi la rencontre entre les hommes.

Ponts durs, ponts doux, ponts vifs, ponts saints... Les matières de leur tablier sont multiples. Les ponts primitifs n'étaient conçus que pour répondre à des besoins locaux. Tel le franchissement d'une rivière. « Au hameau de Strichon, les villageois voient d'un très mauvais œil s'élever "le pont du diable", mais il faut bien transporter le charbon venant du bassin de la Sambre » raconte Chantal Blanchard Verbiest. Paul Valéry disait : « Parmi les bâtiments, beaucoup sont muets, d'autres parlent, c'est mieux. Certains chantent ». Tous les ponts devraient chanter dit pour sa part René Greisch, cet ingénieur architecte qui a à son actif plus d'une douzaine de ponts. Son bureau s'est notamment occupé du viaduc de Millau en France. Rien de commun évidemment avec notre peu gracieux viaduc de Wauthier-Braine. Mais il domine quand même de 14 m les étangs de pêche locaux.



M'y revoici encor, plus ardent que jamais.  
Bonjour, les prés! Bonjour, les ponts! Bonjour, la Dyle!  
Bonjour, maisons semées comme des osselets  
Au hasard des coteaux par une main habile (...)!

CARÊME, M., vers extraits du poème *Waure* dans *Brabant*, Paris, 1967, p. 36.

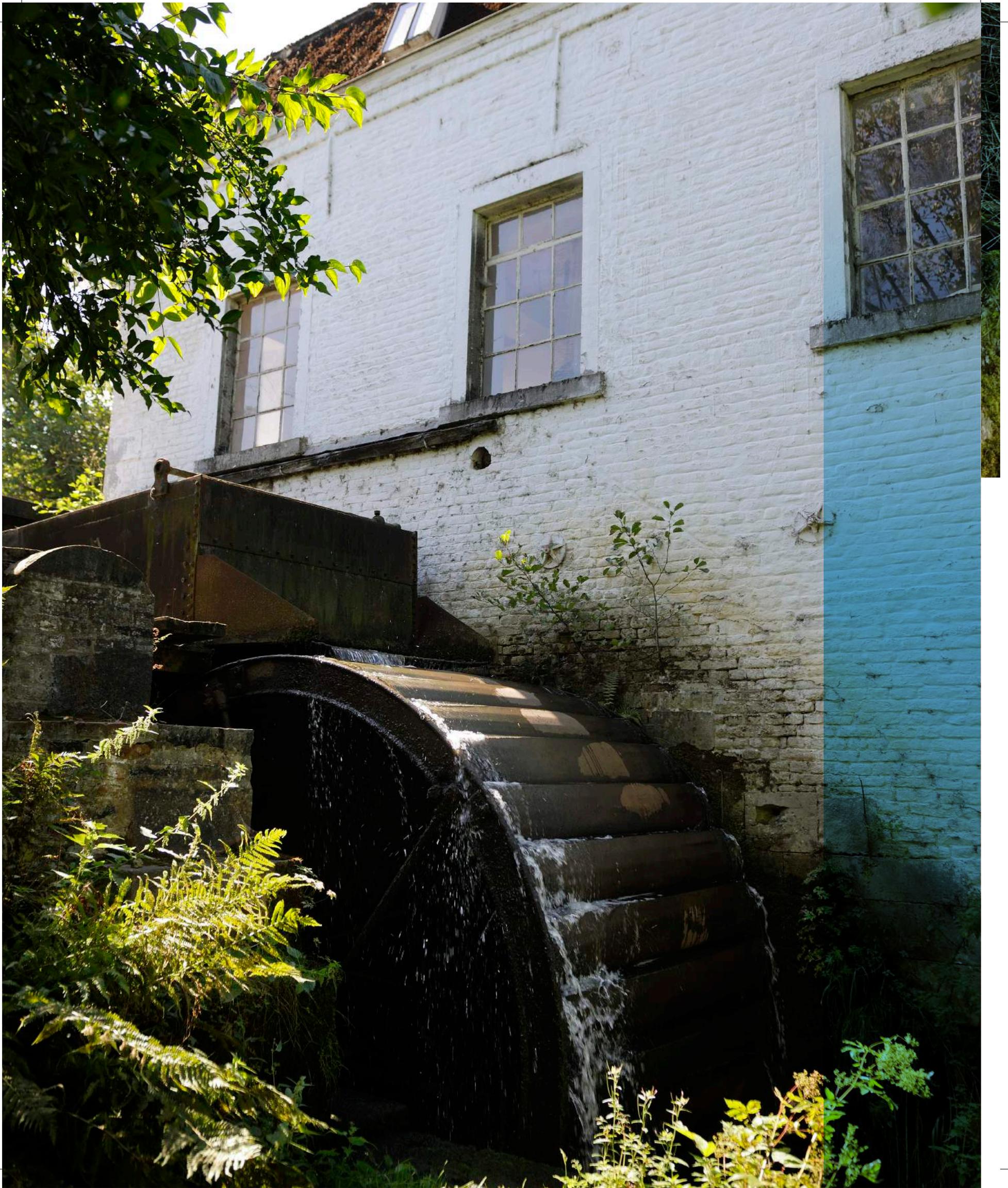


Ah les ponts de la Dyle! Ils sont tragiques ou célèbres. Tragiques comme celui de Genappe lors de la retraite de Napoléon. Célèbres comme celui du Christ à Waure.



En 1702 la ville de Waure avait décidé de faire reconstruire à neuf le vieux pont de pierre sis aux abords de la place du Sablon (actuelle place Bosch) qui permettait de franchir la Dyle. Le nouveau pont, bâti en pierres bleues et pierres de Gobertange se présentait sous la forme d'un dos d'âne et était orné d'une balustrade en fer. Afin d'obtenir la protection de Dieu sur la cité et sur les voyageurs de passage, le magistrat de Waure avait ensuite fait dresser au milieu du pont un grand crucifix de fer. On parla désormais du pont du Christ. Il marquait la limite entre les seigneuries de Waure et de Basse-Waure. Il constitue une des limites du quartier du Sablon. En 1780, des lanternes à huiles furent placées dans la ville. Celles établies sur le pont du Christ devaient rester allumées toute la nuit.







L'eau qui fait tourner la roue ne coûte rien.

NOACK, G., dernier meunier du moulin de La Motte à Bousval. Dans *RTD*, n° 234, s.l., janvier 1980.



## IX De l'eau asservie aux moulins

### I. On va faire le pain

« La roue à augets va tourner et on va faire du pain », prévenait le meunier Daniel Dussart à l'occasion des « Journées du patrimoine » consacrées aux « Métiers » en 2010. Nous sommes au moulin de Gentinnes. Un moulin à eau qui passe pour être l'un des plus anciens de Belgique. Il est déjà signalé en 1238. C'est même, l'un des derniers moulins à encore fonctionner grâce à la seule force des eaux de la Houssière, un affluent de l'Orne.

Si bon nombre de moulins du Brabant wallon existent encore, rares sont ceux qui possèdent leurs équipements techniques anciens intacts. Le moulin de Gentinnes est un moulin banal remarquablement implanté dans un site particulièrement riant. La rivière et ses biefs y alimentent un étang de retenue et activent la roue du moulin.

Lors des « Journées du Patrimoine », le meunier en personne, exploitant de la ferme attenante, était présent pour expliquer au public tout le fonctionnement de son moulin et surtout toute la chaîne de fabrication de la farine. Une fabrication à laquelle le public a pu assister en direct. Il lui a été loisible de poser toutes les questions sur la chambre des meules et ses quatre paires, la potence, le rouet, le hérisson, le blutoir, à savoir le dispositif servant à tamiser la farine brute.

Ce moulin a fonctionné jusqu'en 1995... avant de tomber en léthargie. Mais pas pour longtemps, car le propriétaire s'est piqué, il y a une quinzaine d'années, de restaurer la roue de son moulin et de la refaire fonctionner. La remise

Restauration du moulin de Gentinnes dans ses moindres détails.



en état de la roue, la réfection des maçonneries, la fabrication d'une nouvelle soie pour le blutoir, la réparation des courroies, la remise en état des meules... ont compté parmi les étapes primordiales de cette restauration. La renaissance a duré neuf mois. Tout un symbole. Et aujourd'hui, le résultat est là. Toutes les machines ont été démontées, nettoyées, revissées et le cas échéant réparées.

Depuis sa restauration, le moulin moule régulièrement les céréales pour le bétail. Car l'exploitation Dussart compte une cinquantaine de bêtes. Mais ici, pour le « week-end du Patrimoine », il a fait du pain. Mais pas un pain blanc immaculé. Le pain fabriqué ici n'a rien à voir avec celui qui sort des minoteries modernes.

« Si dans la majorité des cas, tel moulin tourne aujourd'hui de tous ses engrenages, c'est parce que les amoureux du patrimoine ont eu le souci de lui rendre vie en lui rendant le mouvement » note Gérard Bavay, le grand spécialiste en la matière<sup>1</sup>.

## II. La pierre de touche du paysage

Pittoresques moulins hydrauliques du Roman País. Ils sont la pierre de touche du paysage. Ils s'inscrivent avec force dans l'environnement patrimonial brabançon wallon. Ils y tiennent une place de choix. Et d'ailleurs, ils furent étroitement mêlés à la dynamique qui devait conduire à l'organisation de l'espace tel que nous le connaissons aujourd'hui. Les moulins hydrauliques s'insèrent dans le paysage, du fait de leur petite taille. Actionnés par l'eau qui se précipite, écume, bouillonne dans les auges, pour retomber en tranches liquides plus bas dans « la fosse », ils restent bien souvent un point de rencontre au croisement de la route et de la rivière.

« En Brabant wallon, les moulins hydrauliques ont toujours été plus nombreux que les moulins à vent. Bâties en pierre, ils ont mieux résisté que leurs congénères fréquemment construits en bois »<sup>2</sup>. Le moulin fait partie du patrimoine local. Avec leur roue simple ou double, ils égrènent le fil de nos rivières. Chaque moulin est une découverte. Il n'y en a jamais deux vraiment pareils. Beaucoup sont en ruines. Ainsi va le progrès. La roue tourne. Ou plutôt, en l'occurrence, elle ne tourne plus. Car c'est elle qui souffre en premier lieu du manque d'entretien. Le bois pourrit et se disloque... Mais même en ruines, les moulins nous rappellent qu'ils étaient un élément important de notre terroir. Un élément si familier du paysage de nos ancêtres. Ne fût-ce que par le rôle économique qu'ils jouèrent longtemps. Et n'oublions pas qu'on les qualifiait dès l'Ancien Régime du terme « d'usine » au sens de « machines mues par l'eau ». L'eau, c'est le pétrole du Moyen Âge. Et c'est donc à juste titre que l'on peut parler de « patrimoine préindustriel ».

Ces moulins sont à la rencontre de la nature et de l'intervention humaine. Ils sont aujourd'hui lestés d'une charge émotionnelle forte qui n'est certainement pas exempte de romantisme. Ils sont d'invention antique, mais fondamentalement moyenâgeux par leur expansion. Avec leur grande roue à aubes, leur dispositif de vannes et leur machinerie, ils incarnent un peu l'âme et l'identité d'une communauté locale. Sis entre donjon et presbytère, on ne se lasse pas d'admirer le dispositif des vannes, les vantelles de bois, les hauts portiques de pierre et ce qui reste parfois des engrenages, des roues dentées, des poulies et des machineries... Tout fait farine au moulin.

<sup>1</sup> BAVAY, G., *Moulins à eau. Entre patrimoine et histoire*, dans *Les Cahiers de l'Urbanisme*, n° 31, s.l., p. 68.

<sup>2</sup> BLANCHARD VERBIEST, C. et DE CALLATAÏ, X., *Brabant wallon. L'arbre et le sillon*, s.l., 1997.

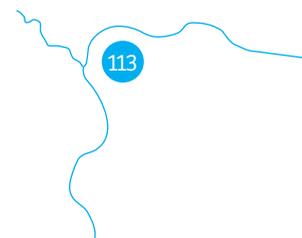


### III. Meunier, un métier à risque...



Attention, voici le meunier. Il prend un sac qu'il pose d'abord sur la huche fermée (grand coffre de bois). Le hissant sur sa nuque, il gravit ensuite l'escalier très raide qui gémit sous la charge. Arrivé à la caisse cylindrique qui entoure les meules, il vide au fond de la trémie le flot de grains dorés. D'un saut, il se trouve à la vanne, en dehors, toute proche, coince le levier, lève le haussoir de deux crans. L'eau fuit par l'abée, emplît tumultueusement le chenal, tourbillonne et cascade, d'abord sur les auges supérieures jusqu'à ce que la roue, sous la pression persistante, la poussée tenace, se résigne à tourner... Par nappes égales, le liquide écumant s'abat alors dans la bouldure. La meule courante gire sur la meule gisante; la trémie se met en branle et le taquet tambourine sec et dur. Les mâchoires en pierre ronronnent comme satisfaites d'avoir à broyer quelque chose. Tout ce tapage sourd, profond complexe, résultant du roulement des trémies, du grondement de l'eau tombant sur la roue, compose une musique monotone, étrange, dominatrice. Le meunier va à l'anche d'où tombe par saccades une mouture panachée, tiède, dégageant une légère odeur de phosphore. Il en prend une paumée, la palpe, la regarde au jour, la renifle...

PICALAUSA, cité par CAYPHAS, J.-P., *La vie au village en 1900*, dans *Entre Senne et Soignes*, n° 86, s.l., 1997, p. 18.



Être meunier était un métier à risque. Charles de Vos cite le cas du meunier du Mainil à Limal qui connut une suite de grands malheurs. Trois de ses enfants en bas âge périrent par noyade dans les eaux de la Dyle, un en 1870 et deux en 1872. Signalons aussi le cas du père d'Auguste Lannoye, le fondateur des papeteries de Genuval. Il décéda en 1877 des suites d'un refroidissement suite à son immersion dans la Dyle pour débloquer la roue de son moulin à sable.

Mais que fait encore un meunier dans ces vieux moulins? Gunther Noack, le dernier meunier du moulin de la Motte à Bousual répondait en 1980 par ces termes : « C'est bien simple, tout ce qu'on pouvait y faire autrefois et aussi tout ce qui doit se faire aujourd'hui. Bien sûr, les meules et le mécanisme qui les entraînent sont bien vieux, mais toujours solides. C'est une question d'entretien. Mais le moulin a été équipé d'appareils modernes qui peuvent répondre à la demande de la clientèle. Tout d'abord, la partie artisanale. Après avoir vérifié la qualité du grain, le faire passer dans un nettoyeur qui le débarrasse de toutes ses impuretés, y compris les métaux. Ensuite, vient la mouture proprement dite, entre les deux grosses meules de pierre du temps passé. Par un élévateur, le grain moulu parvient au blutoir qui sépare la farine du son... »<sup>3</sup>.

## IV. Déjà en 877, un moulin à Nivelles

La mouture du grain, le battage du chanvre, la fabrication du papier, le brassage de la bière, le sciage des pierres... les moulins à eau du Brabant wallon sont légions. La question est de savoir à partir de quelle époque, les premières roues de moulins commencèrent à battre le fil de nos rivières.

Les premiers moulins qui se développent sont des moulins à farine. Jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle, on n'en trouve que dans quelques grands domaines. Ces moulins sont un outil de pouvoir considérable. Ce sont, ne l'oublions pas, les premières machines à accomplir le travail des hommes. Ensuite, les progrès agricoles du xi<sup>e</sup> et du xiii<sup>e</sup> siècle favorisèrent la technique de la meunerie. Des améliorations techniques vont permettre d'actionner des marteaux, des soufflets de forge ou des scies.

En 877, on comptait à Nivelles, le plus ancien moulin qui soit connu sur l'ensemble du bassin de la Senne<sup>4</sup>. Il était associé à une brasserie. La fabrication de bière, boisson de base de notre région, ne pouvait se passer de la mouture de grande quantité d'orge germé.

Avant 1200, on retrouve déjà dans le bassin de la Senne des moulins à Quenast (sur la Senne), à Virginal (sur la Samme), à Ophain et à Nivelles sur la Thines (Moulin del Provende sis sur un bras de la Thines). La multiplication des moulins est perceptible via les textes à partir du xii<sup>e</sup> siècle. Ce sont les seigneurs et les abbayes qui implantent ces moulins dans leurs grands domaines, l'investissement étant considérable.

## V. La pire des tyrannies féodales

Mais ne construisait pas un moulin le premier venu. Sous l'Ancien Régime, l'édification d'une telle infrastructure constituait un investissement tel qu'il ne pouvait être financé que par le seigneur local ou le clergé. D'où le moulin banal – la pire des tyrannies féodales – qui obligeait les habitants d'une certaine juridiction à faire moudre leur grain à un moulin déterminé dont une seigneurie ou une institution ecclésiastique détenait les droits. La brasserie, le moulin et le four étaient à ban, disait-on, c'est-à-dire qu'ils faisaient partie intégrante du territoire seigneurial. Voilà pourquoi, le moulin a été érigé à proximité du château. Car l'érection d'un moulin était un privilège des seigneurs. Les seigneurs locaux étaient maîtres des eaux. Sans compter que l'eau faisait partie de leur réserve

<sup>3</sup> GILLARD, A., *Le dernier moulin à eau dans le grand Genappe*, dans RTD, n° 234, s.l., janvier 1980.

<sup>4</sup> DELIGNE, C., *Bruxelles et sa rivière. Genèse d'un territoire urbain, (xii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle)*, s.l., 2002, p. 46.

seigneuriale. La redevance dont le paysan devait s'acquitter permettait au seigneur d'entretenir les bâtiments, de renouveler régulièrement les pièces du mécanisme et d'aménager le cours d'eau.

« J'ai quatre molins, assavoir le molin delle Scailhe, le molin de Godeupont, le molin de Sauch et le moulin de Torrebay le Saitron en lesquels mes manans doivent moudre... » Antoine de Glymes, seigneur de Walhain à l'attention de Philippe le Bon, duc de Bourgogne le 4 août 1440.

MARTIN, J., *L'ancien moulin du Bloquia*, dans *Wauriensia*, n° 2, s.l., 1997, p. 62.

C'est exactement le cas à Braine-le-Château, l'existence d'un moulin banal, propriété du seigneur, est attestée dès 1226. L'édifice actuel date du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est classé comme site depuis 1954.

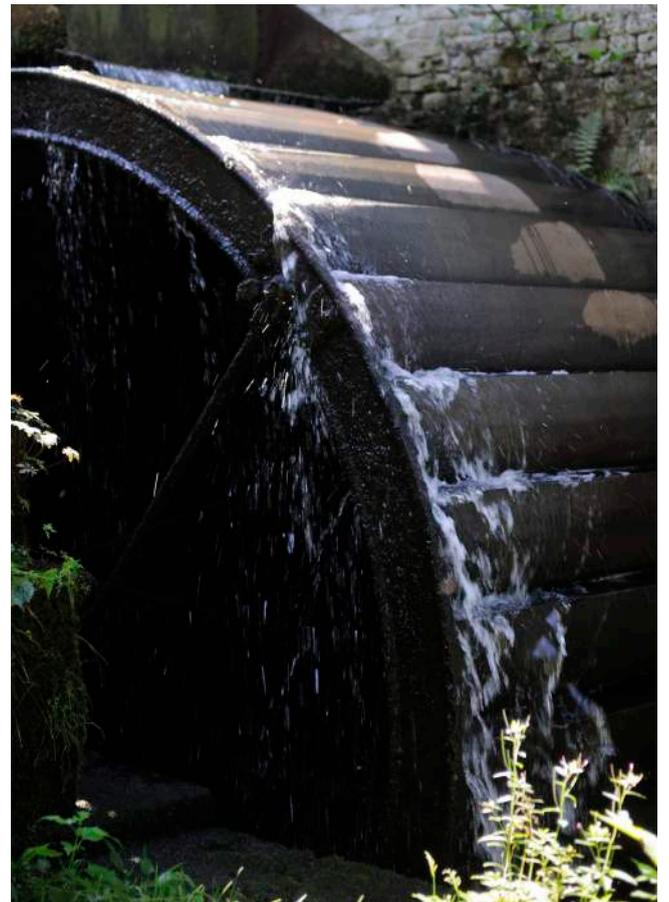
Le cours du Hain offre toutes les facilités pour l'érection de moulins le long de ses berges. Sur les 4,9 km de son trajet brainois, il subit une dénivellation de quelque 13,50 m. Quatre moulins étaient ainsi en activité au XIX<sup>e</sup> siècle. Les manants de Braine étaient obligés d'y aller moudre leur blé moyennant redevance. La production du moulin est assurée par un meunier soumis à un fermage vis-à-vis du seigneur propriétaire tant du moulin au sens large que de l'eau activant le tout. Placé sur le Hain, il était autrefois actionné par deux roues à aubes dont une seule subsiste aujourd'hui. Les bâtiments actuels paraissent remonter au XVII<sup>e</sup> siècle. Le pont sur la rivière est lui aussi très ancien et consiste en deux arches. Sur la droite, la vieille brasserie, est, elle aussi banale. L'eau tombe en une cascade cristalline sur la vieille roue<sup>5</sup>. Le site fait la fierté des diverses « Journées du patrimoine », mais aussi des traditionnelles « fêtes médiévales » de septembre.

« À Braine-le-Château  
Dort un moulin-à-eau,  
Désolé de dormir,  
Condamné à mourir.  
Passant, va voir sa roue,  
Ne lui fais pas la moue :  
Elle a bien mérité  
Qu'on aille l'admirer.  
Sept siècles et demi  
De labeur, puis d'oubli  
...  
Il est près de Bruxelles,  
Un vieux moulin, sans ailes,  
Joli moulin-à-eau  
À Braine-le-Château.

PERRAUDIN, L., 1960. *Brabant*, s.l., février 1961, p. 44.

Le moulin de Braine-le-Château resta en activité jusqu'en 1947. Il avait deux roues à aubes. Chacune d'elles actionnait une ou deux paires de meules. Les meules vont par pair, car il y a toujours une meule dormante, qui reste fixe et une meule tournante qui broie la surface de ces larges disques de pierre. La surface est rainurée de manière à retenir les grains pendant le broyage.

<sup>5</sup> MEURANT, H. et VAN BELLE, J.-L., *Braine-le-Château et son passé*, dans *FB*, n° 175, s.l., voir les illustrations du *FB*, s.l.n.d., p. 218 et p. 220.



Roue du moulin de Gentinnes sur les eaux de la Houssière.

Le Brabant wallon comptait d'autres moulins à ban comme par exemple celui de Loucsart sur la Dyle, entre Basse-Waure et Florival. C'est à l'emplacement de ce moulin que fut créée en 1834, la papeterie de Gastuche dans le but d'agrandir ses installations de fabrication de papiers à Basse-Waure. Le moulin d'Ohain était aussi un vieux moulin banal.

## VI. Le moulin de Godeupont, ancien moulin banal de la seigneurie de Walhain

Godeupont, l'ancien moulin banal de la seigneurie de Walhain est encore bien visible, bien qu'il ait cessé toute activité depuis les années 1960-1965. Nous sommes entre Chastre et Blanmont. Et plus précisément dans la rue des Trois Ruisseaux. Le moulin a été transformé en maison particulière. C'est une robuste habitation peinte en rose. L'Orne coule ici à grands flots derrière la demeure. Mais le bief a été détourné. Sa roue est encore visible et le moulin possède encore à l'intérieur sa machinerie. Au premier étage se trouvent les quatre meules qui broyaient le grain en farine. La plus ancienne mention de ce moulin, date de la fin du XI<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>.



Le moulin de Godeupont, à Walhain.

<sup>6</sup> MARTIN, J., *Histoire du moulin de Godeupont sous Chastre*, dans *Wauriensia*, t. 53, n° 2, s.l., 2004, p. 50-61.

Ceci dit, un moulin pouvait ne pas être banal. C'est le cas du moulin de Nil-Pierreux sur l'Orne. Ce qui veut dire que les habitants de l'endroit n'avaient aucune obligation d'y aller moudre leurs grains. Ce moulin n'était donc pas seigneurial. Il ne faisait pas partie du domaine du seigneur de Nil-Pierreux. Mais il était subordonné à une concession du seigneur haut-justicier en vertu de son droit de propriété des cours d'eau<sup>7</sup>.

## VII. Équipement et clou de jauge

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, l'eau constitua donc la principale source d'énergie. Des centaines de moulins punctuaient alors les abords des rivières du Brabant wallon. Et grâce à une technique de transmission des mouvements, ils servaient à différents usages. Ils permettaient de moudre la farine, aplatir l'avoine, fouler les peaux et les draps, triturer la pâte à papier, pomper l'eau, scier le bois ou la pierre, actionner le soufflet des forges... Ces machines mues par l'eau étaient dès lors de petites « usines ».

La roue à aubes, grand progrès technique du XIII<sup>e</sup> siècle, devint la solution pour qui disposait seulement d'un ru. Mais il fallait transformer le site via une réserve d'eau pour contrôler le niveau par une ou plusieurs vannes, niveler la pente du canal d'amenée d'eau sur la roue pour en accroître la vitesse. Ainsi pour pallier l'insuffisance du courant, un barrage est aménagé en amont du moulin, créant ainsi une simple retenue. C'est le cas à Loupoigne, à Genappe, à Ways, à Hollers... Un vaste étang est aussi aménagé, si le moulin est plus important, comme à Villers et à Chevripont<sup>8</sup>.

Plus le barrage était haut, plus la chute d'eau était forte et plus le grain était rapidement moulu.

Le plus commun des moulins du Brabant wallon est installé sur une rivière qui actionne une grande roue à aubes. Plus besoin d'étang, le courant suffit. Pour éviter les inondations soudaines ou le chômage faute d'eau, le moulin n'est pas construit directement le long de la rivière, mais sur un bief. C'est-à-dire une sorte de canal qui capture l'eau de la rivière en amont du moulin et l'amène en pente progressive vers sa roue. Une digue barrant le cours d'eau permet d'élever les eaux de la rivière à l'entrée du bief. Il s'agit ainsi de régulariser l'apport en eau au moulin et de créer un dénivelé suffisant au niveau du moulin. On y obtient alors un débit constant au moyen d'un vannage au début de la décharge, ouvert dans les hautes eaux et fermé durant les basses.

Un clou de jauge indique le niveau d'eau nécessaire au bon fonctionnement du moulin. Il s'agit d'une marque altimétrique légale limitant le niveau supérieur de retenue des eaux du barrage. Quand l'eau dépasse ce niveau maximum, le desservant du moulin doit ouvrir les vannes de façon à faire descendre l'eau au niveau réglementaire. Les clous de jauge sont déterminés par l'autorité provinciale. Il en va ainsi aux moulins de Bierges, de Limal, de Laroche sur la Dyle et la Thyle.

## VIII. L'intérêt capitaliste du moulin

Tout commence souvent par une chute d'eau qui amène des moulins, qui se transforment en ateliers et ceux-ci bientôt en industrie qui provoque elle-même l'arrivée du chemin de fer qui longe si opportunément le lit des rivières. Et voilà comment, dans la foulée d'agriculteurs audacieux, qui ont eu la bonne idée de plonger dans la Dyle ou ses affluents, une roue hydraulique, des industries sont nées. Des industries si typiques du Brabant wallon. Pensons aux papeteries à Genuval, à Gastuche, à Basse-Waure, à Mont-Saint-Guibert, à Noirhat, à La Hulpe ou encore aux grandes usines nées au départ d'anciens moulins, comme Henricot. Pensons aux brasseries

<sup>7</sup> MARTIN, J., *Le moulin à eau de Nil-Pierreux*, dans *Wauriensia*, t. 24, n° 1, s.l., 1975, p. 7.

<sup>8</sup> VAN GRUNDERBEECK, V., *Les moulins à eau de la Haute Dyle*, vol. 1, s.l., 1996, p. 14.



guibertines... Autant d'entreprises liées intimement à nos cours d'eau et qui ont caractérisé si fort le Brabant wallon d'hier. Ce Brabant wallon qui grâce à ces cours d'eau a ainsi participé à la grande révolution industrielle qui fit de la Wallonie à l'orée du xx<sup>e</sup> siècle, une des plus grandes puissances industrielles du monde.

Bref, les moulins sont devenus au fil du temps des petites usines. Ils nous fascinent, car avec eux, nous comprenons que nous sommes à l'origine de notre civilisation industrielle et technologique. Le moulin à eau est d'ailleurs la première machine qui n'utilise ni force humaine, ni force animale comme énergie motrice<sup>9</sup>. D'où l'intérêt capitaliste du moulin. Et d'ailleurs ne dit-on pas que les moulins sont à l'origine des sociétés anonymes? Et d'aucuns d'évoquer des lignées d'investisseurs-meuniers<sup>10</sup>.



Le professeur Jean Puissant (ULB) écrit : "Les moulins à eau ont été extrêmement importants dans la région. Ces moulins présentent une utilisation très diversifiée, il y a donc là une activité préindustrielle très ancienne, vivante et importante dans le Brabant wallon... Les moulins, surtout à eau, constituent des facteurs expliquant non seulement la densité de la population, mais aussi l'urbanisation. Souvent autour de ces moulins se constituent des hameaux, voire des villages. Un certain nombre de villages du Brabant wallon ont pour existence structurante et comme origine un moulin à eau. Les moulins sont aussi à l'origine du développement des cités du Brabant wallon. Si on envisage les forges de Court-Saint-Étienne (Henricot) et de Clabecq, il est clair qu'elles ont joué un rôle primordial dans l'urbanisation. Elles ne seraient pas devenues des petites villes, s'il n'y avait pas eu ce développement industriel particulier."

PUISSANT, J., *L'industrialisation du Brabant wallon et son impact sur l'urbanisation*, coll. *De villes en villes. Les dossiers Espace-Vie*, n° 6, s.l., octobre 1997, p. 36-37.



La grande innovation réside dans la diversification des tâches effectuées par ces machines. Le mouvement des roues n'est plus uniquement transmis à des meules, mais également à des arbres à cames qui convertissent le mouvement rotatif continu en mouvement alternatif. Un mouvement qui permettait de scier ou de pomper de l'eau. L'arbre à cames, inventé au xiii<sup>e</sup> siècle, permettait de marteler, souffler, écraser, presser ou fouler. C'est un peu l'introduction d'un moteur industriel qui fonctionna jusqu'à l'introduction de la machine à vapeur au xix<sup>e</sup> siècle.

Destiné au broyage du grain, le moulin à eau va connaître de multiples applications : broyage du malt, des écorces tinctoriales, du tan, des graines oléagineuses. Ces dernières sont broyées dans des moulins que l'on appelle tordoirs. Outre la mouture des céréales, les moulins hydrauliques étaient utilisés pour le travail du fer et la fabrication du papier. Des moulins à papier, à huile, à fouler le drap, à battre le chanvre, à scier le bois et la pierre, à marteler le fer... font alors leur apparition à partir du xiv<sup>e</sup> siècle. On parle alors de moulins, à vocation

<sup>9</sup> DELIGNE, C., *Bruxelles et sa rivière... op. cit.*, p. 16.

<sup>10</sup> *Id.*, p. 29.

artisanale ou industrielle<sup>11</sup>. Les moulins à papier ne touchent nos régions que vers 1450. À l'époque moderne, presque un moulin sur trois à une vocation industrielle<sup>12</sup>.

On note trois filières où l'eau est indispensable : la filière textile (tissage, foulage, blanchiment, teinture...); la filière du cuir et des peaux (tannerie, corroierie, cordonnerie, pelleterie...); la filière alimentaire (boucherie, brasserie...). Bref, si aujourd'hui, on a tendance à considérer les vieux moulins ou leurs vestiges comme des éléments indissociables du patrimoine, il ne faut pas oublier pour autant que le moulin hydraulique médiéval fut le moteur des activités économiques de la région jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il eut même un rôle fondamental. Il permit le fonctionnement d'ateliers proto industriels (mouture, foulons, forges, scieries, moulins à papier...).

À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, avec le développement des petites industries rurales, ces procédés seront mis en œuvre. Ils permettent d'accroître la productivité et d'établir des petits ateliers. De nouveaux moulins sont alors construits tandis que d'anciens moulins à blé sont convertis à de nouveaux usages. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le mouvement prend encore de l'ampleur. La généralisation de la machine à vapeur consacrera pourtant la disparition des moulins à eau<sup>13</sup>. Les cours d'eau paraissent ainsi être la première base de la création d'une industrie. Ils sont donc à l'origine de la prospérité du Brabant wallon.



Vue des forges de Clabecq.

<sup>11</sup> *Id.*, p. 35.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Itinéraire d'une rivière brabançonne... op. cit.*, p. 12.



Le plus bel exemple de moulin, moteur de la révolution industrielle dans nos régions, est le moulin à battre le fer... à l'origine des forges de Clabecq (1781). Un moulin qui 5 ans plus tard occupera 30 ouvriers, pour 1 500 en 1896 et 6 229 en 1978!<sup>14</sup>.

Le choix de l'emplacement de ce moulin à battre le fer ne doit rien au hasard. Il a été déterminé par la présence de l'énergie hydraulique. Et donc d'un cours d'eau non navigable, dont le débit suffisamment important devait permettre d'actionner une roue à aubes. Clabecq est sur ce point bien doté. Son territoire est traversé par le Sennette qui y reçoit l'apport d'un affluent, le Hain. À Clabecq, on profita de la chute d'eau du moulin à farine reconstruit en 1752, et des berges en pierre du bief pour accoler aux deux roues du moulin, une troisième qui actionnerait les mécanismes du nouveau moulin. Il suffisait de construire sur la rive opposée au moulin à farine, le moulin à battre le fer. Ce moulin destiné à l'origine à transformer les barres et lingots de fer va évoluer petit à petit pour donner les forges de Clabecq. Elles connurent avec l'ouverture du canal une expansion continue.

## IX. Mais voilà déjà la vapeur et la turbine

Au début du xv<sup>e</sup> siècle, le moulin connaît l'apogée de sa technique. Cette façon d'exploiter – on peut déjà la qualifier d'industrielle – va persister tout au long de l'Ancien Régime et bien au-delà. La Révolution française de 1789 va supprimer la banalité. L'initiative est désormais laissée aux particuliers.

Débarassés des contraintes de l'Ancien Régime, bon nombre d'entrepreneurs édifièrent alors des moulins, tandis que de vieux moulins étaient renouvelés et dotés de perfectionnements techniques.

Si l'hydraulique bénéficie encore d'importants progrès techniques, en particulier grâce à l'avènement de la turbine, elle est bientôt supplantée par la machine à vapeur, liée à l'ère du charbon. La machine à vapeur, se généralisa que dans la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle. Désormais, les moulins ne servent plus exclusivement à moudre du grain, mais interviennent aussi dans le travail de la pierre (sciage), du fer, du papier et du textile (machines à filer le coton).

Beaucoup de moulins se sont équipés de turbines hydrauliques. Dès lors, les roues à aube ne tournaient plus qu'occasionnellement.

Gardons à l'esprit que jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle, la roue – à aubes ou à augets – est le seul moteur capable de transformer l'énergie hydraulique en énergie mécanique. Résultat du perfectionnement de la roue à aube, l'apparition de la turbine vers 1860. Elle n'engendre pas de transformations importantes des moulins et des ateliers. Il faut attendre la fin du xix<sup>e</sup> siècle pour voir les exploitants en tirer un réel profit. La turbine permet un rendement nettement supérieur grâce à sa vitesse de rotation élevée. Ses capacités sont rapidement exploitées pour le relevage de l'eau destinée aux réseaux de distribution dans les communes.

<sup>14</sup> VAN BELLE, J.-L., *Le 8 novembre 1781 naissent les forges de Clabecq, s.l., 1982.*

## X. La Dyle, cette « Golden River »

La Thyle, la Dyle et l'Orne réunissaient également les conditions idéales pour actionner de nombreuses roues à aubes. Leur cours régulier, leur vallée assez large, l'abondance du grain sont autant de facteurs qui déterminèrent les meuniers à y installer très tôt « leur machine mue par l'eau ». Ces trois vallées sont donc très riches en moulins à eau. On en a dénombré trente-cinq dont onze subsistent. Dans les parages immédiats de Villers, ce sont les moulins sur la Thyle de Laroche à Tangissart, de Cheulipont, de l'Abbaye, d'Hollers, du Châtelet à Marbais.

La vallée de la Dyle fut l'un des pôles économiques du Brabant wallon. C'est la « Golden river ». De Bousual à Grez-Doiceau, les usines s'installent. À Noirhat une papeterie s'implante en 1858 sur le site du vieux moulin à papier, reconverti auparavant successivement en laminoir, en forge, en filature. En 1937, le complexe industriel fut transformé en tannerie. À Bousual, le moulin de la forge fut transformé entre 1909 et 1970 en entreprise d'embouteillage d'eau de source<sup>15</sup>.

Les cours d'eau servaient donc à nettoyer, rincer, purifier, refroidir les tanneries, papeteries et autres fonderies.

Ainsi les tanneries avaient tendance à s'installer en aval des cités pour bénéficier des éventuels rejets d'urine dans le cours d'eau ; de même les papeteries s'installaient encore plus en aval pour profiter des rejets des tanneries pour la décomposition du bois. Il y avait à Waure une demi-douzaine de tanneries au XIX<sup>e</sup> siècle. Au XX<sup>e</sup> siècle, « Les Tanneries de la Dyle » étaient spécialisées dans la production de cuirs destinés aux articles de selleries et de voyage, ainsi que dans la fabrication de chaussures. Les produits de la société étaient réputés dans tout le pays<sup>16</sup>.

L'Orne faisait fonctionner la papeterie de Mont-Saint-Guibert. Au départ pourtant, c'était un moulin à grains. Sa roue hydraulique fut transformée en 1842 pour produire de l'énergie qui actionnait une machine à papier.

Le moulin de Bierges qui appartenait aux seigneurs locaux s'agrandit à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle d'une distillerie à genièvre et d'un moulin à tan.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, rien que sur le territoire du Grand Genappe, on dénombrait quatorze moulins à eau. Et parmi eux, le moulin de la Motte, à savoir le moulin de la ferme Bordeau sur la Cala à proximité des ruines du riche château de la Motte. Jadis une machine hydraulique installée au moulin, refoulait au château sis sur le sommet de la colline, l'eau de la Cala et alimentait les jardins en gerbes d'eau, de même que les étangs.

Trente-cinq moulins furent identifiés sur la Thyle et la Dyle. Une dizaine existe encore. Parmi eux, le moulin Laroche à Tangissart est le seul à moudre encore le blé.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les différents moulins de Court-Saint-Étienne vont progressivement diversifier leurs activités et se convertir en papeteries, scieries, forges, filatures...

La commune disposait de nombreux moulins. Ce qui explique sa vocation industrielle qui fut couronnée par l'établissement des usines Henricot. Bref, tout s'enchaîne. Les chutes d'eau ont amené des moulins, les moulins des ateliers et ceux-ci par l'intermédiaire de quelques personnes plus audacieuses, l'industrie. Enfin, l'industrie a provoqué l'établissement des chemins de fer. Chemins de fer établis souvent le long des cours d'eau d'ailleurs. Comme c'est le cas le long de la Dyle et de la Thyle. C'est donc grâce à ces différents facteurs que la commune de Court-Saint-Étienne a connu une remarquable évolution. En 1905, quatorze chutes d'eau agrémentaient le territoire stéphanois. Elles produisaient à l'époque la meilleure force motrice de la région.

<sup>15</sup> *Passé Présent du Brabant wallon... op. cit.*, p. 199.

<sup>16</sup> TORDOIR, J., *Notes sur la S.A Les Tanneries de la Dyle et ses origines*, dans *Wauriensia*, t. 41, n° 6, s.l., 1996, p. 189-202.



Les Usines Henricot – ou du moins ce qu’il en reste – sont là pour nous le rappeler. Tout commence avec la chute du Grand Moulin sur la Thyle en aval du château de Court-Saint-Étienne. Cette chute alimentait un moulin à farine. En 1847, une forge à Maka y fut établie par Auguste Fauconnier, cloutier à Gosselies. Il y établit une forge. Il y adjoint une fonderie de fonte et une émaillerie. En 1866, ce petit complexe industriel est racheté par le comte Louis Goblet d’Alviella qui engage comme directeur technique un brillant ingénieur du nom d’Émile Henricot. Devenu l’unique propriétaire en 1885, Henricot donne à l’ensemble une impulsion considérable. Il inaugure le règne de quatre générations d’une famille qui allait présider aux destinées industrielles de la localité pendant un siècle. À la première usine construite le long de la Thyle, succédera une seconde le long de la Dyle. De l’autre côté du chemin de fer du Grand Central qui relie Anvers au bassin carolorégien. Mais cela, c’est une autre histoire.



Greg-Doiceau fut aussi dans le passé le siège d’un petit bassin industriel artisanal et prospère : filatures, papeteries de Gastuche, briqueteries, brasseries, fours à chaux... sans oublier la célèbre ouaterie plus connue sous le nom d’usine de Thermogène. Elle fut rendue célèbre par le fameux « Pierrot » qui crache du feu. Elle doit son implantation au cours des années 14-18, à la présence du ruisseau appelé le Pisselet.

C’était alors un ruisseau non pollué, d’une eau très pure. Enfin pas assez pure pour obtenir la blancheur demandée pour l’ouate hydrophyle. Il fallut avoir recours à un ingénieur qui résolut le problème<sup>17</sup>.

<sup>17</sup> Louis, C., *Greg et son passé*, Greg-Doiceau, 1976, p. 37.

## XI. Le moulin à papier à Gistoux, une spécialité du Brabant wallon

L'aménagement d'un moulin à papier dans les bâtiments d'un moulin à grain pouvait se concrétiser assez aisément. L'industrie papetière est une activité très ancienne dans le Brabant wallon et en particulier dans le bassin de la Dyle qui fut dès le XVII<sup>e</sup> siècle, riche en moulins papetiers d'abord, en machines à papiers ensuite. Les historiens qui se sont penchés sur la question ont constaté avec quelle facilité un moulin pouvait passer d'une affectation à l'autre.

Le moulin de Limal a été transformé en moulin à papier au XIX<sup>e</sup> siècle assurant une forme d'industrialisation à l'échelle locale. À Basse-Waure, l'ancien moulin banal, à proximité de l'ancien prieuré, a été en 1830 affecté en usine à papier dépendant des papeteries voisines de Gastuche. Ce moulin à grains de Basse-Waure fut transformé pour produire du papier gris. Quant aux usines de Gastuche, les eaux pour la fabrication du papier provenaient des sources voisines de l'Ermitage Saint-Pierre.

Il existait au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un assez grand nombre de papeteries, les principales étaient établies à Nivelles, à Mont-Saint Guibert et à La Hulpe.

Gardons à l'esprit que les papeteries de La Hulpe, de Mont-Saint-Guibert, de Virginal, de Gastuche ont pour origine un moulin à eau. Et le professeur Jean Puissant de noter : « il y a un continuum direct entre l'industrie ancienne et l'industrie moderne »<sup>18</sup>.



### Des cartes à jouer et des billets de banque

Ce n'est pas un hasard si les anciennes papeteries de La Hulpe s'étendaient face au Grand Étang (13 ha). Car cette industrie nécessitait de grande quantité d'eau. La première trace de fabrication de papier y date de 1594. Elle est attestée par le déplacement d'un moulin à papier, ancien stordoir à huile. Mais c'est la date de 1664 qui est considérée comme l'année de l'essor de l'industrie du papier à La Hulpe. À cette date, Pierre Gautier obtient l'usage du ruisseau l'Argentine et des deux moulins du souverain qu'il souhaite transformer en moulin à papier qui produiront notamment des... cartes à jouer. Par la suite, l'usine produira le papier spécial destiné à la confection des billets de banque. La disponibilité constante d'eau de qualité, sans risque d'étiage étant donné que l'Argentine et ses tributaires dépendent des nappes phréatiques de la forêt toujours alimentée, fut une garantie industrielle de premier ordre pour la qualité. L'aventure du papier à La Hulpe connut bien des vicissitudes. Elle se termina en 1975.



## XII. Le moulin du Bloquia à Gistoux : farine, papier, carton

Au moulin du Bloquia, ancien moulin à farine, le châtelain du coin y établit une papeterie. La machinerie du moulin du Bloquia, animée par les eaux du Train, fonctionnait grâce à une roue à aube retirée en 1965 et alimentée par un grand étang qui existe encore. L'entreprise semi-artisanale fabriquait du carton grâce à un mélange de vieux papiers et de chiffons, traités puis pressés grâce à une roue en pierre de 4,5 t roulant sur une autre posée à plat.

<sup>18</sup> PUISSANT, J., *L'industrialisation du Brabant wallon et son impact sur l'urbanisation*, coll. *De villes en villes, Les dossiers Espace-Vie*, n° 6, s.l., octobre 1997, p. 37.

L'ancien moulin à farine du Bloquia à Chaumont-Gistoux.



Ce moulin a été aménagé au début du XIII<sup>e</sup> siècle dans une tour fortifiée, au fond d'une vallée. Une vallée creusée par le Train qui dévale de Corroy-le-Grand et s'en va vers Gistoux (village de fond de vallée au confluent du Pré Delcourt), le hameau d'Inchebroux et Bonlez.

Au Bloquia, l'important était de pouvoir bénéficier de la force motrice fournie par le cours du Train. Une partie du moulin servit d'annexe à la papeterie de Gistoux. Là, sur la rive droite du Train, un moulin banal fut converti en papeterie en 1855. Cette usine devint la propriété de celui qui dirigeait aussi la SA Union des papeteries de La Hulpe et celle de Mont-Saint-Guibert dont dépendait celle de La Hulpe. Son rendement était de 1400 kg de papier blanc. Elle employait 90 ouvriers<sup>19</sup>.

<sup>19</sup> Voir illustrations dans VAN DER HERTEN, B., ORIS, M. et ROEGIER, J., *La Belgique industrielle en 1850*, s.l., 1995, p. 296.

L'autre partie du moulin du Bloquia abritait encore l'ancien moulin à farine. C'est là que vint s'installer comme meunier un certain... Charles Lannoye. À savoir, le père d'Auguste, le futur fondateur des papeteries de Genuval en 1904 et repreneur des papeteries de Mont-Saint-Guibert en 1927. C'est d'ailleurs au Bloquia que naquit Auguste dont le père quitta bientôt le moulin du Bloquia pour Ottignies, où il installa un moulin à sable<sup>20</sup>.

C'est donc son fils Auguste Lannoye (1874-1938) qui acheta des terrains à Maubroux (Genuval). L'endroit comme son nom l'indique, « mauvaises boues » est situé dans une zone marécageuse, le long de la Lasne. Genuval devint ainsi un centre industriel pendant trois quarts de siècle, célèbre notamment pour son Balatum.

À Mont-Saint-Guibert, l'histoire commence avec un ancien moulin à grains transformé en 1835 en moulin à papier et à carton. Une papeterie qui devait fusionner au siècle suivant avec celle de Genuval.

### XIII. Sans oublier le Hain, la Sennette et le Senne

Les deux rivières locales, la Sennette et la Senne étaient réputées très productrices d'énergie et tout comme le Hain comptaient de nombreux moulins. La vallée de la Sennette, rivière qui passe à Virginal avant d'aller rejoindre la Senne à Tubize, a connu une industrialisation dès avant le creusement du premier canal de Charleroi (1826-1832).

Le cours de la Sennette et celui du Hain étaient connus pour offrir de bonnes conditions à l'utilisation de l'énergie hydraulique. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la seule rivière du Hain, des limites de Braine-l'Alleud à son confluent à Clabecq, fournit la force motrice à une dizaine de moulins, soit un tous les 100 m environ. Rien qu'à Braine-l'Alleud, pas moins de neuf moulins s'égrenaient sur les rives du Hain. Et parmi eux les moulins de Sart-Moulin (aujourd'hui transformés en habitations) et de Mont-Saint-Pont. Ce dernier construit en 1253, restauré en 1591, a conservé sa machinerie et sa roue à augets métalliques certes en mauvais état. Transformé en maison d'habitation, il est situé chemin de la Graignette non loin du carrefour des chaussées de Tubize et d'Alsemberg. On trouvait aussi deux moulins à eau à Ophain et un à Lillois.

Il en allait de même pour la Sennette. Le moulin de Fauquez se mue en papeterie à partir de 1830.

Le passage du Hain a de longue date permis l'implantation de petites entreprises artisanales à Braine-l'Alleud. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le secteur textile se développe tout particulièrement. Les fabriques qui s'y sont établies supplantent alors le travail des tisserands à domicile. La filature Van Ham (1838) est l'une d'entre elles.

Et puis il y a Nivelles avec ses moulins à huile, ses tanneries, ses brasseries, ses distilleries de genièvre. C'est ici sans doute que la révolution industrielle a été la plus précoce en Brabant wallon, même si comme le remarque Georges Lecocq, « la ville n'est située sur aucun cours d'eau navigable ». Le recensement industriel de 1833 fait encore apparaître une petite industrie traditionnelle : une quinzaine de moulins à eau (pour le grain, l'huile, le tan, le papier, le sciage du marbre). La ville et la banlieue de Nivelles comptaient en 1833 quinze moulins à eau destinés soit à moudre des grains, soit à extraire de l'huile ou du tan, à scier la pierre et notamment le marbre, à broyer la drèche, à fabriquer du papier gris. Il y avait un moulin à chevaux, onze brasseries et cinq distilleries, onze tanneries. N'oublions pas qu'au Moyen Âge, Nivelles avait été un centre drapier – laine et toile – d'importance et même un centre de tannerie.

<sup>20</sup> Voir MEUWISSEN, É., *Notice Auguste Lannoye*, dans *Nouvelle Biographie Nationale*, Académie royale de Belgique, t. 10, Bruxelles, 2010, p. 256-258 et MEUWISSEN, É., *Notice Auguste Lannoye*, dans FÉAUX, V. (dir.), *100 Brabançons wallons du XX<sup>e</sup> siècle*, Waure, 1999, p. 120.

## XIV. Rebecq : les moulins d'Arenberg



Rebecq, roman pays aux campagnes fleuries  
Quand le printemps rôdait le long de tes sentiers  
Il faisait s'éclairer les bourgeons d'églantiers

Et s'éclater les ors de mille féeries.

...

La rivière coulait au rythme de la vie  
Entre les peupliers vigilants et secrets.  
Des nêpes en zigzag dessinaient leurs ballets  
Sur la face des eaux de la Senne endormie.

...

Du Moulin d'Arenberg la poulie imposante  
Descendait de gros sacs au creux de gros chariots ;  
Les chevaux piaffaient en frappant du sabot ;  
Leurs fers étincelaient sous leur robe puissante.

DEMIDDELEER, J.



Le site le plus représentatif des moulins double est celui des moulins d'Arenberg à Rebecq. (monument classé par l'arrêté royal du 17 mars 1980). Arrosés par la Senne, les moulins d'Arenberg sont situés au centre du village. L'origine du Petit Moulin remonterait au xv<sup>e</sup> siècle et les fondations du Grand Moulin attestent d'une construction de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Ils furent cédés en 1606 par les sires d'Enghien, aux ducs d'Arenberg.

Le « Grand Moulin », grande bâtisse formée de briques et de pierres est situé sur la rive gauche de la Senne. Il a été reconstruit entre 1858 et 1860. Primitivement, le moulin possédait deux roues à aubes en bois, ce qui lui valut d'être baptisé « les moulins ». Il servait à moudre l'orge, l'avoine et le seigle. La plupart des roues à aubes sur la Senne avaient des diamètres variant de 3 à 6 m. Mais le moulin de Rebecq battait tous les records avec une roue de 12 m que rendait possible une chute d'eau particulièrement pentue. Aujourd'hui, la machinerie qui actionne la roue à aube accueille les visiteurs lors des vernissages et des expositions qui s'y déroulent.

Vers 1820, ses roues en bois furent remplacées par une grande roue métallique de 7,5 m de diamètre, encore en place, bien qu'immobile. Le mouvement était transmis à six couples de meules par l'intermédiaire d'une roue dentée encore visible à l'intérieur et de courroie de cuir. Vers 1900, le Grand Moulin devint une fabrique de bas en soie artificielle. La haute cheminée cylindrique en brique est un témoin de cette époque. Ensuite après une quinzaine d'années, le moulin fut affecté à l'aplatissement des graines et à la mouture des aliments pour bétail. Il cessa ses activités en 1964. La commune de Rebecq l'a finalement racheté en 1973. Elle a entamé sa restauration. Le Grand Moulin possède encore sa roue à aube et une partie de sa machinerie au rez-de-chaussée, encore fonctionnelle. Il a accueilli en 1975 un musée régional consacré notamment à l'histoire de l'exploitation du porphyre.

Quant au « Petit Moulin », établi sur l'autre rive de la Senne, sa roue extérieure en bois a été remplacée en 1912 par une turbine noyée provenant du moulin de Quenast. On y accède en prenant le petit pont équipé de vannes qui régularisaient autrefois le débit du bief de la roue du grand Moulin. Son exploitation a cessé en 1972. Il contient une forge et une ancienne machinerie encore en état de marche. Et comme nous l'apprend en 2003, l'ancien bourgmestre André Fagnard dans sa lettre imaginaire au poète wallon Bob Dechamps : « le petit moulin a été restauré... Depuis quelques années, il moud comme il l'a fait pendant des siècles, sur ses immenses meules en



Pierre, grâce au travail des bouchardes et des meuniers amoureux de ce témoin d'une archéologie industrielle qu'ils ont su protéger des ravages du temps »<sup>21</sup>.

Un meunier a remis la main à la pâte. Regardons-le travailler :



Le froment est d'abord versé dans la trémie à grain, ensuite il passe dans le babillard (conduit d'amenée des grains) et enfin, les grains passent entre les meules qui tournent. La mouture tombe dans les blutoirs qui tamisent la farine qui aboutit dans les sacs. Le boulanger lève la pâte, alimente son four avec du charbon de bois, racle les cendres pour déposer les pains en pâtes sur des briques réfractaires encore brûlantes.



<sup>21</sup> Je l'écris cette lettre du Roman País, Braine-l'Alleud, 2003, p. 47.

## XV. Des lieux de fête et de séminaire

L'Orne compta jadis six moulins qui punctuaient de leur grande roue le fil de la rivière : Noirmont, Piroy, Chastre, Godeupont, Al Poudre et Al Vau. Aujourd'hui, le maître-mot en la matière est « reconversion ». À côté des nombreux moulins désaffectés, certains sont maintenant réaffectés.

Ici on travaille, on s'amuse, on se cultive et... on se marie. Les salles se répartissent dans l'ancien corps de logis et le fenil qui le prolonge. Le moulin et ses anciennes annexes sont transformés en studio<sup>22</sup>.

Nous sommes au Moulin Al Poudre, sorte de ferme moulin brabançonne, sur les bords de l'Orne, au lieu-dit « Les Montagnes », sous Blanmont. L'Orne traverse la propriété du sud au nord et forme la limite des anciennes communes de Héவில் et de Chastre-Villeroux-Blanmont. Ce moulin Al Poudre a fonctionné jusqu'en 1963<sup>23</sup>.

Edmond Vos n'hésite pas à qualifier ce moulin de bijou. « Une petite merveille de calme, de fleurs, de bruits du ruisseau... ». L'étang a été curé et l'Orne détournée sur plus de 100 m pour en faire ce lieu de rencontre aujourd'hui bien connu. On y franchit l'Orne sur un pont à double arche en moellons<sup>24</sup>.

## XVI. La période 1900-1950 sonne le glas de bien des moulins

Le XIX<sup>e</sup> siècle, malgré l'apparition de la machine à vapeur, ne parvint pas à ébranler de manière significative les moulins hérités de l'Ancien Régime. C'est la période comprise entre 1900 et 1950 qui sonnera leur glas. Ceci dit, à Jodoigne au début du XX<sup>e</sup> siècle, il n'y a plus dans la ville que deux moulins à farine mus par la Grande Gette. Et parmi eux, le moulin des Rendanges. Il est déjà cité au XIII<sup>e</sup> siècle. Il eut diverses activités à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (fabrique à effiloche les chiffons, de produits chimiques, de vernis). Il devint une boulonnerie jusqu'en 1926 avant d'être utilisé pour broyer des dents de schistes, des minéraux et des produits à colorer jusqu'en 1977<sup>25</sup>.

Aujourd'hui la tendance est à l'hydroélectricité. Car ne l'oublions pas la production d'électricité est possible grâce aux chutes d'eau. À l'abbaye de Villers, la roue du moulin remise en activité produira de l'électricité.

Mais tout cela n'est en rien très neuf. Juste à la mode. Ainsi de 1913 à 1925, Roger Deloog nous apprend que le moulin du Pirroir sis à Basse-Biez produisit de l'électricité. Il possédait deux roues à aubes animées par le Train. Les roues furent remplacées par une turbine. Le moulin a conservé tout son mécanisme intérieur. Il tourna jusqu'à la fin des années 1960. L'ensemble des machines conservées est un témoignage exceptionnel d'un ancien moulin semi-industriel.

## XVII. Vivre ou travailler dans un moulin reconverti

Logement résidentiel de luxe, appartements, logements sociaux, usine... nos anciens moulins désaffectés ont été au fil du temps reconvertis. Le moulin banal d'Archennes a été reconverti en logements sociaux. L'ancien moulin de Florival a, quant à lui, été transformé au XIX<sup>e</sup> siècle en filature de lin et ensuite intégré aux usines des accumulateurs Tudor.

Sur la Petite Gette, le moulin de Hemptinne à Jauche-la-Marne rappelle l'importante activité meunière. L'ensemble a aujourd'hui été transformé en immeubles à appartements.

<sup>22</sup> Histoire(s) en Dyle... op. cit., p. 37.

<sup>23</sup> MARTIN, J., Héவில், notes sur le moulin Al Poudre, dans *Wauriensia*, n° 3, s.l., 1994, p. 76-83.

<sup>24</sup> VOS, E., *Le Moulin Al Poudre*, dans PAQUET, P. (coord.), *Le patrimoine industriel de Wallonie*, Liège, 1994, p. 65-67.

<sup>25</sup> VERDICKT, M., *Les moulins de Jodoigne*, dans *Wauriensia*, t. 35, n° 1, s.l., 1986.

Certains moulins ont même gardé leurs mécanismes. C'est le cas du moulin à eau de Grez-Doiceau. Ce moulin est resté en activité jusque dans les années soixante. Quand en 1994, les actuels propriétaires l'ont acquis, il était déjà transformé en logement. La première opération a donc consisté à l'assainir. L'ensemble du mécanisme a été conservé. L'ancienne tour des machines abrite encore une magnifique série de bluteuses. Seules certaines meules ont été démontées afin de pouvoir occuper l'espace. Le rez-de-chaussée, auparavant atelier et remise, a été ouvert au maximum, ménageant toutes les vues intérieures sur le moulin et sur l'extérieur et la rivière. Les pièces les plus encombrées par les machines sont occupées par une fonction permettant leur maintien, notamment par un cellier au rez-de-chaussée<sup>26</sup>.

Reste qu'on peut conclure sans se tromper avec Gérard Bauay : « Aujourd'hui, les moulins sont entrés dans "l'âge du patrimoine" ».



La machinerie encore en place des moulins d'Arenberg.

<sup>26</sup> NORMAN, A., *Architecture. 10 logements*, dans *Des espaces détournés en Brabant wallon*, t. 4, s.l., 2003, p. 37-38.





L'Europe a déferté par les plaines rougies  
Et tes bourgs saccagés : Waterloo! Ramillies!  
Tombeaux d'un songe immense et d'un immense orgueil  
Dont l'histoire aujourd'hui porte encore le deuil!

BACCUS, G.

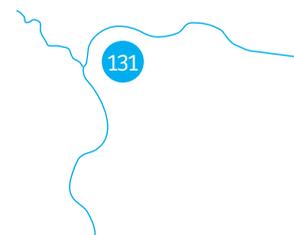


## X Des rivières et des guerres

Le Brabant wallon n'est protégé d'aucune manière, ni par la nature, ni par l'art militaire. Aucun fleuve n'y entrave la marche des armées. Juste quelques rivières, surplombées de plateaux devenus historiques. Un destin immémorial veut que les grands conflits armés de l'Europe se déroulent sur son sol. N'en retenons que quelques-uns. Et quels conflits : Ramillies (1706), Waterloo (1815) et les batailles de la Dyle et de la Gette (1940).

### I. En 1706, Marlborough s'en va en guerre à... Ramillies

Un plateau tragique! La région de Ramillies sise sur la ligne de partage des eaux des bassins des deux grands fleuves, l'Escaut (avec la Petite Gette) et la Meuse (avec la Mehaigne), fut le boulevard qui amena la plupart des invasions orientales en Europe occidentale. Cette région de Hesbaye présente un terrain largement ouvert et dépourvu d'obstacles importants. Les premiers qui exploitèrent au mieux ces caractéristiques furent les Romains qui y construisirent la chaussée Brunehaut (du nom d'une reine d'Austrasie). Une chaussée mise en place dans les premières décennies du 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. et qui tint lieu de frontière entre les provinces de Brabant et de



Namur. Elle est une des sept voies rayonnant en étoile autour de Bavay. Elle passe au sud de Marbais, au nord de Sombreffe et de Gembloux où elle change d'orientation, gagne Braives puis Tongres. On raconte qu'en 613 la vieille reine d'Austrasie y fut traînée par les cheveux jusqu'à ce que mort s'ensuive. Sa mise à mort fut terrible, liée à la queue d'un cheval impétueux, elle fut déchiquetée dans une course folle. Au Moyen Âge, Charlemagne la sillonna et plus tard les troupes du duc de Brabant la suivant dans un sens, iront attaquer le comte de Hainaut. Son tracé est encore visible presque partout sur notre territoire. Elle resta la seule route empierrée de notre pays jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est l'axe d'invasion par excellence. C'est ainsi qu'en 1940 encore, les blindés du Reich se ruèrent sur les plages de la Manche en empruntant cet itinéraire, après la bataille de Jandrain. Mais n'anticipons pas.

Référons-nous d'abord, à un spécialiste d'histoire militaire, le général Nyssens. Il écrit en l'occurrence :



Dans ce couloir Escaut-Meuse existe une région particulièrement intéressante, c'est celle de la crête de partage des eaux des deux fleuves. Elle court presque en ligne droite de Maastricht à Gembloux par Hannut et Perwez. La vieille chaussée, dite de Brunehaut qui reliait Tongres à Bavais et servait au déplacement des légions romaines, suit à peu près cette ligne de partage, évitant ainsi les obstacles d'eau en se maintenant à une altitude à peu près constante, variant entre 130 et 160 m. Le plateau qui a pour axe la crête de partage est légèrement ondulé et ne comporte ni bois, ni cours d'eau. Il convient parfaitement à l'offensive et se prête à la manœuvre de la cavalerie et des blindés. C'est sur ce plateau qu'eurent lieu les batailles de Ramillies, en 1706, les deux batailles de Neerwinden en 1693 et 1793 ainsi que le forçement des lignes de Brabant en 1705 et l'attaque de la position Dyle en 1940.

WAVRIENSIA, t. 60, n<sup>os</sup> 1 et 2, s.l., 2006, p. 21.



À 3 km au sud des grottes de Folx-les-Caves (inscrites sur la liste du patrimoine exceptionnel de Wallonie), voici le plateau où se déroula le dimanche 23 mai 1706, jour de la Pentecôte, la sanglante bataille dite de Ramillies. Une bataille qui marqua le tournant de la guerre de Succession d'Espagne, Louis XIV voulant installer son petit-fils sur le trône d'Espagne. Le front s'étira en arc de cercle le long de la Petite Gette entre Autre-Église au nord et le fameux tumulus d'Hottomont au sud. La bataille opposa cinq heures durant, les Alliés conduits par le célèbre stratège anglais John Churchill, duc de Marlborough – qui passe pour l'un des plus grands chefs militaires de tous les temps – aux troupes françaises de Louis XIV, commandées par le maréchal de Villeroi. Le combat titanesque – 60 000 hommes environ furent engagés de part et d'autre – devait se terminer par la déroute des Français qui perdirent le quart de leurs effectifs. Contrairement à la bataille de Waterloo, il ne subsiste à Ramillies aucune trace de ce gigantesque affrontement qui se déroula aux abords de la ligne de partage des eaux.

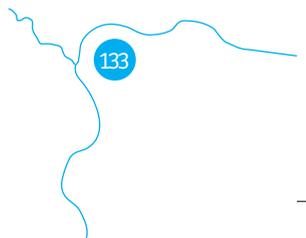
## II. Waterloo, Waterloo, morne plaine...

Voici un autre champ de bataille idéal. À savoir une sorte de plateau d'interfluve, donc très peu vallonné, situé entre les bassins de la Senne à l'ouest (vallée du Hain à Braine-l'Alleud) et de la Dyle à l'est (vallée de la Lasne à Plancenoit). C'est le site du champ de bataille de Waterloo. Il semblait un lieu prédestiné à la rencontre des armées sur l'axe méridien Bruxelles-Charleroi. « Le partage des eaux entre la Senne et la Dyle se faisait ici par une sorte de remblai qui portait la grande chaussée de Charleroy à Bruxelles » écrit le français Adolphe Thiers, en décrivant le champ de bataille de Waterloo dans sa monumentale *Histoire du Consulat et de l'Empire*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> THIERS, A., *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. 20, livre 60, Paris, 1862, p. 142.



La butte de Waterloo...



... et son emblématique lion.



Un plateau sans cours d'eau, même si ces derniers ont quand même joué un rôle dans le déroulement de la bataille. À tel point que d'aucuns écrivent dans un raccourci saisissant : « La bataille de Waterloo était en réalité celle de Plancenoit... donc celle de la Lasne ».

Et de fait, prenons la coulisse orientale du champ de bataille. Pour être au rendez-vous de l'histoire, les hommes de Blücher – quoique exténués – ont accompli en juin 1815 à travers la vallée de la Lasne, ses chemins raboteux, ses sentiers boueux, ses prairies marécageuses, ses broussailles épineuses et ses bois, une pénible marche forcée. Leur remarquable exploit constitue l'un des épisodes les plus glorieux de tous ceux qui se rattachent à la bataille de Waterloo<sup>2</sup>. La Lasne vit passer l'armée prussienne qui descendait de Lasne-Chapelle-Saint-Lambert. La traversée de la rivière fut un calvaire pour les soldats de Blücher. Son lieutenant général von Bulow y traîna 40 000 hommes exténués par des sentiers boueux et des prairies marécageuses.

La mémoire collective nous rappelle Paul Olbrechts a aussi retenu l'aspect stratégique des ponts sur la Dyle lors d'événements guerriers. La veille de la bataille de Waterloo, les forces anglo-hollandaises empruntent trois ponts : ceux de Loupoigne, de Thy et de Genappe. Et quelques heures plus tard, les 100 000 fantassins français et la cavalerie et l'artillerie passent par le pont de Genappe, mais aussi par les ponts des environs. À Genappe, la Dyle est franchissable pour les cavaliers et les fantassins, mais ses berges hautes en interdisent le passage au charroi.

<sup>2</sup> DELMELLE, J., *Au fil de la Lasne*, dans *FB*, n° 142, s.l., juin 1959, p. 217.

Thiers écrit : « Heureusement le Thy (sic) qui coule à Genappe était facile à franchir et chacun se jeta dedans pour atteindre la rive opposée. Ce fut même une protection pour nos fuyards traversant un à un ce petit cours d'eau qui pour eux n'était pas un obstacle, tandis qu'il en était un pour l'ennemi marchand en corps d'armée »<sup>3</sup>.

Dans la nuit du 18 au 19 juin, après la défaite, les troupes repassent donc sur ce pont de pierre de 2,5 m de large à Genappe pendant que des combats d'arrière-garde tentent de retenir les attaques de la cavalerie prussienne. L'accès au pont est obstrué par l'accumulation de véhicules et une énorme cohue envahit la ville.

N'oublions pas qu'en 1815, Genappe n'était qu'une longue rue escarpée au bas de laquelle se trouvait après un coude, un pont de pierre enjambant la Dyle. C'est un goulet d'étranglement. Les débris de l'armée vont s'y dévorer eux-mêmes.



**Tout l'enfer s'était donné rendez-vous autour de ce pont maudit. Ce que les rochers d'Espagne, les boues de Pologne, les flots de la Bérézina n'ont pu faire, ce petit pont insignifiant, le réalise en provoquant la déroute complète de l'armée française. Tous courent comme des fous, les vêtements lacérés, nu-tête, noirs de poudre. Dans cette confusion, les boulets prussiens tracent de sanglants sillons. Les hommes pris dans ce piège infernal, pleurent, crient, s'injurient... Éperdus, ils se suicident littéralement en venant s'enfourner dans Genappe. Une fois entré dans l'enfer, il est impossible d'en sortir.**

*Genappe dans la tourmente de juin 1815, dans ABN, Ligny, 2000, p. 12.*



Napoléon lui-même dut abandonner dans cette débandade sa berline impériale en avant du pont. Il enfourcha son cheval. Il mit beaucoup de temps pour s'approcher de la Dyle. Il la passera finalement avec son escorte, au gué de Ways. Un officier prussien mit la main sur la berline de l'Empereur. C'était « le trophée de trophées ». Le butin était énorme. La voiture contenait un uniforme de rechange, dans la doublure duquel se trouvaient des diamants. Sans parler du désastre symbolique que constituait une telle capture.

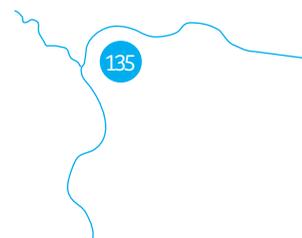
Ah... ce maudit pont sur la Dyle. Sur cette Dyle gorgée de sang. Dans son ouvrage *La bataille de Waterloo*, Jean-Claude Damamme écrit : « trois bataillons de la Garde ont tourné le pont et franchi la Dyle sans difficulté. Assoiffés, car ils n'ont rien bu au cours de cette journée hallucinante, des groupes de soldats s'agenouillent sur les rives pour se désaltérer à même la Dyle; et peu leur importe les cadavres que charrie la rivière gonflée par l'orage d'hier, et qui les cognent au passage »<sup>4</sup>.

Mais la Dyle joua aussi son rôle à hauteur de Waure. Le 18 juin 1815, alors que la bataille faisait rage à Waterloo, Grouchy ordonna au général Gérard (1773-1852) d'attaquer le moulin de Bierges afin de s'emparer du large pont en pierre qui traversait la Dyle. Une rivière qui faisait 9 m de large à cet endroit. Les combats durèrent jusqu'à l'aube du 19 juin quand les troupes françaises s'emparèrent du moulin. Le général comte Gérard à la tête d'un bataillon, tomba, frappé d'une balle en pleine poitrine. Un monument érigé à proximité du moulin rappelle cet événement<sup>5</sup>. Durant les combats des 18 et 19 juin, le Christ du pont éponyme, fut endommagé par une balle de biscaien au niveau de son flanc gauche provenant sans doute de l'artillerie prussienne. Car ce pont fut en 1815, le théâtre de furieux combats. En 1845, il fut remplacé par un pont plus large que l'armée anglaise fit exploser en mai 1940. Mais auparavant, le curé doyen de Waure demanda aux Anglais qui s'apprêtaient à miner le pont... d'enlever le crucifix.

<sup>3</sup> THIERS, A., *Histoire du Consulat et de l'Empire... op. cit.*, p. 252.

<sup>4</sup> DAMAMME, J.-C., *La bataille de Waterloo*, s.l.n.d., p. 270.

<sup>5</sup> SONMERYN, A., *Les combats de Waure des 18 et 19 juin 1815*, s.l., 1965, p. 19-21 et ARCQ, A., *Waure et le combat de Namur; 18-21 juin 1815*, Allongier-la-Caille, 1995.





### III. Et voici « la bataille de la Dyle »

Car à l'époque, la Dyle servit de barrière anti-char naturelle. Afin d'éviter que la capitale ne tombe aux mains de l'ennemi, la fameuse ligne de défense KW (Koningshooyck-Waure) fut installée entre Anvers et Waure jusqu'à Namur. Pendant trois jours du 14 au 17 mai 1940 de violents combats eurent lieu. La bataille de la Dyle fit rage. Se trouvant sur la ligne de défense KW, Waure fut la cible des bombardiers de l'aviation allemande. Tout le centre à proximité de l'hôtel de ville a été ravagé par les flammes. La bataille fit également rage à Limal. Des combats très durs se déroulèrent en bord de Dyle entre le 14 et le 16 mai 1940. Le pont du 11<sup>e</sup> Zouave à Limelette est là pour commémorer le régiment français qui combattit à cet endroit en mai 1940.

En 1944, c'est le pont du Christ et la place Bosch qui ont été la proie du feu. Reconstitué, le pont fut une nouvelle fois détruit en septembre 1944, mais cette fois par l'armée allemande en fuite. De nouveau, le Christ fut mis à l'abri. Il fut remplacé le 18 août 1946 lors de l'inauguration du nouveau pont. Ce fut le premier pont de Waure à être reconstruit<sup>6</sup>.

### IV. La bataille de la Petite Gette ou le premier duel de chars de la Seconde Guerre mondiale

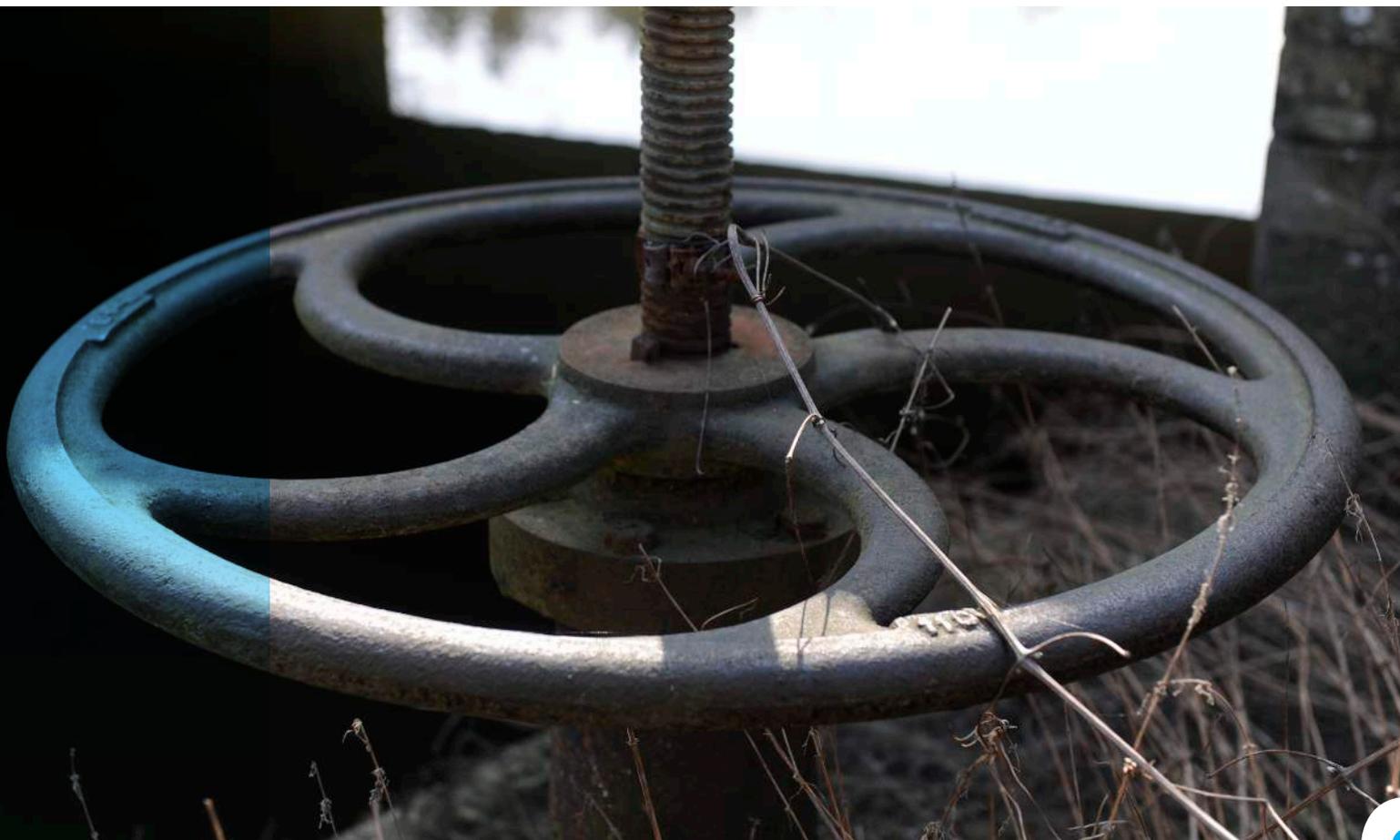
« La Petite Gette est entrée dans l'histoire en mai 1940 » écrit Yves Vander Cruysen<sup>7</sup>. Neerheylissem, Orp-le-Grand, Piétrain, Jauche, Jandrain... et les divers hameaux baignés par la Grande Gette ont le 11 mai 1940 eut le triste privilège d'être le cadre du premier duel de chars de la Seconde Guerre mondiale. Il permit à l'armée française de rejoindre sa ligne de défense fixée entre Waure et Gembloux. Un beau monument dédié à la cavalerie française sis en bordure de la route qui mène de Jauche à Jandrain commémore les combats de mai 1940. À Jandrain même, l'on peut visiter le Musée du Corps de cavalerie français 1940.

Bref comme l'écrit Louis Dumont-Wilden : « On ne peut faire cent pas en Brabant wallon, sans soulever la poussière de l'histoire ».

<sup>6</sup> VAN HAEPEREN, G., *Waure. Le Christ du Pont à 300 ans*, dans *Wauriensia*, t. 51, n° 2, s.l., 2002, p. 39-44 et TORDOIR, J., *1815 : Les Suisses du pont du Christ*, dans *Wauriensia*, t. 60, n° 2, s.l., 2011, p. 62.

<sup>7</sup> VANDER CRUYSEN, Y., *Récits de guerre en Brabant wallon*, s.l., 2004, p. 31.



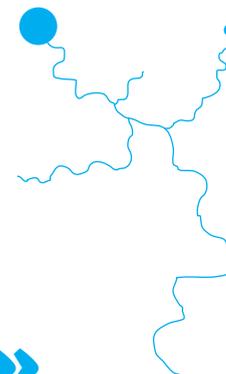


## XI Produire, distribuer, épurer



« Si notre globe avait deux mètres de diamètre, l'eau potable y tiendrait dans un verre. »

CRÉPEAU, M., *Ministre de l'Environnement en France*, dans *Monument historique*, s.l., août 1982.  
Préface du dossier *L'Eau douce*.



### I. Les eaux du Hain pour mettre fin au modèle de distribution aristocratique à Bruxelles

*In extremis!* L'ex-ministre du Patrimoine Benoît Lutgen a inscrit en août 2011, l'aqueduc de Mont-Saint-Pont sur la liste de sauvegarde du patrimoine. Un aqueduc « historique » qui nous raconte l'histoire de l'alimentation en eau de la ville de Bruxelles. Un témoin fantastique de l'ère industrielle. Il était cependant menacé de démolition. Mais n'anticipons pas.

Merci le Hain. Merci la nappe aquifère. Les Bruxellois peuvent dire merci aux Brainois. Car les habitants de la capitale durent attendre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour que leurs rues soient raccordées au réseau de distribution d'eau. Un réseau qui allait puiser son eau dans le Hain, sis à une trentaine de kilomètres de la ville. « Avec cette première captation lointaine s'ouvrait une nouvelle page de la distribution d'eau à Bruxelles. Le modèle aristocratique de distribution à domicile jusque-là en vigueur avait vécu. En quelques années, toutes les rues de Bruxelles furent raccordées et plus uniquement les quartiers chics de la ville comme jadis »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> DELIGNE, C., *Les fontaines urbaines dans les Pays-Bas méridionaux aux Moyen Âge*, dans *Histoire urbaine*, n° 22, s.l., juin 2008, p. 146.



L'Aqueduc de Mont-Saint-Pont (Braine-l'Alleud).

## II. L'aqueduc et le système du Hain

Le Hain? Nous sommes là sur le rebord du plateau brabançon. Il baigne cinq villages dont les trois Braine et Clabecq, forment la frontière linguistique. La source du Hain est constituée d'un mince filet d'eau qui sourd d'une prairie marécageuse au village de Witterzée. À partir de Braine, ou plus exactement de Mont-Saint-Pont, la rivière s'oriente brusquement vers l'ouest jusqu'à Clabecq. Le Hain s'écoule à travers Braine-le-Château et se jetait alors dans la Sennette à Ronquières et aujourd'hui (depuis les travaux d'élargissement) dans le canal. La route provinciale et le chemin de fer de Tubize le longent.

Les captages d'une quinzaine de sources alimentant le Hain, opérés depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, pour la distribution d'eau de la ville de Bruxelles ont considérablement réduit le débit de la rivière. En 1873, Tarlier et Wauters notent que le Hain était réduit à un filet imperceptible depuis que sa source – la fontaine Saint Martin sous Wisterzée – a été déviée pour le service hydraulique de la ville de Bruxelles. Conséquence, le moulin d'Ophain ne peut plus fonctionner par suite de la diminution du débit de la rivière.

Et tout cela en raison du captage du Hain et à son fameux aqueduc. Nous en sommes là en 1855 à l'origine de la première distribution d'eau « moderne » de Bruxelles. Pour ce qui concerne les premières distributions d'eau dans les campagnes du Brabant wallon, il fallut encore attendre un demi-siècle, voire un siècle.

Tout débute en 1850, par une étude consacrée à la distribution d'eau de la capitale. Elle révèle que le seul recours aux ressources locales ne permet pas d'assurer une alimentation suffisante de la Ville. D'où l'idée de l'aqueduc et du « système du Hain ».

Au départ, il y a le projet Delaveleye. Un projet ambitieux et simple à la fois, basé sur une étude géologique du plateau situé au sud de Bruxelles. Il propose l'adduction d'eaux souterraines captées à la cote 122 à Witterzée par un aqueduc « à fleur de terre » qui aboutirait à un réservoir situé à Ixelles à la cote 78. Le fameux aqueduc du Hain est lancé.

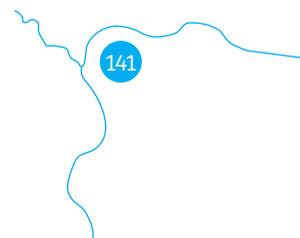
Ce nom s'applique aux plus anciens ouvrages faisant partie du réseau d'adduction. Il s'agit de collecteurs à écoulement libre : l'eau des sources dites supérieures y circule uniquement par gravité en fonction de la dénivellation existant entre le lieu d'origine et leur point d'aboutissement, grâce à une pente de l'ordre de 15 à 20 cm au km. L'eau des sources dites basses est relevée à l'aide de pompes mécaniques et rejetée dans l'aqueduc d'aménée.

L'aqueduc part de l'usine hydraulique de la rue des Églantiers. Il enjambe la vallée du Ri Patiau à Mont-Saint-Pont par un pont dont les nombreuses arches le font considérer comme un monument architectural.

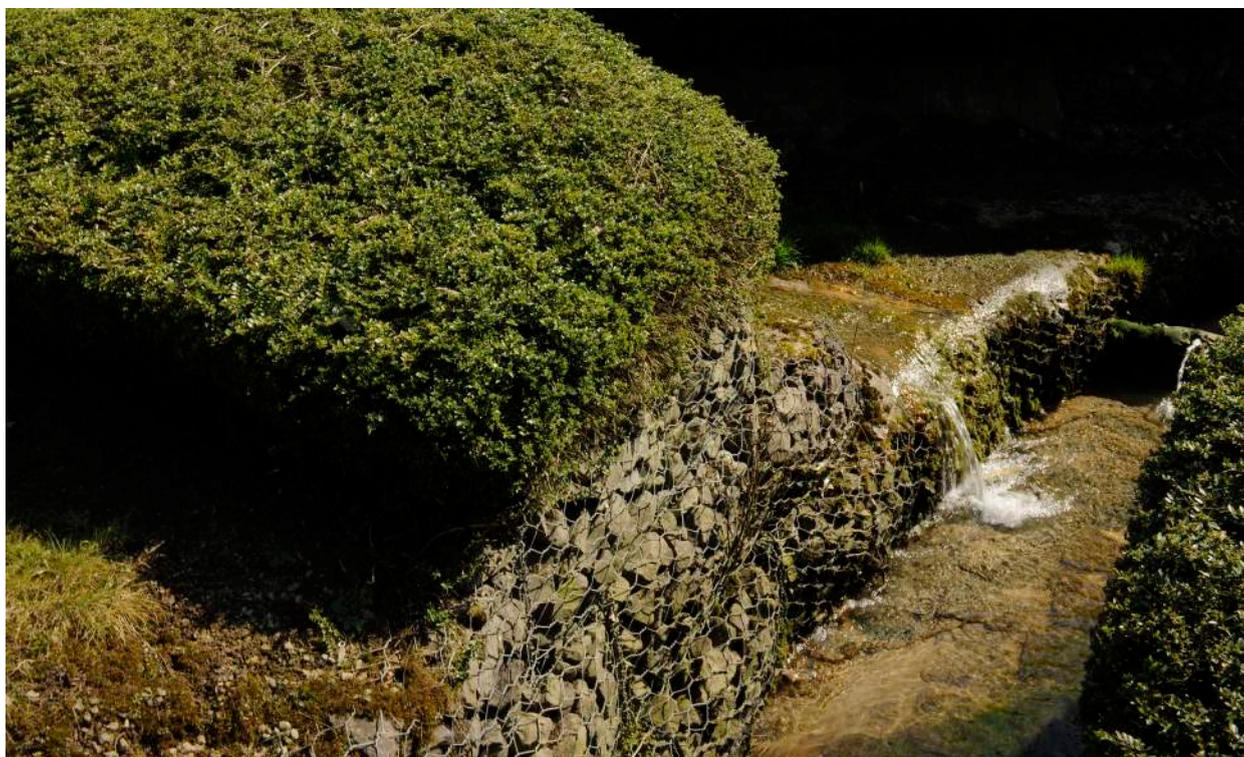
Sa première pierre fut posée en 1853 par le duc de Brabant, le futur Léopold II. L'aqueduc de Mont-Saint-Pont, qui enjambe la rue des Piles à la frontière de Braine-l'Alleud et de Waterloo est un formidable témoin de l'histoire de l'adduction d'eau dans notre pays. Il est bâti en brique et pierre bleue, le radier et les piédroits du collecteur étant en béton armé. Cet ouvrage d'art, d'une longueur de 200 m, comporte pas moins de 27 arches en plein cintre.

L'aqueduc de la CIBE a servi jusqu'en 1972. Mais voilà, depuis, il s'est dégradé. Vivaqua (qui a succédé à la CIBE en 2006) envisage maintenant sa démolition. De son côté, le bourgmestre de Braine-l'Alleud relève qu'il s'agit d'un monument du patrimoine historique brinois. Mais seul le classement permettrait de le sauver. Voilà pourquoi, le ministre du Patrimoine Benoît Lutgen l'a inscrit en août 2011 sur la liste de sauvegarde du patrimoine. La procédure de classement est ainsi relancée. Cette décision assure à ce bien une protection identique au classement pendant un an. Des études et analyses ont été menées afin d'envisager un classement éventuel du bien.

En 1855, l'aqueduc (26,1 km) et le premier compartiment du réservoir d'Ixelles sont inaugurés. En 1860, les travaux de captage des sources de Braine-l'Alleud sont terminés. La ville capte les sources de Witterzée, de Lillois



Le petit ruisseau qui coule au pied du célèbre aqueduc.



et de Braine. L'usine de refoulement de La Vau est mise en service. Ses pompes renvoient les eaux dans l'aqueduc. En 1888, la galerie de Lillois est achevée<sup>2</sup>.

### III. La bataille de l'eau de Braine-l'Alleud

En 1901, Braine-l'Alleud s'opposa à la Ville de Bruxelles. En cause, le contrôle de l'eau pompée par la capitale depuis 1853. Cette dernière désirait encore pomper davantage. Ces captations sont nuisibles et ruineuses pour l'industrie locale plaidait le conseil. Le débit insuffisant oblige les ouvriers à provisoirement chômer. Pour eux, la perte des eaux est désastreuse. Sans oublier que les galeries filtrantes influencent la nappe aquifère. D'après les hydrologues, Braine-l'Alleud fournit déjà à Bruxelles le tiers de la totalité de ses eaux. La nouvelle demande de la ville asséchera toute la région.

En 1907, la galerie de captage des Hayettes à Braine-l'Alleud est achevée. En 1935, l'usine de refoulement de Vieux-Genappe est mise en service. En 1953-54, un puits est foré à Waterloo. En 1970, les deux puits captants de Braine-l'Alleud sont mis en service<sup>3</sup>. Ces captages sont implantés dans la formation sablonneuse. Actuellement, le débit journalier moyen est de 25 000 m<sup>3</sup> pour Braine-l'Alleud. 7 500 m<sup>3</sup> pour Vieux-Genappe, 4 000 m<sup>3</sup> pour Waterloo et 2 600 m<sup>3</sup> pour Plancenoit.

<sup>2</sup> *L'usine hydraulique de Braine-l'Alleud ou l'usine La Vau*, fasc. 26, s.l., 1991, p. 1-13.

<sup>3</sup> *Aquanews*, n° 163, n° spécial, s.l., janvier 2009.

## IV. Un « temple de l'eau » pour Bruxelles qui culmine à 162,5 m à Lillois

Parmi les 17 réservoirs de Vivaqua, celui de Callois (1981) est le plus récent et le plus important. Nous ne sommes pas loin du Lion de Waterloo, au lieu-dit Bois du Callois. C'est la clé de voûte de l'alimentation du réseau de distribution en zone super haute pression. Ce réservoir de tête de distribution a été installé à 162,5 m, soit un des points les plus hauts du Brabant wallon. Dès 1966, la CIBE a étudié la possibilité d'augmenter sa capacité de stockage en construisant un réservoir en un point aussi élevé que possible pour assurer une pression normale dans les quartiers les plus hauts de l'agglomération bruxelloise. En 1967, le site du Bois du Callois, sur le territoire de Lillois-Wittergée a été choisi. En 1971, les travaux de construction du réservoir furent entamés. En 1981, le réservoir fut officiellement mis en service. C'est une œuvre de génie civil.

« Avec une capacité énorme de 120 000 m<sup>3</sup>, c'est le plus grand réservoir de Vivaqua. L'ouvrage reçoit les eaux en provenance de Tailfer par l'intermédiaire du feeder d'adduction (conduite d'eau sous pression) Mazy-Marbais-Callois dont le débit peut atteindre 150 000 m<sup>3</sup> par jour. Ces réservoirs constituent l'une des plus grandes toitures de Belgique sans joints de dilatation. Chacune des deux structures fait 90 m de diamètre et 6 130 m<sup>2</sup> de surface. Sept tonnes de galets recouvrent le toit. En été, ils captent la chaleur; en hiver, ils font écran au froid. À l'intérieur, c'est Byzance, les eaux coulent et miroitent autour de colonnes majestueuses. Une forêt de colonnes. La température est de 10 degrés. »

Bref, ces énormes réservoirs à l'allure de vaisseaux spatiaux, abritent l'eau de la Meuse rendue potable et transportée dans une grosse conduite. Ces réservoirs s'apparentent à des cathédrales de l'eau, avec leur tour d'équilibre qui amortit les coups de bélier dus à d'éventuelles variations de pression. Le site est impressionnant. Le roi Baudouin n'a pas caché son émerveillement lors de l'inauguration des réservoirs en 1981.

## V. L'eau, c'est aussi sa production et sa distribution

« Nous sommes en 2001 apr. J.-C. Un petit quartier s'alimente encore et toujours lui-même en eau. Et pas n'importe lequel. Que du contraire. Le site de l'abbaye de Villers, rien de moins. Cet anachronisme est à présent révolu. Cela ne s'est pas fait plus tôt, pour la bonne et simple raison que cet endroit disposait de son captage et de ses conduites, bref d'un réseau de distribution près de 700 ans avant celui de la commune. L'État, propriétaire des lieux depuis 1893, a réalisé sur le site une distribution privée en 1900 et avait poliment décliné l'invitation de se raccorder au réseau communal lors de sa création. Cependant, la pollution et un entretien insuffisant ont eu raison de ces ouvrages et contraint les gestionnaires à s'adresser à des professionnels. Il a fallu "tirer" 1 154 m de conduites pour relier cet endroit à un point desservi. »

Le Brabant wallon n'a jamais manqué d'eau. L'abondance de la ressource hydrique est telle que le problème ne se pose pas. Qu'elle provienne d'une source, de la nappe phréatique, d'un puits... l'eau arrive dans chaque village selon des équipements hydrauliques qui se perfectionnèrent peu à peu. Mais il fallut attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et parfois le début et même encore pour deux villages, la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour que soit installés partout les réseaux d'alimentation qui vont améliorer considérablement la vie quotidienne des habitants.

En Brabant wallon, l'eau du robinet est distribuée aujourd'hui essentiellement par deux importantes sociétés intercommunales. À savoir, le mastodonte que constitue la Société wallonne de distribution d'eau (SWDE) et le petit poucet devenu grand au fil du temps : l'Intercommunale des Eaux du Centre du Brabant wallon (IECBW). Cette

dernière intercommunale nous intéresse particulièrement, car elle est née au cœur même du Roman País et dessert aujourd'hui 12 des 27 communes du Brabant wallon. Une compagnie intercommunale qui a vu le jour en 1912 sur les bords de la Lasne dans les anciens locaux du site classé des « Blanches Dames de l'abbaye d'Aywiers ».<sup>4</sup>

Si peu de vallées connaissent autant d'affleurements d'eau que celle de la Lasne, l'installation de l'eau de ville ne fut pourtant pas une mince affaire dans la région. À Ohain, les discussions commencèrent après 1890, année de l'inauguration de la fontaine « Mascart » sur la place communale du village<sup>5</sup>. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Ohain était la commune aux sept sources<sup>6</sup>. On ne parlait pas encore à l'époque de bornes-fontaines et encore moins de raccordement individuel aux habitations.

Dans un premier temps, les distributions d'eau consistaient en l'aménagement de fontaines, puits ou sources publiques. Aucune loi n'imposait aux communes l'obligation de distribuer de l'eau potable aux administrés. Cependant tout ce qui intéressait la propreté et la salubrité entraînait dans les attributions du pouvoir communal.

Des mesures adoptées en 1789 et en 1790 établirent la responsabilité de la salubrité aux communes, lesquelles vont par extension s'arroger la compétence en matière de distribution d'eau et d'égouttage au XIX<sup>e</sup> siècle. À partir de 1850, les premiers réseaux de distribution d'eau se mettent en place dans les grandes villes Bruxelles, Gand, Anvers. L'eau est alors considérée uniquement comme une ressource à exploiter et il n'est donc pas question de politique de l'eau en tant que telle. La première ville belge qui disposa d'une distribution d'eau publique moderne fut Bruxelles en 1858.

Bref dès le XIX<sup>e</sup> siècle, le principe que tout particulier peut avoir de l'eau à condition de la payer est admis. Mais l'eau distribuée dans la capitale ne l'était ni en qualité, ni en quantité suffisante. En 1857, on vendra même de l'eau... au seau. Les sécheresses, l'augmentation de la consommation, mais aussi des erreurs de calculs quant au débit des sources captées, sont cause de ces disettes. Cependant tous les observateurs s'accordent pour reconnaître que la distribution à Bruxelles fut parmi la meilleure dans les villes européennes. Bruxelles fut la première ville à établir une distribution d'eau générale et complète. En 1870 presque toutes les rues de la ville et des parties des faubourgs qui formaient agglomération étaient pourvues de conduites. L'eau était distribuée dans deux maisons sur cinq en moyenne. Et cela grâce notamment à l'eau du Brabant wallon.

## VI. Des femmes qui s'aident « d'on gourdia »

À la campagne, il faudra attendre plus longtemps. Un rapport daté de 1893 nous apprend que 20 % des ménages belges sont approvisionnés en eau de distribution et que la majeure partie de la Flandre s'approvisionne au moyen d'eau de pluie et d'eau puisée dans les mares. Mais il n'y a pas que dans les Flandres que l'on puisait l'eau dans les mares.

Ainsi à Beaumont, sur les hauteurs de Lasne, les habitants s'approvisionnaient, outre dans les nombreux puits, à la mare<sup>7</sup>. À partir de 1909, on amena l'eau jusqu'à Beaumont. Mais l'installation de l'eau courante coûtait trop cher pour que son usage devienne général. Avant 1914, les habitants venaient s'approvisionner le « gorja » sur les épaules pour y remplir les deux seaux qui y pendaient. Quant à la commune de Bousual, elle dut attendre 1919 pour avoir sa propre distribution d'eau.

<sup>4</sup> MEUWISSEN, É., *IECBW. 1912-2012*, Jemappe, 2012.

<sup>5</sup> PEETERMANS, A., *L'installation de l'eau de ville à Ohain*, dans *La vie à Lasne*, n° 113, s.l., septembre 2009.

<sup>6</sup> Il y avait les fontaines de Sainte Wiivine, de Mau Stampé, du Lai Brou, du Bois Ghion, des Loups, du Trépassé et de Renipont. Pour Lasne, on retrouvait les fontaines du Pré al Patte, du Comte, de La Louchette. Pour Couture-Saint-Germain : les fontaines Saint-Germain, de l'Escassée, de Bric Benoît, du Grand Maréchal.

<sup>7</sup> AUGIS, M., *Beaumont-sous-Lasne et le hameau méconnu*, dans *FB*, n° 192, s.l., décembre 1971, p. 331.

La marre de l'abbaye de Lasne.

« À Nodebais, en 1930, l'eau potable ne coulait pas encore au robinet. Il fallait aller la chercher à la fontaine ou à la pompe la plus proche. La plupart du temps cette charge revenait aux femmes qui s'aident "d'one aminde" (un joug qui se met sur les épaules pour porter les seaux). Certains l'appellent "on gourdia". Ce travail journalier et indispensable avait cependant un côté heureux : il était l'occasion pour les femmes de se retrouver et de faire une petite "canlète" (bavardage) entre elles. On demandait aux enfants d'aller remplir à la fontaine la petite cruche ou broc que l'on mettait sur la table. Quelques favorisés du village avaient un puits d'eau potable avec pompe chez eux. Il y avait à Nodebais 7 fontaines et 4 pompes.

À Nodebais en 1930, s.l., juin 1995, p. 21-22.



À Jodoigne par exemple, la première pompe publique apparaît en 1778 sur la Grand-Place écrit Jean-Paul Crève-cœur<sup>8</sup>. Une nouvelle pompe fut érigée en 1787. Elle ressemblait plus à un perron qu'à une pompe. Un immense pilier en pierre bleue supportait un lion également en pierre bleue appuyant ses pattes sur un écusson aux armes de la ville. En 1921, on adossa une borne-fontaine au grand pilier. En 1952, la ville comptait 20 bornes-fontaines. Elles étaient comme partout ailleurs actionnées par une grosse clé fournie par la ville. Quant à la pose de la première canalisation d'eau potable, elle date de 1898.

Signalons pour l'anecdote que Nivelles fut très probablement l'une des premières villes de Belgique à être équipée d'un service communal de distribution d'eau. Dès avant l'an... 1525 ! Et cela grâce à l'abbesse de Moerkerke, du chapitre noble de Sainte-Gertrude qui l'introduisit et... perçut les premières redevances.

« Les sources des anciennes Clarisses existant depuis quatre siècles furent jusqu'en 1889 les seules sources d'eau potable avec celles de Grand Peine, faubourg de Charleroi, à alimenter toute la ville en eau potable, une eau extrêmement pure, cristalline et d'une incomparable fraîcheur. Il existait là, deux puits produisant ensemble 100 m<sup>3</sup> d'eau par jour. Dès 1525, la fontaine du Perron sur la Grand-Place fut alimentée par les eaux des Vieilles Clarisses qui y étaient alors amenées par des tuyaux en poterie et les habitants installés le long des conduites, furent autorisés à "se raccorder" comme nous dirions aujourd'hui pour la consommation d'eau potable. Cela se fit par des tuyaux en plomb. Les riverains étaient tenus de payer un droit de filet d'eau. Aujourd'hui, c'est l'IECBW qui fournit l'eau à Nivelles.

DEVAILLE, E., *Nivelles fut (très probablement) la première ville de Belgique à être équipée d'une distribution d'eau*, dans *RTD*, n° 120, s.l., 1968, p. 71-74.



Au petit Faubourg à Tubize, l'infection de la Fontaine du Marais en 1878 provoqua une épidémie de typhus. Les puits artésiens étaient alors la seule source d'approvisionnement en eau potable. Quelques fontaines (pompes) à bras étaient à la disposition des habitants. Ce ne fut qu'en 1918 que le placement de conduites de distribution s'acheva. 90 bornes-fontaines se répartirent dans le village. Moyennant une redevance de 5,75 francs par clé, on pouvait s'approvisionner à l'aide d'une palanche, à la borne la plus proche<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> CRÈVECOEUR, J.-P., *Historique de la distribution d'eau potable à Jodoigne*, dans *FB*, n° 194, s.l.n.d., p. 109.

<sup>9</sup> 1840-1940. *100 ans de vie quotidienne. Tubize et son passé*, rec. n° 6, s.l., 1993, p. 17.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, notre pays prend conscience des problèmes causés par l'eau sur la santé publique (les épidémies). En 1902 et en 1906, des rapports démontrent la faiblesse de la distribution d'eau.

Ainsi à Lasne Chapelle-Saint-Lambert, village haut perché sur le versant de la Lasne, le conseil communal prit en 1900 des dispositions contre la pollution des eaux. Il décide la construction de réservoirs publics. Dans le PV de la séance du 19 août 1900, on peut lire :



Vu la quantité d'eau nécessaire pour l'entretien des bestiaux, le lavage du linge et le nettoyage des maisons; considérant qu'il importe que l'eau affectée à ces usages soit propre et ne contienne aucune matière putride; que l'eau fournie par les puits est insuffisante pour alimenter les hameaux de Beaumont, de Renival et de Genleau; que les constructions de réservoirs publics aux endroits où se trouvent actuellement à Renival et à Beaumont des mares infestées et dangereuses et à Genleau à un emplacement à désigner, présentent tous les avantages possibles à cet égard; que ces réservoirs seraient d'un précieux secours en cas d'incendie et que l'État et la Province encouragent par des subsides l'exécution de ces sortes de travaux; décide, en principe la construction de réservoirs publics : un à Renival, un à Beaumont et un à Genleau.

Cité par DELOOZ, R., *À la découverte de Lasne...*, s.l.n.d., p. 37.



Rue du tour d'eau.

Bientôt de petites distributions allaient desservir des bornes-fontaines, des pompes, des fontaines abreuvoirs, des lavoirs, mais il a fallu attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour voir la construction de véritables réseaux de distribution d'eau à domicile dans les villages.

## VII. Des bornes-fontaines

On ne parle pas alors de distribution d'eau au robinet dans les habitations du Brabant wallon. C'est encore l'époque des bornes-fontaines. Elles furent la solution privilégiée par de nombreuses communes. Elles offraient la possibilité à tous d'accéder à l'eau potable en un temps où l'eau courante dans la maison n'était pas encore généralisée.

Ohain comptait au début du XX<sup>e</sup> siècle, 63 bornes-fontaines incongelables, avec cuve en fonte et purgeur automatique. Lasne-Chapelle en avait aussi une soixantaine. Des clés, permettant leur fonctionnement, étaient livrées avec chaque borne-fontaine. Ces bornes furent placées dans des endroits stratégiques. À Ohain, dans le centre du village. Les autres furent disséminées dans les quartiers décentrés et les nombreux hameaux. Chaque ménage recevait une clé pour utiliser la borne-fontaine contre paiement de la somme de 2 francs par an. La distribution d'eau s'y faisait gratuitement pour peu que la consommation journalière ne dépasse pas 40 l par tête. Et pas question de prêter sa clé aux voisins. Il était aussi interdit d'arroser son jardin, de procéder auprès des bornes à des opérations de lavage et de nettoyage d'objets ou animaux ou de laisser prendre de l'eau aux bornes-fontaines par des enfants de moins de 14 ans. Enfin, pas question de produire un écoulement continu des bornes, ni les faire couler sans recueillir l'eau domestique. Économie, économie! On ne gaspille pas!

Des concessions d'eau pouvaient être accordées à ceux qui en faisaient la demande. L'eau était alors livrée à débit libre ou à compteur. Le prix de l'abonnement pour un robinet libre était de 5 francs (uniquement pour les usages domestiques) ; pour l'abonnement au compteur, le prix était fixé à 0,10 francs le m<sup>3</sup>. On le voit, les habitants d'Ohain bénéficiaient déjà de la possibilité de choisir un raccordement individuel au réseau communal de distribution d'eau.

Bref, tout était prêt pour enclencher la phase suivante, à savoir la constitution des intercommunales. Et l'on était d'autant plus prêt, qu'en 1907, l'État belge s'était doté avec les lois sur les intercommunales, des moyens nécessaires à la réalisation de réseaux de distribution d'eau. Cette loi prévoyait notamment la possibilité de procéder à des expropriations dans un but d'utilité publique. La CIBE – bien connue sous le nom de « Bruxelloise des Eaux » – fut la première à se placer sous le régime de la nouvelle loi. Les intercommunales étaient d'autant plus autorisées que l'État tenait absolument à éviter que ne se développent des réseaux de distributions privés.

Mais le nombre de communes qui profitèrent des avantages de la loi de 1907 était si minime que le législateur lui-même prit l'initiative de créer une société chargée d'assister les communes dans le développement et l'exploitation d'une distribution d'eau. Ainsi naquit en 1914, la Société nationale des Distributions d'Eau, la fameuse SNDE (ancêtre de la SWDE et de la VMW). Cette dernière devait se substituer aux communes qui n'avaient pas les moyens de réaliser leur distribution d'eau.

## VIII. Et voici l'Intercommunale des Eaux du Centre du Brabant wallon qui fête son centenaire

Ce qui ne fut pas le cas dans la partie centrale du Brabant wallon, puisque le 15 juillet 1912 était créée la C<sup>ie</sup> intercommunale des Eaux du Centre du Brabant wallon. Constituée en 1912 des cinq communes fondatrices (Ohain, Lasne Chapelle, Couture-Saint-Germain, Céroux-Mousty et Ways), l'Intercommunale a accueilli en 1962, après modification de ses statuts, la commune de Limelette, tandis que Court-Saint-Étienne la rejoignait pour l'ensemble de son territoire en 1987. Glabais suivra en 1990, le reste des communes de Genappe en janvier 1992 et Maransart, Plancenoit et Mont-Saint-Guibert en janvier 1993. Ensuite en 2004, ce fut le tour de Villers-la-Ville et Les Bons-Villers avec la filialisation de l'Intercommunale des Eaux de la Vallée de la Thyle (IEVT) dans le cadre de la restructuration des intercommunales prônée par la Région wallonne. Puis vint en 1993, l'affiliation, selon une convention tripartite, d'Ottignies-Louvain-la-Neuve et, en 1995, les affiliations selon le même principe de Waterloo, Braine-l'Alleud et Braine-le-Château (section Wauthier-Braine). Rixensart (section Genuval) rejoint l'IECBW en 1996.

Enfin, l'Intercommunale couronna son extension en reprenant coup sur coup en 2005 et en 2006 les régies communales de Waure et de La Hulpe. La taille critique était atteinte.

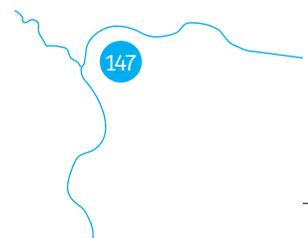
L'IECBW couvre désormais 12 communes sur les 27 que compte le Brabant wallon, ainsi que la commune hennuyère des Bons-Villers. Soit 75 885 compteurs ; 1 737 km de conduites et une densité de 43,7 compteurs au km<sup>2</sup>.

L'eau produite par l'IECBW est strictement d'origine souterraine. Elle provient des nappes phréatiques.

Lors d'une journée « Portes ouvertes » organisée en 1994, Alain Charlier de « Lasne Nature » a visité les installations d'Aywiers. Il nous les décrit comme suit :



En entrant dans la cour de l'Intercommunale, nous apercevons le puits d'Aywiers foré dans la roche jusqu'à 75 m de profondeur. La nappe est artésienne et peut jaillir à 2 m au-dessus du niveau du sol. Débit journalier : 1 200 m<sup>3</sup>. Cette eau contient fer et manganèse que l'on élimine. Dans les bureaux de la



Compagnie sont présentés différents logiciels qui permettent de connaître l'évolution de la consommation de l'utilisateur. Un autre permet la gestion cartographique des plans et réseaux; c'est une première en distribution d'eau en Région wallonne. Dans une autre pièce, on nous montre la possibilité de gérer les stations de pompage à distance grâce à l'informatique branchée sur des lignes téléphoniques. Il est possible de mettre en route une pompe, ouvrir des vannes, programmer un automate, tout cela à distance. Ensuite, un bus nous amène d'Aywiers au château d'eau de Sauvagemont situé à 140 m d'altitude. La station d'Aywiers refoule 4 000 m<sup>3</sup> d'eau tous les jours vers Sauvagemont. Le réservoir contient deux cuves de 17 m de diamètre et d'une profondeur de 7 m.



## IX. Bornival et Monstreux, ces villages abandonnés des eaux

Avant 1976, date de la fusion des communes, on comptait en Brabant wallon 31 organismes différents : à savoir la SNDE (devenue la SWDE notamment), la CIBE (actuel Vivaqua), trois intercommunales propres au Brabant wallon (l'IECBW, l'IEVT et HPBW – Hauts Plateaux du Brabant wallon), deux régies communales et 24 services communaux. Tout cela faisait ressembler le Roman País à un immense patchwork aquifère, sans oublier deux fleurons, Bornival et Monstreux, deux villages qui ne disposaient pas d'un réseau de distribution.



Incroyable, mais vrai! En cette fin du xx<sup>e</sup> siècle, il restait en Brabant wallon deux petits villages qui ne bénéficiaient toujours pas de la distribution d'eau. Deux petits villages un peu à l'écart, presque à cheval sur la frontière du Hainaut. Deux villages "abandonnés des eaux" et qui relevaient depuis la fusion des communes de l'entité de Nivelles. Alors que Nivelles fut une des premières villes de Wallonie à bénéficier de la distribution des eaux, Monstreux et Bornival durent attendre les années 1992-1993 pour enfin jouir de l'eau de distribution. Deux cas rarissimes en Wallonie où l'on citait aussi le petit village de Riège dépendant de l'entité de Chimay. Mais comment se débrouillaient alors les gens sans eau de distribution? Eh bien, c'est tout simple. Ils faisaient appel au sourcier ou au radiesthésiste pour découvrir les points d'eau dans leur propriété. Ensuite le plombier venait forer. Et les puits artésiens se multipliaient dans le village. Le problème, c'est que ces puits finissaient par s'assécher. La situation était devenue intenable. Aussi la SWDE prit le taureau par les cornes et amena l'eau de Seneffe. Il a fallu faire toutes les canalisations, tous les raccordements. La SWDE en profita pour y placer des raccordements dernier cri.



## X. Assainir pour que nos rivières ne soient plus des cloaques

Pas moins de 120 à 150 l d'eau! Aujourd'hui, chaque Brabançon wallon prélève entre 120 et 150 l d'eau à la distribution publique d'eau alimentaire et les rejette dans le milieu naturel. Ce qui veut dire que le contenu des toilettes, des évier, des machines à laver file directement dans... la rivière, égout à ciel ouvert s'il en est. Pardon, « filait », car depuis une trentaine d'années, le Brabant wallon s'est équipé d'égouts, de collecteurs et de stations d'épuration. C'est d'autant plus important que l'essentiel de la province se situe en zone d'assainissement collectif, c'est-à-dire que les habitations y sont reliées à des égouts qui sont ou seront eux-mêmes reliés à des collecteurs rejoignant une station d'épuration. Moins de 10 % du Brabant wallon est en zone d'assainissement autonome.



Pour rappel, les eaux usées quittent les habitations par des égouts privés qui sont reliés au réseau communal d'égouttage. Les égouts publics se jettent dans un collecteur qui longe bien souvent une rivière. Destination la station d'épuration, puis après épuration, la rivière.





Cette politique d'assainissement a été lancée par l'Intercommunale du Brabant wallon (IBW) en 1971. Cette intercommunale pure, regroupe la Province du Brabant et ses communes qui représentent environ 360 000 habitants. Elle a été constituée en 1965 et la mission d'assainir les eaux de la province lui a été confiée en 1977. Depuis, elle assure les études, la mise en chantier et l'exploitation des ouvrages d'assainissement que sont les stations d'épuration publique et les collecteurs qui y amènent l'eau usée.

Dans la vallée de la Dyle, c'est en 1973, avec la mise en service du collecteur du parc scientifique de Louvain-la-Neuve que l'assainissement a réellement commencé. La démarche choisie pour l'assainissement et l'épuration des eaux fit alors appel au bon sens. Elle fut de s'occuper des régions où la population était la plus dense. La région du centre du Brabant wallon, avec ses vallées de la Dyle et de la Lasne fut donc privilégiée. Les deux premières stations d'épuration de la province y furent mises en service en 1984 et 1985. Le Brabant wallon était alors à la pointe en la matière.

En fait, trois vallées devaient faire l'objet du programme d'assainissement : celle de la Dyle, de la Lasne et du Hain. Seules les deux premières furent réalisées dans un premier temps pour des raisons budgétaires. L'effort fut à l'époque exceptionnel : près de deux milliards de francs ont été consacrés à la pose de collecteurs et à la construction des deux stations d'épuration de Basse-Waure (Dyle) et celle de Rosières (Lasne). Elles présentaient alors le dernier cri technologique en matière d'épuration des eaux domestiques. La station de Basse-Waure étant équipée d'un four incinérateur pour traiter les boues des deux stations en question.

Mais déjà en 1985, lors de l'inauguration de la station de Basse-Waure (145 000 équivalent –habitant), le ministre wallon de l'Eau, l'Ottintois Valmy Feaux prévenait : « Les stations de Basse-Waure et Rosières sont des fleurons technologiques en matière d'épuration. Elles sont visitées par de nombreux spécialistes étrangers. Mais c'en est fini de la construction de station de cette importance, de cette dimension, dotée d'un tel équipement. Parce que ce n'est plus financièrement possible. Il faut planifier l'épuration d'une autre manière à la fois plus économique et plus écologique. Notamment en générant de plus petites stations, mais mieux localisées aux endroits de pollution ; en utilisant d'autres procédés, par exemple le lagunage »<sup>10</sup>.

Et c'est ainsi qu'on instaura la station d'épuration de la Petite Bilande au parc industriel nord, à Waure en 1993 et la station d'épuration pour le lotissement 1815 à Villers-la-Ville en 1994. Cette dernière station marquait ainsi le début de l'assainissement de la vallée de la Thyle.

La station de lagunage de la petite Bilande, fut réalisée par l'IBW notamment avec des subsides de la Province du Brabant. Il s'agissait alors de la première station d'épuration par lagunage de l'intercommunale. Cette station constituait une première en Belgique et même en Europe.

Ces stations fonctionnent selon une technique développée Outre-Atlantique : le traitement des eaux usées est assuré par un système biologique par lagunage<sup>11</sup>. À ce moment (1993), le Brabant wallon maintenait sa longueur d'avance en matière d'épuration sur le reste de la Wallonie. Près de 50 % des rivières y étaient déjà épurées.

<sup>10</sup> *Vers l'Avenir*, 18 septembre 1985.

<sup>11</sup> *Le Soir*, 18 juin 1994.

Vue de Perwez.



Il fallut attendre 1996 et l'inauguration de la station d'épuration de Plancenoit, pour que l'IBW puisse se vanter d'avoir terminé l'assainissement de la vallée de la Lasne. Au total, c'est 1,5 milliard de francs qui y a été investi. Cela représente 40 km de collecteurs longeant l'Argentine, la Magerine, la Lasne et le Smohain.

Mais cela était loin d'être suffisant. Et fin des années 1990, l'Europe tirait la sonnette d'alarme. En Région wallonne, 40 % seulement des eaux usées étaient épurées. En Europe, il n'y avait que le Portugal qui faisait encore moins bien. Pour remédier à cette situation et répondre aux normes de la Communauté européenne, il fallut absolument poser des égouts, des collecteurs et construire des stations d'épuration. En Wallonie, l'évaluation de ces investissements frôlait les 200 milliards de francs. D'où l'idée de les faire financer par le consommateur d'eau selon le principe du « pollueur payeur ».

## XI. Une expression architecturale et paysagère originale pour la station de Louvain-la-Neuve

La station de Louvain-la-Neuve (LLN) (13 000 EH), construite en bordure du Ry Angon (ou Ruchaux), petit affluent de la Malaise et de la Dyle, est un modèle en terme architectural. Elle est située à 150 m de la ferme de Profondual (organisation d'événements culturels), non loin d'un carmel et à la limite des communes de Mont-Saint-Guibert, Court-Saint-Étienne et Ottignies-Louvain-la-Neuve. La station a été conçue dans un réel souci d'intégration paysagère, via une approche architecturale particulièrement soignée. Tous les bâtiments ont été couverts de bardage en mélèze et de très nombreuses plantations ont rendu le site agréable au regard. C'était d'autant plus nécessaire que la station se trouve sous la vue plongeante d'un quartier résidentiel tout proche.

Louvain-la-Neuve est un bel exemple de l'édification d'une station d'épuration utilisant des techniques modernes, mais osant également s'afficher comme des objets originaux dans nos paysages. Cela est d'autant plus important que ces stations d'épuration sont construites dans les fonds de vallées et en bordure des cours d'eau. D'où la nécessité de leur trouver une expression architecturale et paysagère originale<sup>12</sup>.

<sup>12</sup> SILAN, J.-P., *Les stations d'épuration des eaux résiduaires urbaines, un nouvel objet urbanistique en Wallonie*, dans *Les cahiers de l'Urbanisme*, n° 72, s.l., juin 2009, p. 28-33.

Cette station recueille depuis 2008 notamment, les eaux d'une partie du parc scientifique de Louvain-la-Neuve. Ce réseau est dit séparatif, car il dirige avant leur rejet dans le ruisseau, d'une part les eaux de pluie vers les deux bassins d'orage (dont le lac) et d'autre part, les eaux usées domestiques et industrielles vers la station d'épuration via un collecteur traversant le Bois des Rêves et rejoignant le collecteur général rue du Monument.



### L'égout séparatif à Louvain-la-Neuve

Il est d'usage dans notre région que l'égout rassemble à la fois les eaux de pluie et les eaux usées pour les envoyer en traitement à la station d'épuration (égout dit unitaire). À Louvain-la-Neuve, l'égouttage se caractérise par un double réseau dit "séparatif". Les eaux pluviales d'un côté et les eaux usées de l'activité des ménages et des laboratoires, de l'autre. Chaque rue dispose d'un double réseau d'égouttage et chaque habitation possède donc un double raccordement : un pour les eaux de pluie et l'autre pour les eaux usées. Les eaux pluviales sont conduites directement vers le lac de Louvain-la-Neuve qui sert de bassin tampon en cas d'orage important. Les eaux usées sont dirigées vers la station d'épuration. Ce système séparatif a l'avantage global de ne pas surcharger les stations d'épuration avec des eaux pluviales, en principe peu polluées. Il impose en revanche que les eaux de ruissellement soient aussi propres que possible, afin de ne pas perturber le milieu récepteur.

*L'assainissement des eaux usées domestiques dans le bassin Dyle Gette. Les rivières pash...ent au bleu, s.l.n.d., p. 19.*



Il faut 21 h pour qu'une goutte d'eau entrée à la station de Louvain-la-Neuve se retrouve dans la rivière. À la sortie des membranes, l'eau désormais épurée de manière fine, peut être rejetée dans le Ry Angon dans le plus grand respect de la biodiversité. La station de Louvain-la-Neuve fut à l'époque la plus grande station de traitement par filtration membranaire. Et cela avant l'inauguration en 2011 de celle de la vallée de la Lasne à Rosières qui fut adaptée à cette nouvelle technique.

## XII. Le top du top en matière d'épuration

On a vu que depuis 1984, la station de Rosières assainit les eaux usées de Lasne, de La Hulpe, Rixensart ainsi que les eaux des sociétés pharmaceutiques (GSK). Pas moins de 40 km de collecteurs ont été établis le long de la Lasne, de la Magerine, de l'Argentine et du Smohain. Mais le traitement était orienté vers le carbone. Or les directives européennes imposent le traitement du phosphore et de l'azote. Il a donc fallu rénover les installations. La station se caractérise aujourd'hui par sa capacité à traiter les eaux d'orages. Mais l'innovation majeure, c'est le traitement par filtration membranaire comme à la station de Louvain-la-Neuve. Il permet de séparer les eaux traitées et les boues. C'est désormais la plus grande station membranaire de Wallonie. Le top du top en la matière. Sans oublier, la mise à niveau et l'extension de la station de la vallée de la Dyle.

À Genappe (hameau de la Hutte à Ways), voici une station par « filtre végétalisé » inaugurée en 2010. Ce sont des roseaux, plantés selon un procédé particulier développé par une ASBL en lien avec les facultés universitaires de Gembloux qui vont mettre aux normes les eaux usées d'une septantaine d'habitations. Les douze bassins recevront des graviers spéciaux et seront plantés de 4 700 roseaux. Et selon les responsables, « les eaux épurées par ce système sont de bien meilleure qualité que les eaux rejetées par les stations classiques ».

## XIII. Les poissons sont revenus

Mais l'IBW a encore d'autres projets. Tant en matière de constructions d'une dizaine de collecteurs que de stations d'épuration. En 2012, les stations d'Hamme-Mille, d'Iltre, d'Orp-le-Grand, et la station de la vallée du Hain à



Braine-le-Château ont été inaugurées. La nouvelle station d'épuration du Hain (92 000 EH), récupère les eaux usées de l'intégralité de la population de Braine-le-Château, de Braine-l'Alleud et d'une partie de Waterloo (Ri Patiaux). La mise en service de cette station du Hain a permis de faire passer le taux d'épuration du Brabant wallon à 93 %. Un chiffre plus que satisfaisant quand on sait que la moyenne en Wallonie est de 86 %.

Quant aux travaux d'assainissement de la vallée de la Petite Gette, ils passent par la construction d'une station d'épuration. Cette station (6 000 EH), s'ajoutera au parc d'une petite quarantaine de stations d'épuration déjà en exploitation par les services de l'IBW.

En 2013, et après quatre années de travaux de réhabilitation et de modernisation, la plus grande station d'épuration de la province, à savoir la station de Basse-Waure est à nouveau en activité. Mise en service en 1985, elle bénéficie désormais de technologies et d'équipements uniques en Wallonie (traitement des boues d'épuration qui sont transformées en pellets). Il faut dire que l'investissement s'élève à 35 millions d'euros. Elle épure les eaux usées de 201 000 équivalents-habitants (contre 165 000 auparavant). Ce ne sont pas moins de 63 km de collecteurs et 372 km d'égouttage qui aboutissent à la station de Basse-Waure.

Depuis 1978 – année qui coïncide avec les débuts de l'épuration – pas moins de 500 millions d'euros ont été consacrés à l'épuration des eaux en Brabant wallon avec l'aide de la SPGE (Société publique de gestion de l'eau). On note une forte accélération à partir des années 2000, directives européennes obligent. L'année 2011 a ainsi représenté un investissement de 62 millions d'euros. L'IBW doit maintenant achever le travail. À savoir, poser encore 80 km de collecteur et mettre en service les stations d'épuration d'Hélécine (6 000 équivalents-habitants), Villers-la-Ville (8 000), de Bomal (3 700) et Sart-Dames-Avelines (2 900), enfin celles de Villeroux (2 400) et de Bousual (1 450).

Un effort historique a été accompli et l'on peut dire aujourd'hui que le Brabant wallon est épuré. D'ici peu, il sera même épuré à 100 %.

Le plan stratégique prévoit aussi la pose de 70 km de collecteurs pour arriver à un taux d'équipements en collecteurs de 80 % en 2013.



« L'amélioration de la qualité des eaux grâce à la construction des stations d'épuration est aujourd'hui évidente. Ce n'est pas encore parfait, mais les poissons y vivent alors qu'il y a 40 ans, c'était un cloaque » remarquait il y a peu Noël-Hubert Balzat, le président de la Fédération des pêcheurs du bassin de la Dyle. Le récent déversement des anguilles dans la Dyle à Genappe n'est qu'un élément du plan de réhabilitation. Depuis 2003, les pêcheurs ont réintroduit des goujons, des perches, des tanches, des gardons en provenance de l'Eau Noire (Couvin) et de la Vire (Virton)<sup>13</sup>. Nos rivières s'épurent, nos rivières respirent.

<sup>13</sup> Dernière Heure, 8 juin 2011.

La qualité de l'eau des rivières du Brabant wallon.

Une plaque mise en place par les contrats de rivière.

## XIV. Merci aux contrats de rivières

« Que ne peut-on suivre un cours d'eau de sa source à son affluence et quand on a soif boire son eau sans risquer la déliquescence! » implore Julos Beaucarne. Un rêve, une utopie... peut-être un jour, d'autant que le Brabant wallon dispose d'un outil formidable : les contrats de rivière. La Province les soutient financièrement. Et la lutte contre les inondations fait partie de leurs actions. Ils préconisent d'ailleurs la construction de parkings semi-filtrants (répondant aux exigences naturelles d'infiltration des eaux dans le sol) et la réalisation de zones d'expansion de crues.

Il existe en Wallonie 14 contrats de rivières. Le Brabant wallon est la seule province à avoir la totalité de son territoire couvert par des contrats de rivières. Il y en a trois (Dyle, Gette et Senne). En fait deux. Les contrats de la Dyle et de la Gette ont été fusionnés en 2009. C'était une nécessité légale. Le contrat de rivière Dyle/Gette couvre 22 communes partenaires (dont Lincent et Hannut en province de Liège). Le contrat de la Senne compte 19 communes dont 12 du Hainaut.

Pour rappel, un contrat de rivière prône une approche globale du cours d'eau en considérant tous ses aspects (qualitatifs, quantitatifs, hydrauliques...) à l'échelle d'un bassin versant. Son champ d'action est par conséquent très étendu. Les partenaires (institutions, fédérations d'entreprises, associations...) s'engagent, dans une démarche volontaire, à réaliser un programme d'actions. Ces engagements peuvent consister en la réalisation des travaux d'égouttage et la construction de station d'épuration, l'aménagement de bassins d'orage, la protection des zones humides, la formation de cantonniers de rivière, la résolution des atteintes aux cours d'eau, la mise en œuvre de campagne de sensibilisation, la réalisation d'inventaires de terrain... et bien d'autres! Il s'agit de créer ensemble un programme d'actions pour restaurer, protéger et valoriser les ressources en eau du bassin. Il s'agit aussi de sensibiliser les habitants aux comportements responsables. Et tout cela dans la perspective de 2015, date butoir fixée par l'Europe, pour une amélioration de la qualité des cours d'eau.

Il reste aussi à faire des travaux pour lutter contre l'érosion des berges, créer des petites cascades pour réoxygéner l'eau... Autant d'actions qui améliorent la biodiversité. En 2009, un nouveau décret sur la délinquance environnementale est entré en vigueur. Il devrait mettre fin à certaines incivilités telles que l'abandon de déchets en pleine nature ou le non-respect des cours d'eau.

Parmi les nombreuses actions du contrat de rivière, comment ne pas saluer la pose de 570 panneaux nominatifs le long des cours d'eau locaux. Une belle initiative qui recrée un sentiment d'identité et d'appartenance. Mais une chose est désormais évidente : les contrats de rivières sont devenus un outil indispensable à la gestion de l'eau en Wallonie.

Les contrats de rivière ont aussi pour mission de lutter contre les plantes invasives et notamment contre la berce du Caucase. Ils ont pour mission de rempoissonner nos rivières. Et en attendant le retour de la truite en Dyle – on a en a repérée dans le Smohain – on se contente des chabots. Ils sont réputés pour être difficiles sur la qualité de l'eau. Et comme ils sont maintenant présents dans Dyle... c'est plutôt bon signe.





## XV. Le retour des pêcheurs

La pêche fut constamment pratiquée afin d'apporter un complément nutritif essentiel à la nourriture de nos ancêtres. Car sous l'Ancien Régime, nos rivières étaient poissonneuses. Avec la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la situation se détériore. Doulcet de Pontécoulant, le préfet de la Dyle, note : « Les rivières de ce département, naturellement peu poissonneuses, le deviennent moins chaque jour. Les recherches auxquelles cette remarque a donné lieu portent à croire que cette destruction progressive tient à la nature des fabriques qui se multiplient sur le bord de ces rivières et peut être davantage encore à la quantité de chaux que l'on emploie comme engrais dans les terres et que les pluies entraînent avec elles dans les grands courants d'eau »<sup>14</sup>.



Dans les années 1950, le Brabant wallon avait le privilège de compter une pisciculture qui prenait place parmi les plus vastes et les plus rationnelles, non seulement en Belgique, mais dans l'Europe de l'ouest. Paul Mathieu était le propriétaire et l'exploitant des pêcheries de Maransart-Aywiers. Il occupait un site idéal, la vallée de la Lasne, ici tout au moins dépourvue de pollution, notait le chroniqueur en mai 1954. La rivière débitait 10 000 m<sup>3</sup> par jour. L'eau passait d'abord par deux bassins de décantation où elle déposait ses boues. Elle alimentait alors 27 bassins de stockage. Chacun d'eux renfermait jusqu'à mille kilos de poissons qui attendaient là leur acheminement vers des étangs, des canaux, des rivières. Plus loin, dans l'enceinte de l'ancienne abbaye d'Aywiers, des viviers, certains d'une grande superficie, recevaient les géniteurs pour la fraie et étaient utilisés pour l'élevage des alevins. Les piscicultures de Maransart fournissaient en poissons toute la province du Hainaut (eaux de l'État), la Semois, l'Ourthe, l'Amblève et des étangs du Brabant wallon, ceux de Coeurcq à Tubize par exemple. Paul Mathieu livrait en ordre principal des carpes, des tanches, des gardons de tous genres, des brochets, des perches et des black-bass.

GENTY, L., dans *Jean Prolo*, 15 mai 1954, cité dans, *Visages du Brabant wallon dans les années « 50 »*, dans RTD, n° 369, novembre 1994, p. 48.



<sup>14</sup> Essai sur la Statistique générale du département de la Dyle par le citoyen Doulcet de Pontécoulant, préfet, dans FB, n° 186, s.l.n.d., p. 180.

« Aujourd’hui, on peut à nouveau pêcher dans la Dyle. La diversité de poissons y est très riche » explique Jean-Marie Tricot, le coordonnateur du contrat de rivière Dyle-Gette. Il y a davantage de poissons. L’eau y est presque transparente. Disons que l’on est passé du stade mauvais à moyen. La qualité de l’eau s’est améliorée grâce notamment à la fermeture de quelques grosses industries. Pensons aux abattoirs de Waure et à la sucrerie de Genappe. Et puis, il y a eu tout le travail sur l’épuration.

Bref, on peut pêcher confirme Robert Rollin, le secrétaire de la Fédération des pêcheurs du bassin de la Dyle. On y pêche du poisson blanc comme le gardon, le rotengle, la carpe, l’ide mélanote, la perche, l’épinoche, la loche franche ou encore la cheuesne. Mais on y pêche pas de truite. Ou alors de manière très occasionnelle. On en trouve parfois aux embouchures de rivières dans lesquelles ont été faits des déversements de truites comme la Thyle ou l’Orne. Ce sont des sociétés de pêcheurs qui pratiquent de tels déversements. En revanche, on trouve plus de pêcheurs sur le Train ou la Lasne<sup>15</sup>.

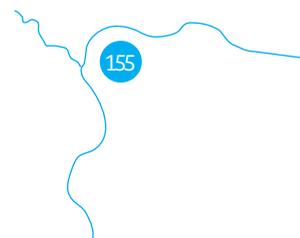


En octobre 2011, une pêche électrique s’est déroulée à Chastre. Les résultats se sont avérés positifs. Des loches, des chabots, des épinoches, des goujons et même deux truites arc-en-ciel et trois gardons ont été capturés. Des résultats qui montrent que le nombre d’individus a augmenté dans l’Orme, mais aussi et surtout que de nouvelles espèces sont apparues. Les futurs collecteurs de Nil et de Cortil-Noirmont devraient encore à l’avenir améliorer la situation. Et dire qu’il n’y a pas si longtemps, la rivière était poissonneuse. Jacques Falise et Roger Hachart racontent que la plus grosse truite jamais sortie de l’eau pesait 2,1 kg et ne mesurait pas moins de 62 cm de long et 12 cm de large. Dans le Nil, on y trouvait jadis des loches. L’Orne était la meilleure des rivières à truites du Brabant wallon. “C’étaient de belles truites saumonées avec une chair appétissante très rose” se rappelle Rénée Tricot, gérante du café des pêcheurs pendant presque cinquante ans.

Citée par FALISE, J. et HANCHART, R., *Histoire en Dyle... op cit.*, p. 85.



<sup>15</sup> Espace-vie, n° 216, s.l., novembre 2011, p. 11.







J'aime les noms chantants de tes eaux puériles;  
La Samme, le Cala, le Pisselet, la Dyle!

BACCUS, G.



## Annexe

### Liste des rivières par localité

Liste des cours d'eau du Brabant wallon relevés dans le monumental ouvrage de Jules Tarlier et d'Alphonse Wauters, La Belgique ancienne et moderne. Géographie et histoire des communes belges. Province de Brabant, Bruxelles 1859-1872; t. 1, Canton de Genappe, 1859; t. 2, Canton de Nivelles, 1862; t. 3, Ville de Nivelles, 1862; t. 4, Canton de Waure, 1864; t. 5, Canton de Perwez, 1865; t. 6, Canton de Jodoigne, 1872.

Lorsque l'on compare les nomenclatures actuelles avec les listes collectées au milieu du XIXe siècle par Jules Tarlier et Alphonse Wauters dans l'Encyclopédie consacrée aux communes du Brabant wallon, on constate que les noms des petits cours d'eau connaissent de nombreux changements.

Nous avons ajouté à la liste les communes de Saintes, Bierghes qui faisaient partie de l'arrondissement de Bruxelles; L'Écluse, Zetrud-Lumay, Opheylissen, Neerheylissem qui faisaient partie du Brabant flamand, arrondissement de Louvain. Ces six communes n'entreront dans le Brabant wallon qu'en 1963 à l'occasion de la fixation de la frontière linguistique. Nous n'avons pas inclus dans la liste Nouille-sur-Mehaigne qui faisait jadis partie du Brabant, mais qui a quitté la province lors de la fusion des communes.

À partir de 1977, les communes du Brabant wallon seront fusionnées en 27 entités.

Notons encore qu'en 1970, des fusions volontaires ont eu lieu : Dion-le-Mont et Dion-le-Val ont été réunis pour constituer Dion-Valmont. Enines, Folx-les-Caves ont été supprimés au profit de Jauche, Gérompont a été créé à partir de Bomal, Geest-Gérompont-Petit-Rosière et Mont-Saint-André.

### Archennes

La Dyle  
Le Train  
Le Lembais

### Autre-Église

La Petite Gette  
Le Saint-Denis  
Le Frambais  
Le Ruisseau des Corées

### Baisy-Thy

La Dyle  
Le Ri Pissebèche  
Le Ruisseau de la Falise  
Le Cala  
Le Ri del Wasteg  
Le Ri de Long Pré  
La Thyle  
Le Ri d'Heg  
Le Ri du Marais des Chiens  
Le Ri Barré  
Le Ri de Geminoncourt  
Le Ri Saint-Bernard  
Le Ri Davipont

### Baulers

La Thines  
Le Ri du Caillou  
Le Ri Trichot

### Beauvechain

La Nethen

### Bierges

La Dyle  
La Lasne  
Le Ruisseau de Champles  
Le Ruisseau de l'Ermitage Saint-Jacques  
Le Ruisseau du Pré des Querelles  
Le Scouaimont  
Le Ruisseau du Manil  
Le Pirroi

### Bierghes

Le Ruisseau du Pont Neuf  
Le Warichet

### Biez

Le Train  
Le Piétrebais  
Le Ri de Hèze

### Bomal

La Grande Gette  
Le Thorembais  
Le Heubais  
Le Ruisseau d'Hédenge

### Bonlez

Le Train  
Le Glabais

### Bornival

La Samme  
Le Ri de Rond Cheval  
Le Ri Mathieu Simon  
Le Ri Clokeman  
La Thines  
Le Ri de la Brique

### Bossut-Gottechain

La Dyle  
Le Saint-Martin  
Le Guertechain  
La Marbaise  
Le Lembais  
Le Piétrebais  
Le Beusart

### Bousual

La Dyle  
Le Cala  
Le Ri de Pallant  
Le Ri d'Hayette  
Le Ri Arichot  
Le Ri Vandernoot

### Braine-l'Alleud

Le Hain  
Le Ri de la Praie  
Le Ri Vervois  
Le Ri Patiau  
Le Ri del Vau  
La Légère Eau

### Braine-le-Château

Le Hain  
Le Ri de Longchamp  
Le Ri de la Bruyère Mathias  
Le Ri de la Taille d'Aulne  
Le Ri Busclotte  
Le Ri de l'Ermitage  
Le Ri de Boukendael  
Le Ri de Landuyt  
Le Ri du Drape  
Le Ri Minon  
Le Ri du Longbrou

### Ceroux-Mousty

La Dyle  
Le Ri des Evaux  
Le Ri Angon

### Chastre-Villeroux-Blanmont

L'Orne  
Le Houssière  
Le Nil  
Le Ri du Pré  
Le Perbais

### Chaumont-Gistoux

Le Train  
L'Inchebroux  
Le Ri du Pré Delcourt  
Le Hélo  
Le Ri des Papeteries

### Clabecq

La Senne  
La Sennette  
Le Ri de Vraimont  
Le Ri des Braguettes  
Le Hain  
Le Ri des Carrières

### Corbais

Le Corbais

### Corroy-le-Grand

Le Train  
Le Ri des Papeteries  
Le Pion

Le Pisselet  
Le Ri d'Oignies

### Cortil-Noirmont

L'Orne  
Le Bayonbri  
L'Ardenelle  
La Jonquière

### Court-Saint-Étienne

La Dyle  
Le Ri du Roissart  
La Thyle  
L'Orne  
Le Glori  
Le Beurieu  
Le Ri de la Marache  
Le Ri de Sainte-Gertrude  
Le Ri Pirot  
Le Cala

### Couture-Saint-Germain

La Lasne  
Le Milhoux  
La Claudine

### Dion-le-Mont

Le Train  
L'Inchebroux  
Le Pisselet  
La Fontenelle  
Le Ruisseau de Louranges

### Dion-le-Val

Le Pisselet  
Le Ri des Gottes

### Dongelberg

La Grande Gette  
L'Orbais  
Le Metchebais  
Le Brombais  
Le Ruisseau de Brocuy  
Le Ruisseau de Saint-Denis

### Enines

Le Ruisseau du Bois Bossut

### Folx-les-Caves

La Petite Gette  
Le Saint-Denis  
La Quiwelette  
Le Jaucot

### Geest-Gerompont

La Grande Gette  
Le Steinbais  
Le Ri de la Blanchisserie  
La Jauchelette

### Genappe

La Dyle  
Le Ri des Prés  
Le Ri de la Crawanne

### Gentines

Le Rieu au Passage  
Le Ruisseau du Grand Pré  
Le Ri Piot

### Genvul

La Lasne  
L'Argentine  
La Mazerine  
Le Ruisseau du Bois Pirard  
Le Salmon  
La Margot

### Glabais

Le Cala

### Glimes

La Grande Gette  
Le Grand-Ry  
L'Orbais  
Le Metchebais

### Grand-Rosière-Hottomont

Le Steinbais  
La Jauchelette

### Grež-Doiceau

La Dyle  
Le Train  
Le Lembais  
Le Ri Magarin

Le Piétrebais  
Le Ri du Vivier Hanquet  
Le Ri de Hèze  
Le Glabais  
Le Ri de la Motte  
Le Pisselet  
Le Ri des Gottes  
Le Laurensart

### Hamme-Mille

La Nethen  
Le Ruisseau de Mille  
Le Faux Ry  
Le Guertechain  
Le Saint-Martin

### Haut-Ittre

Le Ri Ternel  
Héuillers  
L'Orne  
L'Ornoit  
La Houssière  
Le Ri du Neufbois  
Le Ri de la Fontaine aux Corbeaux

### Houtain-le-Val

La Dyle

### Huppaye

Le Saint-Jean  
Le Ri des Gottaux

### Incourt

L'Orbais  
Le Brombais  
Le Chisebais

### Ittre

La Sennette  
Le Hain  
Le Ri de la Haute Borne  
Le Ri de la Chape  
Le Ri du Sart  
Le Ri du Bois d'Ittre  
Le Ri Ternel  
Le Ri d'Huleux  
Le Ri de Baudémont  
La Coulette

Le Ri du Parc  
Le Ri du Houssoit  
Le Ri de Faucuwez  
Le Ri du Rapoit

#### Jandrain-Jandrenouille

La Petite Gette  
Le Ruisseau de Jandrain  
Le Picaumont

#### Jauche

La Petite Gette  
Le Ruisseau des Corrées  
Le Ruisseau de Frambais

#### Jauchette

La Grande Gette  
Le Saint-Pierre  
Le Metchebais

#### Jodoigne

La Grande Gette  
Le Chébais  
Le Bronne  
Le Saint-Jean  
L'Aubremé  
Le Brocuy  
La Seine

#### Jodoigne-Souveraine

La Grande Gette  
Le Brocuy  
La Seine  
L'Orbais  
Le Saint-Pierre

#### La Hulpe

L'Argentine  
La Mazerine  
Le Ruisseau du Bois Pirard  
La Queue de Pigeon

#### Lasne Chapelle-Saint-Lambert

La Lasne  
Le Ri des Henchaux  
L'Ohain  
Le Ri Deploi  
Le Ri de Saint-Germain

#### Lathuy

Le Ruisseau d'Hussonpont  
Le Ruisseau de Brocuy  
L'Écluse  
Le Ruisseau de Schoor

#### Lillois-Witterzée

Le Hain

#### Limal

La Dyle  
La Lasne  
Le Ruisseau de Fletry  
Le Ruisseau du Château  
Le Ruisseau du Mainil  
Le Pirroi  
Le Pache  
Le Martineau  
Le Ruisseau des Balaux

#### Limelette

La Dyle  
Le Pinchart  
Le Blanc Ri

#### Linsmeau

Le Racour  
La Petite Gette

#### Longueville

Néant

#### Loupoigne

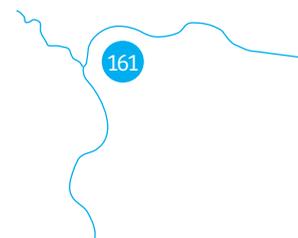
La Dyle  
Le Fonteny  
Le Ri de Cireuse  
Le Ri d'Ondeuse  
Le Ri Davipont

#### Malèves-Sainte-Marie

L'Orbais  
Le Robiernu

#### Maransart

La Lasne  
La Claudine  
Le Milhoux



### Marbais

Le Ri de Gentilsart  
Le Ri de la Banrou  
Le Ri de Dreumont  
Le Ri de Loverval  
Le Ri Chandelle  
Le Ri de Philippebourg  
Le Ri des Goutailles  
Le Ri Sainte-Catherine  
La Ligne  
Le Ri Dumont

### Marilles

Le Ruisseau de Golard  
Le Ruisseau de Nodrengé  
Le Ruisseau du Bois de Bousut  
Le Ruisseau de Gentissart  
Le Mosembais ou Ruisseau de Marilles

### Mélin

Le Gobertange  
Le Ruisseau de la Fontaine Bondel  
Le Chebais

### Mellery

Le Ri de la Banrou  
Le Ri de Theubais

### Monstreux

La Thines  
Le Ri du Puison  
Le Ri de la Brique  
Le Ri des Corbeaux  
Le Ri des Communes  
Le Ri Saint-Pierre

### Mont-Saint-André

La Grande Gette  
Le Brou

### Mont-Saint-Guibert

Le Ri Angon  
L'Orne  
L'Ornoit  
Le Ri de la Fontaine aux Corbeaux

### Neerheylissem

Le Harbeeck

Le Ruisseau derrière Le Cortil  
Le Ruisseau de la Vieille Cense

### Nethen

La Dyle  
La Nethen  
La Floche  
Le Saint-Martin  
La Grande Marbaise  
La Petite Marbaise

### Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin

L'Orne  
Le Corbais  
Le Nil  
Le Ri du Pré à la Chambre

### Nivelles

La Samme  
La Thines  
Le Ri de la Guenette  
Le Ri des Corbeaux  
Le Ri Saint-Pierre  
Le Ri de Grambais  
Le Ri de la Tournette  
Le Ri d'Orival  
Le Ri Marcoufosse  
Le Ri Grand Marquais  
Le Ri de la Belle Maison  
Le Ri Samiette  
Le Ri de la Dodaine  
Le ri de la Coqueille  
Le Ri Michaux  
Le Ri de Rognon  
Le Ri Brayaux  
Le Ri Herman  
Le Ri du Petit Baulers

### Nodebais

Le Nodebais  
Le Ruisseau du Vivier Laurent  
Le Ruisseau de Tourinne

### Noduwez

La Petite Gette  
Le Ruisseau de Chantraine  
L'Herbais

Le Ri de Golart  
Le Ri des Prés

#### Ohain

La Lasne  
L'Argentine  
La Mazerine  
La Margot  
Le Prièsmont  
Le Ribauri  
L'Ohain

#### Oisquercq

La Sennette  
La Coulette  
Le Ri del Val  
Le Ri de la Haute Borne  
Le Ri Zégo  
Le Ri del Haie  
Le Sceleuri  
Le Ri de la Chape

#### Ophain-Bois-Seigneur-Isaac

Le Hain  
Le Ri des Vervois  
Le Ri Ternel

#### Opheylissem

La Petite Gette  
Le Harbeeck  
Le Ruisseau de derrière Cortil

#### Opprebais

L'Orbais  
L'Opprebais  
Le Chisebais

#### Orbais

L'Orbais  
Le Robiernu  
Le Ri de la Belle Haie

#### Orp-le-Grand

La Petite Gette  
Le Ruisseau de Henri Fontaine  
La Fontaine Saint-Martin  
Le Ruisseau de Jandrain  
Le Ruisseau de Bacquelaine

#### Ottignies

La Dyle  
Le Pinchart  
Le Blanc Ri  
Le Stimont  
Le Ri Angon  
Le Malaise

#### Perwez

La Grande Gette  
Le Thorembais  
La Jauchelette

#### Piétrain

Ruisseau de Piétrain  
L'Herbais

#### Pietrebais

Le Saint-Denis  
Le Ruisseau de la Chapelle Saint-Laurent

#### Plancenoit

La Lasne  
Le Ri des Broux

#### Quenast

La Senne  
Le Ri de la Marlière  
Le Ri de Thieubecq  
Le Ri du Croli

#### Ramillies-Offus

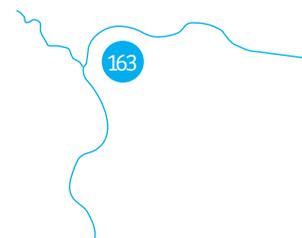
La Petite Gette  
L'Offus  
La Quiwelette  
Le Gilain

#### Rebecq-Rognon

La Senne  
Le Flageot  
Le Rieu Fourgeon  
L'lesbecq

#### Rixensart

La Lasne  
Le Ruisseau du Château  
Le Ruisseau Monseigneur



### Rosières-Saint-André

La Lasne  
Le Ruisseau du Pré Maillart  
Le Ruisseau de Champles  
Le Ruisseau de Fletry  
L'Argentine

### Roux Miroir

(Néant si ce n'est comme limite)  
Le Brombais  
Le Piétrebais  
Le Ruisseau Saint Denis  
Le Ruisseau de la Chapelle Saint-Laurent

### Saintes

Le Mussain  
Le Platinbois

### Saint-Géry

La Houssière  
L'Ardenelle

### Saint-Jean-Geest

La Grande Gette  
Le Bronne  
Le Ruisseau des Basses Bruyères  
La Fontaine Saint-Pierre

### Saint-Remy-Geest

La Grande Gette  
Le Gobertange  
Le Chebais  
Le Fonteny

### Sart-Dames-Auelines

La Thyle  
Le Ri d'Hez  
Le Ri du Pré des Saules  
Le Ri de Gemioncourt  
Le Ri du Pigeon

### Thines

La Thines

### Thorembais-les-Béguines

Le Thorembais

### Thorembais-Saint-Trond

Le Thorembais

Le Ri de la Belle Haie  
L'Orneau

### Tilly

Le Ri de la Branrou  
Le Ri du Caluaire  
Le Ri Dreumont  
Le Ri du Tonnerre  
Le Ri de Louvual  
Le Ri des Goutailles  
Le Ri de Sainte-Catherine

### Tourinnes-la-Grosse

La Nethen  
Le Ruisseau de Mille  
Le Ruisseau de Tourinne

### Tourinnes-les-Ourdons

Le Nil  
Le Ri des Mottes Bridoux  
Le Ri de la Belle Haie

### Tubize

La Senne  
La Sennette  
Le Ri d'Assonfosse  
Le Ri de Fauarge  
Le Ri Daubier  
Le Ri de Piraumont  
Le Ri d'Annecroix

### Vieux-Genappe

La Dyle  
Le Fonteny  
Le Ri de la Crawanne  
Le Ri de la Cour des Moines  
La Lasne  
Le Ri du Chanteleux

### Villers-la-Ville

La Thyle  
Le Ri Goddiarch  
Le Ri de Gentil Sart  
Le Ri Pigeolet

### Virginal-Samme

La Sennette  
Le Sceleuri

Le Ri Jeannette  
Le Ri Morenard  
Le Ri du Bois des Nonnes  
Le Ri de la Volée  
Le Ri du Bois des Roques

#### Walhain-Saint-Paul

Le Perbais  
Le Nil  
Le Ri des Mottes Bridoux  
Le Ri des Radas

#### Waterloo

Néant

#### Wauthier-Braine

Le Hain  
Le Ri du Charron  
Le Ri du Longbrou  
Le Ri al Mâle  
Le Beguin  
Le Ri de Hautmont  
Le Ri des Vervois

#### Waure

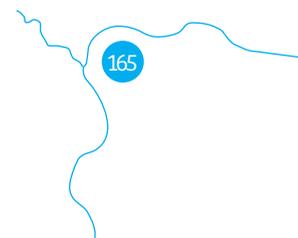
La Dyle  
La Lasne  
Le Potbeek  
Le Ruisseau de Lourange  
Le Ruisseau du Pré des Graisses  
Le Ruisseau de la Bawette  
Le Ruisseau du Godru  
Le Ruisseau de l'Ermitage Saint-Jacques  
Le Ruisseau du Pré des Querelles

#### Ways

La Dyle  
Le Ri Aunelle  
Le Ri Saint Martin  
Le Cala

#### Zetrud

La Gande Gette  
Le Ruisseau de Genuille  
La Paenhuisbeke





## Bibliographie

### Abréviations

- BOTCB : Bulletin officiel du Touring club de Belgique  
 BT : Brabant tourisme  
 FB : Folklore brabançon  
 RTD : Rif tout Dju

### Traux

- 100 ans d'eau vive. 1891-1991. Compagnie intercommunale bruxelloise des eaux, s.l.n.d., 95 p.
- À la découverte de l'eau trésor des moines. Pour en savoir un peu plus sur l'hydraulique, Abbaye de Villers-la-Ville, coll. Carnet découverte, n° 2a, août 2000, 36 p.
- ANTROP, M., DE MAEYER, P., VANDERMOTTEN, C. et BEYAERT, M., *La Belgique en cartes. L'évolution du paysage à travers trois siècles de cartographie*, s.l., 2006, 250 p.
- AUBIN, D. et VARONE, F., *La gestion de l'eau en Belgique. Analyse historique des régimes institutionnels (1804-2001)*, dans *CRISP*, n°s 1731-1732, s.l., 2001, 75 p.
- *Anciennes sources d'eau de nos campagnes*, s.l.n.d.
- *Au fil de Lasne*, s.l., 2010.
- BAVAY, G., *Moulins à eau. Entre patrimoine et histoire*, dans *Les Cahiers de l'Urbanisme*, n° 31, s.l.n.d., p 68-70.
- BELIN, D., *Sainte Ragenufte d'Incourt. Hier et aujourd'hui* dans *FB*, n° 273, s.l.n.d., p. 58-77.
- BLANCHARD VERBIEST, C. et DE CALLALTAÏ, X., *Brabant wallon. L'arbre et le sillon*, s.l., 1997, 176 p.
- BOSSE, J., *La légère Eau*, fasc. 37, Braine-l'Alleud, 1996, fasc. 37, p. 1-19.
- BOULEZ, V., DE FAYS, R., DOYEN, B. et DUBUISSON, M. (dir.), *Les chemins de l'eau. Les réseaux hydrauliques des abbayes cisterciennes du Nord de la France et de Wallonie*, coll. *Les dossiers de l'IPW*, n° 1, Namur, 2006, 144 p.
- BOURGEOIS, B., *Lorsque Marie Antoinette et Guillaume Tell... devinrent voisins*, dans *Chronique*, Bulletin trimestriel du Cercle d'histoire locale de Genuval, n° 32, 4<sup>e</sup> trimestre, Rixensart, Rosières, s.d., p. 4-13.
- BOURGUIGNON, E., *Le Nord-Ouest du Brabant wallon*, dans *BOTCB*, n° 7, s.l., avril 1937, p. 97-101.
- *Brabant wallon. La jeune province*, Waterloo, 1997.
- CARÊME, M., *Brabant*, Paris, 1976.
- CAPELLE, L (coord.), *Moulins à eau Brabançons ayant existé entre le xvii<sup>e</sup> et le xx<sup>e</sup> siècle de Perwez à Jodoigne, Petit-Rosière*, 1994.
- CLAES-PINSON, C., *L'abbaye d'Aywiers*, dans *Chronique. Cercle histoire de Rixensart*, n° 23, 4<sup>e</sup> trimestre, s.l., 1995, p. 3-24.
- COOMANS, T. (dir.), *La Ramée. Abbaye cistercienne en Brabant wallon*, Bruxelles, 2002.
- COOMANS, T., *L'abbaye de Villers-en-Brabant*, coll. *Studia et Documenta*, t. 11, Bruxelles et Brecht, 2000, 623 p.
- COOMANS, T., *Le grand lavatorium du cloître de l'abbaye de Villers au xv<sup>e</sup> siècle*, dans *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. 63, n°s 1 et 2, s.l., 1998, p. 159-174.
- CORNUT, P., *La circulation de l'eau potable en Belgique et à Bruxelles. Enjeux sociaux de la gestion d'une ressource naturelle*, thèse de doctorat, ULB, 1999.
- CRÈVECOEUR, J.-P., *Historique de la distribution d'eau potable à Jodoigne*, dans *FB*, n° 194, s.l.n.d., p. 109-117.
- DE FAYS, R., *L'hydraulique monastique cistercienne*, dans *Villers*, n° 6, s.l., 1998, p. 16-19.

- DE FAYS, R., *Les aménagements hydrauliques de l'abbaye de Villers*, dans *Villers. Une abbaye revisitée. Actes du colloque 10-12 avril 1996*, Villers-la-Ville, 1996, p. 37-65.
- DE HARLEZ DE DEULIN, N., *Les ouvrages hydrauliques*, Qualité-village-Wallonie asbl, s.l.n.d.
- DE HARLEZ DE DEULIN, N., *Parcs et jardins historiques de Wallonie*, Namur, 2008, 463 p.
- DE JONGHE, S., GENICOT, L. et GUILLAUME, É., *Fontaines et pompes des villes de Wallonie*, dans *Les Cahiers de l'Urbanisme*, s.l., avril 1990, p. 95-103.
- *De la SNDE à la SWDE 1913-1991*, Verviers, 1991, 139 p.
- DELCORPS, C., TRICOT, J M et WALRAFFE, P (coord), *Histoire en Dyle. Des hommes et des rivières en Brabant wallon*, CCBW, Contrat de rivière Dyle avec la collaboration de l'Echarp, Court-Saint-Étienne, 2005.
- DELIGNE, C., *Bruxelles et sa rivière. Genèse d'un territoire urbain (XII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Brepols, 2003, 272 p.
- DELIGNE, C., *Les fontaines urbaines dans les Pays-Bas méridionaux aux Moyen Âge*, dans *Histoire urbaine*, n° 22, s.l., juin 2008, p. 94.
- DELMELLE, J., *Géographie littéraire du Brabant. De Waure à Meerdael*, dans *FB*, n° 145, s.l., mars 1960, p. 65-110.
- DELMELLE, J., *Géographie littéraire du Brabant. Entre Senne et Soignes*, dans *FB*, n° 176, s.l.n.d., p. 320.
- DELMELLE, J., *Le Brabant wallon, terre de poésie*, dans *FB*, n° 184, décembre 1968, s.l.n.d., p. 305-334.
- DELOOZ, R., *À la découverte d'Orp-Jauche et d'Hélécine*, Longée, septembre 1997.
- DELOOZ, R., *À la découverte de Braine-l'Alleud, Ophain-Bois-Seigneur Isaac et Lillois*, Longée, s.d.
- DELOOZ, R., *À la découverte de Chaumont-Gistoux*, Longée, octobre 1995.
- DELOOZ, R., *À la découverte de Genappe*, Longée, mars 1996.
- DELOOZ, R., *À la découverte de l'entité de Jodoigne*, Longée, mars 1997.
- DELOOZ, R., *À la découverte de La Hulpe et de Rixensart*, Longée, novembre 1999.
- DELOOZ, R., *À la découverte de Lasne*, Longée, mars 1998.
- DELOOZ, R., *À la découverte de Perwez*, Longée, novembre 2001.
- DELOOZ, R., *À la découverte de Ramillies*, Longée, novembre 2001.
- DELOOZ, R., *À la découverte de Waterloo*, Longée, mai 2001.
- DELOOZ, R., *À la découverte de Waure*, Longée, décembre 2002.
- DELOOZ, R., *Chastre et Walhain*, Longée, septembre 1996.
- DELOOZ, R., *Grez-Doiceau et Incourt*, Longée, avril 1997.
- DELOOZ, R., *Mont-Saint-Guibert et Court-Saint-Étienne*, Longée, février 1995.
- DELOOZ, R., *Ottignies-Louvain-la-Neuve, Limelette et Céroux Mousty*, Longée, juillet 1995.
- DELOOZ, R., *Villers-la-Ville, hier et aujourd'hui*, Longée, avril 1996.
- DELVEILLE, E., *Nivelles fut (très probablement) la première ville de Belgique à être équipée d'une distribution d'eau*, dans *RTD*, n° 120, s.l., 1968, p. 171-174.
- DEMANET, F., *Les chutes d'eau et moulins dans Court-Saint-Étienne*, dans *Images d'un patrimoine*, *FB*, n°s 241-242, s.l.n.d., p. 536-537.
- DE MEEÛS D'ARGENTEUIL, A., *Les papeteries de La Hulpe et leurs nombreux propriétaires de 1513 à 1978*, dans *La Hulpe. Moissons d'histoire*, s.l., septembre 2001, p. 105-136.
- DE MESMAEKER, P., *À la recherche de l'eau cachée*, s.l., août 2000, 36 p.
- DENUIT, D., *La Lasne ou la vallée des Lilas*, dans *Rixensart et la vallée de la Lasne*, Syndicat d'initiative de Rixensart, s.l., 1973, p. 11-35.



- DENUIT, D., *Vie d'un village*, Mussin, s.d.
- DEPICKER, C., *Fontaines de Wallonie, fontaines et pompes, abreuvoirs et lavoirs*, s.l., 1991.
- DE PINCHART-STAES, H., *Étude sur le moulin à eau de Nil-Pierreux*, dans *Wauriensia*, t. 11, n° 1, s.l., 1962, p. 11-15.
- *Des pierres pour le dire. Autour de Villers-la-Ville*, s.l., 1988, 47 p.
- DESSART, M., *Histoire et folklore des rivières et ruisseaux du Roman País de Brabant*, dans *FB*, n° 269, s.l., juin 1991, p. 3-14.
- DEVESELEER, J. (coord), *Le patrimoine exceptionnel de Wallonie*, Namur, 2004, 624 p.
- DE WAELE, E., HELLER, F., DE FAYS, R., *L'hydraulique de l'abbaye de Villers-en-Brabant à Villers la Ville*, dans *Les chemins de l'eau. Les réseaux hydrauliques des abbayes cisterciennes du Nord de la France et de Wallonie*, coll. *Les dossiers de l'IPW*, n° 1, s.l., 2006, p. 119-128.
- *Donjons médiévaux de Wallonie*, coll. *Inventaires thématiques*, vol. 1, *Province de Brabant*, Allier, 2009, 105 p.
- DOULCET DE PONTÉCOULANT, *Essai sur la statistique générale du département de la Dyle*, dans *FB*, n° 185, s.l.n.d.
- DOUXCHAMPS, J., *La Wallonie industrielle (1800-1950). Répertoire par commune des activités industrielles et de leur main-d'œuvre*, Wépion, 1997.
- DUBOISDENGHIEN, M., *Dans les rues du village. Histoire de Court tout court*, Louvain-la-Neuve, 1992, 163 p.
- DUBOISDENGHEIN, M., *Derrière chez moi. Court-Saint-Étienne de 1830 à 1991*, Louvain-la-Neuve, 1993, 157 p.
- DUBUISSON, M., *Les réseaux hydrauliques des abbayes cisterciennes de Wallonie (XII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, dans *Les Cahiers de l'Urbanisme*, n° 56, s.l., septembre 2005, p. 37-40.
- DUCHESNE, P. et HENRION P. (dir), *Patrimoine et réaffectation en Wallonie*, Namur, 2005, 287 p.
- DUVAL, G., *Les châteaux d'eau*, dans *L'eau douce. Le Magazine*, n° 122, s.l., août-septembre 1982, p. 36-42.
- DYLE, *Bulletin de liaison du contrat de rivière de la vallée de la Dyle*, s.l.n.d.
- EVRARD, L., *Les rues de Lasne*, s.l., 1997, 293 p.
- FLAHAUT, A., *Brabant passion*, s.l., 2007, 134 p.
- *Fontaines de Wallonie*, s.l.n.d.
- GENTY, L., *Visages du Brabant wallon dans les années « 50 »*, dans *RTD*, n° 369, s.l., novembre 1994.
- GHEUDE, C., *À mon roman pays*, Bruxelles, 1947, 256 p.
- GHYSSENS, R. et PINSON, C., *Genvul-les-Eaux. Un parc immobilier né au XIX<sup>e</sup> siècle, ses particularités architecturales et idéologiques*, dans *AFCH*, Ottignies-Louvain-La-Neuve, 2004 (2007), p. 193-197.
- GHYSSENS, R., *Genvul-les-Eaux de 1895 à 1935*, Hamme-Mille, 2003.
- GHYSSENS, R., *Le Val de Lasne ou la Lasne et ses méandres*, Rixensart, 2000, p. 14.
- GASTOUT, M., *La question de l'eau à Nivelles au siècle dernier*, dans *RTD*, n° 200, s.l., 1976.
- GOUVERNEUR, P. et FLAHAUT, M., *À la recherche des sources de l'Orne. La mémoire de Chastre*, n° 86, s.l., mars 2012, p. 5-11.
- HANIN, Y., *Mutations spatiales et recompositions territoriales – Le cas de Court-Saint-Étienne*, UCL, 2004 (thèse de doctorat de la faculté des sciences appliquées, unité d'urbanisme et de développement territorial).
- HANON DE LOUVET, R., *Contribution à l'histoire de la ville de Nivelles*, Gembloux, 1948.
- HANON DE LOUVET, R., *Histoire de la ville de Jodoigne*, vol. 2, rééd., Beauvechain, 1941.
- HAVAUX, P., *Le problème de l'eau à Nivelles*, dans *RTD*, n° 180, s.l., 1974, p. 6-7.
- HENDRICKX, P., *Histoire d'eau*, dans *Wauriensia*, t. 54, n° 1, s.l., 2005, p. 37-41.
- *Histoire de l'eau alimentaire en région liégeoise 1913-1995. Compagnie intercommunale liégeoise des eaux*, s.l., 1995.
- HONORÉ, L., *Mons au fil de l'eau. Des crises aux remèdes. Préoccupations sanitaires et politiques communales d'hygiène publique (1830-1914)*, Publication extraordinaire du Cercle archéologique de Mons, n° 1, Mons, 2005.
- HONORÉ, L., *Vie quotidienne et hygiène publique. Aperçu des politiques d'approvisionnement en eau potables en Belgique au XIX<sup>e</sup> siècle*, n° spécial 95, Bruxelles, 2012.
- HOUVENAGHEL, G. T., *L'environnement et l'homme. Esquisse historique*, dans *La Hulpe, Moissons d'histoire*, s.l., septembre 2001, p. 1-43.

- *Itinéraire de fondations religieuses et bourgeoises en Brabant wallon*, coll. *Hommes et Paysages*, n° 25, s.l.n.d.
- *Itinéraire d'une rivière brabançonne, 32 km le long de l'Orne et de son affluent la Houssière à Chastre*, coll. *Hommes et Paysages*, n° 22, s.l.n.d.
- *Jean-Baptiste Vifquain, ingénieur, architecte, urbaniste (1789-1854)*, Colloque d'histoire des sciences, n° 4, Louvain-la-Neuve, 1983.
- *Je t'écris cette lettre du Roman País*, Braine-l'Alleud, 2003, 63 p.
- KINDER TERRY, N., *L'Europe cistercienne*, s.l., 1998.
- KINDER TERRY, N., *La Vie cistercienne, hier et aujourd'hui*, s.l.n.d.
- *L'assainissement des eaux usées domestiques dans le bassin Dyle Gette. Les rivières pash...ent au bleu*, s.l.n.d., 66 p.
- KRIEDEL, A. et PINON, P., *Les canaux*, dans *L'eau douce. Le Magazine*, n° 122, s.l., août-septembre 1982, p. 49-61.
- *La Société wallonne des eaux a 20 ans. SWDE 1986-2006*, Verviers, 2006, 143 p.
- *La Wallonie au fil de l'eau, Entre Thyle et Dyle*, s.l., 2002.
- LECOCQ, G. et DUBOIS, H., *Histoire et technique des moulins*, dans *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. 28-29, 2003.
- LEMONNIER, A. et MARLAIRE, C., *Ponts d'hier et d'aujourd'hui. Le pays hutois*, s.l., 1999.
- LEMONNIER C., *La Belgique*, Bruxelles, 1905.
- *Les Nouvelles du Patrimoine. L'eau*, n° 21, s.l., juillet 1988, p. 3-15.
- LOUIS, C., *Grez et son passé*, Grez-Doiceau, 1976.
- *L'usine hydraulique de Braine-l'Alleud ou l'usine La Vau*, fasc. 26, s.l., 1991, p. 1-13.
- MARCHAL, N., *Les moulins de la Thyle, de la Dyle et de la Mehaigne. L'exploitation de l'énergie hydraulique dans la société traditionnelle*, dans *Revue des archéologues et historiens d'art de Louvain*, t. 14, s.l., 1981, p. 137-170.
- MARTIN, J., *Bierges. Notes sur l'histoire du moulin à eau*, dans *Wauriensia*, t. 33, n° 4, s.l., 1984, p. 125-135.
- MARTIN, J., *Héuillers, notes sur le moulin al Poudre*, dans *Wauriensia*, n° 3, s.l., 1994, p. 76-83.
- MARTIN, J., *Histoire du moulin de Godeupont sous Chastre*, dans *Wauriensia*, t. 53, n° 2, s.l., 2004, p. 49-61.
- MARTIN, J., *L'ancien moulin du Bloquia*, dans *Wauriensia*, t. 46, n° 2, s.l., 1997.
- MARTIN, J., *La fontaine et le site de l'étroit bec sous Waure*, dans *Wauriensia*, t. 47, n° 4, s.l.n.d, p. 126-132.
- MARTIN, J., *Le moulin à eau de Basse-Waure et les papeteries du XIX<sup>e</sup> siècle*, dans *Wauriensia*, t. 41, n° 1, s.l.n.d., p. 1-32.
- MARTIN, J., *Le Pré des Fontaines à Waure*, dans *Wauriensia*, t. 15, n° 4, s.l., 1966, p. 124-130.
- MARTIN, J., *Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin. Le moulin à eau de Nil-Pierreux*, dans *Wauriensia*, t. 24, n° 1, s.l., 1975, p. 1-8.
- MARTIN, J., *Histoire de l'ancienne commune de Nil-Saint-Vincent-Saint Martin en Roman Pays de Brabant des origines à 1794*, dans *Wauriensia*, s.l., 1995, 149 p.
- MARTIN, J., *Note sur la canalisation de la Dyle à Waure au XVII<sup>e</sup> siècle*, dans *Wauriensia*, t. 8, n° 2, s.l., 1959, p. 39-42 et MARTIN, J., *Notes sur la machine hydraulique de l'ancien château de la Motte*, dans *Wauriensia*, n° 3, s.l., 1994, p. 110.
- MARTIN, J., *Notes sur le pont du Christ à Waure*, dans *Wauriensia*, t. 9, n° 4, s.l., 1960, p. 71-73.
- MARTIN, J., *Waure. Complément à l'histoire du moulin à eau au XIX<sup>e</sup> siècle*, dans *Wauriensia*, t. 24, s.l., 1985, p. 151-163.
- MARTIN, J., *Waure, hydrographie ancienne*, dans *Wauriensia*, t. 18, n° 4, s.l., 1969, p. 77-116.
- MARTIN, J., *Waure. le moulin seigneurial*, dans *Wauriensia*, t. 25, n° 1, s.l., 1976, p. 1-18.
- MARTIN, J. et RUELLE, J., *Quelques détails sur la démolition du moulin de Waure*, dans *Wauriensia*, s.l., 1998, p. 130-132.
- MARTIN V. G., *L'abbaye d'Heylissem, domaine provincial d'Hélécine. Étude historique et architecturale*, dans *Carnet du Patrimoine*, n° 5, s.l., 1994, 48 p.
- MEUWISSEN, É., *Argenteuil. Le domaine « des Rois »*, Lasne, 2005, 91 p.
- MEUWISSEN, É., *Le château de La Hulpe. Un domaine né de la forêt de Soignes*, dans *À la découverte du domaine Soluay, patrimoine exceptionnel de la Région wallonne*, s.l., 2004, p. 8-42.

- MEUWISSEN, É., *Notice John V B Martin, Ernest John Soluay, Desiré Denuit, Félix Goblet d'Aluiella, Auguste Lannoye, Eddy Meeus*, dans Féaux, V. (dir.), *100 Brabançons wallons du xx<sup>e</sup> siècle*, Waure, 1999.
- MEUWISSEN, É., Soluay, un homme un domaine, dans Soluay, une famille, des entrepreneurs, un domaine, une forêt. Actes du colloque organisé par l'Echarp à La Hulpe le 24 novembre 2007, *Cahier de l'Echarp*, n° 1, s.l.n.d., p. 41-48.
- MEUWISSEN, É., *IECBW 1912-2012*, Genappe, 2012.
- Morsaint, J., Le château d'eau, un maillon visible de l'alimentation en eau, dans L'unité dans la diversité. La Belgique des châteaux d'eau, s.l., 1991, p. 40-66.
- *Nivelles aux cent visages*, s.l., 1999.
- OLDENHOVE DE GUERTECHIN, J., *L'abbaye de Florival*, Beauvechain, 1996.
- PAQUET, P. (coord.), *Le patrimoine industriel de Wallonie*, Région wallonne, Liège, 1994, 539 p.
- *Parcs et jardins historiques de Wallonie*, vol. 5, *Province du Brabant wallon*, s.l., 2003, 219 p.
- PARMENTIER, I., *La pollution à Nivelles au xviii<sup>e</sup> siècle (1713-1795). Voirie et points d'eau*, mémoire de licence à l'UCL, 1992, 132 p.
- PARMENTIER, I., *La pollution à Nivelles au xviii<sup>e</sup> siècle*, dans *FB*, n° 284, s.l., décembre 1994, p. 257-361.
- *Passé présent du Brabant wallon*, s.l., 1996, 295 p.
- *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Beauvechain, Incourt et Jodoigne*, Sprimont, 2006.
- *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Chastre et Walhain*, Waure, 2008.
- *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Chaumont-Gistoux, Grez-Doiceau et Waure*, Waure, 2008.
- *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Court-Saint-Étienne, Mont-Saint-Guibert et Ottignies-Louvain-la-Neuve*, Waure, 2008.
- *Patrimoine architectural et territoires de Wallonie. Héléchine, Orp-Jauche, Perwez et Ramillies*, Sprimont, 2006.
- PEETERMANS, A., *L'installation de l'eau de ville à Ohain. La vie à Lasne*, s.l., 2010, p. 73-74.
- PETRELLA, R. (dir.), *Bruxelles eau. Mon amour. Les villes et l'eau en Europe*, Charleroi, 2010, 135 p.
- PILLOY-CORTVRIENDT, P., *1218 Curtis Sancti Stéphani. Guide inventaire de Court-Saint-Étienne*, Court-Saint-Étienne, 1995, 600 p.
- PILLOY-DUBOIS, R., *L'ancien moulin abbatial de Villers-la-Ville*, dans *Wauriensia*, t. 26, n° 5, s.l., 1977, p. 103-112.
- PRESSOUYRE, L et BENOIT, P. (dir.), *L'hydraulique monastique : milieux, réseaux, usage. Actes du colloque organisé par l'Université de Paris I*, s.l., 1996.
- RENOU, G., *Perbais au fil du temps*, 1994, 157 p.
- ROCHER, W., *Au fil de la Thines*, dans *Les cahiers du Brabant wallon*, n° spécial de RTD, s.l., automne 1979.
- ROOBAERT, B., *Hydronymes et toponymes dérivés dans la région d'Enghien à Tubize*, dans *Annales du cercle d'histoire d'Enghien-Brabant*, t. 1, s.l., 1999-2000, p. 119-199.
- SAINT HUBERT, M. (de), *La bataille de Ramillies. Dimanche de Pentecôte 23 mai 1706. Récit romancé*, dans *FB*, n° 273, s.l., mars 1992, p. 3-45.
- SCOPS, C. et HAVERMANS, R., *Ottignies à travers les âges. Études et documents*, Ottignies, 1975.
- STEENEBRUGGEN, G., *Au fil de l'eau de l'Helpe*, dans *BT*, n°s 1 et 2, s.l., mars et juin 1993.
- STERLING, A., DAMBRAIN, M., *Le canal de Charleroi à Bruxelles*, dans *Traces*, n° 4, s.l., 2001, 272 p.
- STERLING, A., *Mesure du temps dans les abbayes cisterciennes et plus particulièrement à Villers au xiii<sup>e</sup> siècle*, dans *Villers, une abbaye revisitée. Actes du colloque 10-12 avril 1996*, Villers-la-Ville, 1996, p. 135-156.
- TARLIER, J et WAUTERS, A., *Géographie et histoire des communes belges. Province de Brabant. Arrondissement de Nivelles*, vol. 5, Bruxelles, 1859-1872 ; t. 1. *Canton de Genappe*, 1859 ; t. 2. *Canton de Nivelles*, 1862 ; t. 3. *Ville de Nivelles*, 1862 ; t. 4. *Canton de Waure*, 1864 ; t. 5. *Canton de Perwez*, 1865 ; t. 6. *Canton de Jodoigne*, 1872.
- THOMAS, F., *L'abbaye de Villers au fil de l'eau*, dans *Villers*, n° 12, s.l., 4<sup>e</sup> trimestre, 1999, p. 27-31 et s.l., n° 13, 1<sup>er</sup> trimestre 2000, p. 23-28.
- TORDOIR, J., *1815. Les Suisses du Pont du Christ*, dans *Wauriensia*, t. 40, n° 2, s.l., 2011, p. 43-63.
- TORDOIR, J., *Heylissem. Histoire d'une abbaye de l'ordre de Prémontré*. CHAW. Illustra. 2012, 222 p.

- VAN BELLE, J.-L., *Le 8 novembre 1781 naissaient les forges de Clabecq*, s.l., 1982, 26 p.
- VAN CRAENENBROECK, W., *Historique de l'alimentation en eau en Belgique*, dans *L'unité dans la diversité; la Belgique des châteaux d'eau*, s.l., 1991, p. 17-40.
- VAN DEN HAUTE, R., *Brabant. Meules et moulins*, dans *Wauriensia*, t. 60, n° 2, s.l., 2011, p. 86-88.
- VAN DEN HAUTE, R., *Néthen. Le « Saint Désert » de Sauenel*, dans *Wauriensia*, t. 34, nos 1-2-3, s.l., 1985.
- VANDER CRUYSEN, Y., *Récits de guerre en Brabant wallon*, s.l., 2004.
- VANDY, G., *Histoire de Jauche-la-Marne et de ses moulins*, dans *FB*, n° 253, s.l.n.d., p. 30-52.
- VAN GRUNDEBEECK, V., *Les moulins à eau de la Haute-Dyle*, n° 1, s.l., 1996, p. 1-69.
- VAN HAEPEREN, G., *Sainte Gudule : sa vie, son iconographie, son culte*, dans *BT*, s.l., février 1984.
- VAN HAEPEREN, G., *Waure. Le Christ du Pont à 300 ans*, dans *Wauriensia*, t. 51, n° 2, s.l., 2002, p. 39-44.
- VAN HAUDENARD, M., *Le pèlerinage à Sainte-Renelde*, dans *FB*, n° 64, s.l.n.d., p. 264-269.
- VAN HULLE, C., *Les moulins à eau de la haute et basse Dyle, de la Lasne et du Train. Typologies architecturales et exploitation de l'énergie hydraulique à travers les sources monumentales en place*, mémoire en archéologie et histoire de l'art, UCL, 1996.
- VERDICKT, M., *Les moulins de Jodoigne*, dans *Wauriensia*, t. 35, n° 1, s.l., 1986, p. 1-28.
- VERDICKT, M. et VAN DEN DRIESSCHE, B., *Château des Cailloux. Hector Defoër. Jodoigne*, Jodoigne, 1990, 203 p.
- VERHEES, G., *Et si l'Orne m'était « comptée »... en litres... en hectolitres*. La Mémoire de Chastre, 1999, n° 37, p. 14-17.
- VINCENT, A., *Le village de La Hulpe et la rivière d'Argent. Étude toponymique*, dans *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, Bruxelles, t. 54, s.l., 1911, p. 10-19.
- VIRE, L., *La distribution d'eau à Bruxelles 1830-1870*, coll. *Histoire. Pro Civitate*, sér. In-8°, n° 33, Bruxelles, 1973.
- *Visages du patrimoine en Hesbaye brabançonne. Itinéraire au « pays blanc »*, Jodoigne, 2007, 82 p.
- *Vivaqua. Multi-spécialiste de l'eau*, Aquanews, n° 163 (spécial), s.l., janvier 2009, 58 p.
- WALGRAFFE, P. (coord.), *Le patrimoine industriel du Brabant wallon* (édité à l'initiative du CCBW), Court-Saint-Étienne, 1994, p. 197.



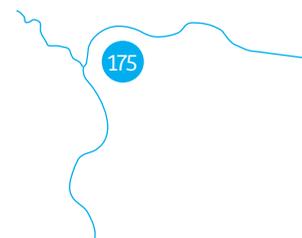
# Table des matières

<b>Carte</b> .....	<b>3</b>
<b>I. Un archipel qui dérive dans un océan de rys</b> .....	<b>5</b>
I. Thines, Thyle, Dyle .....	6
II. Tous coulent vers l'Escaut, pardon presque tous .....	7
III. « Partout des ruisseaux jaseurs » .....	8
<b>II. De l'Argentine à la Lasne et autres lieux de plaisance</b> .....	<b>9</b>
I. L'Argentine, une fille de la forêt .....	9
II. « Le veui qui pue » .....	11
III. Argenteuil où « de belles truites noires remontent le courant » .....	11
IV. Que d'eau que d'eau au domaine Solvay .....	14
V. La Lasne sépare les Nerviens des Aduatiques .....	15
VI. L'affaire est dans le lac... de Genuval .....	17
VII. L'âge d'or du thermalisme .....	19
VIII. « C'était Saint-Tropez en Brabant » .....	21
IX. Et voilà la dynastie Martin .....	21
X. Un Musée unique au monde .....	22
XI. D'Ohain à Renipont-Plage .....	23
XII. Sable doré et sieste à Ronvau-Plage .....	24
XIII. Le lac de Louvain-la-Neuve, l'orage et le pape .....	24
XIV. Au Bois des Rêves aussi .....	25
<b>III. La Dyle médiane du Roman Païs</b> .....	<b>27</b>
I. Le cœur palpitant de la province .....	27
II. De Genappe à Court-Saint-Étienne en passant par Ottignies .....	29
III. Des bateaux sur la Dyle .....	30
IV. Pour découvrir la Dyle, le mieux est encore de prendre le train .....	33
V. Bientôt le train rencontre le Train .....	34



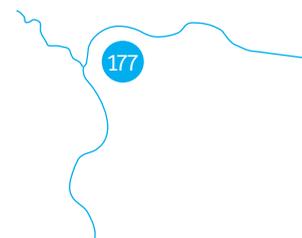
VI.	Une zone de protection spéciale de l'auifaune européenne .....	35
VII.	Juste derrière la frontière linguistique, la Nethen rejoint la Dyle .....	36
<b>IV.</b>	<b>Le Nil, l'Orne et la Houssière .....</b>	<b>41</b>
I.	Pas de felouques à voile légère ici .....	41
II.	Le vieux château médiéval de Walhain sauvé par l'Institut du Patrimoine wallon .....	43
III.	Nil et Orne à la Tour d'Aluaux .....	45
IV.	Les belles loches de l'Orne .....	46
V.	Et la Houssière... ..	46
<b>V.</b>	<b>De la Grande à la Petite Gette .....</b>	<b>49</b>
I.	Vendanges en bord de Thorembais .....	49
II.	L'Orbais, Malèues et l'abbé .....	51
III.	Et bien sûr la Grande Gette .....	51
IV.	Incourt à cheval sur deux bassins .....	55
V.	Et voici le bassin de la Petite Gette .....	55
VI.	L'Écluse et la ferme de Wahenges .....	56
VII.	La Petite Gette à Folx-les-Caves .....	57
VIII.	En descendant la Petite Gette .....	58
<b>VI.</b>	<b>La Senne, son bassin et son canal .....</b>	<b>61</b>
I.	Sur les bords du Ry Ternel .....	61
II.	Senne, Sennette, Samme .....	62
III.	« Méfions-nous de la Senne » .....	63
IV.	La Senne traverse les trois régions du pays .....	63
V.	La Sennette se jette dans la Senne à Tubize .....	64
VI.	Un canal, des écluses et des hommes .....	65
VII.	Le canal faillit passer par Nivelles .....	65
VIII.	Les femmes des bateliers tiraient les péniches .....	66
IX.	« La Bête Refaite »... un gros obstacle .....	66
X.	Une écluse parmi les chutes les plus importantes de Belgique .....	67

XI.	Nivelles dans un méandre de la Thisnes .....	68
XII.	La Dodaine, domaine de l'eau .....	69
XIII.	« Thines Thyle Dyle sonne le joyeux carillon » .....	70
<b>VII.</b>	<b>Des abbayes et de l'eau bénite .....</b>	<b>73</b>
I.	À Villers, l'eau, c'est vraiment le « trésor des moines » .....	73
II.	À la Ramée, voici des moniales sur les rives de la Grande Gette .....	82
III.	Valduc, une abbaye sur la Nethen .....	84
IV.	Florival sur Dyle ou la vallée des fleurs .....	85
V.	Le Saint Désert de Sauenel à Nethen .....	86
VI.	L'abbaye de Wauthier-Braine sur le Hain .....	87
VII.	Des moines, des industriels, des aristos et des touristes à Heylissem .....	87
VIII.	L'abbaye d'Aywiers .....	89
IX.	Le domaine de Sept-Fontaines .....	90
X.	Nivelles, fille d'un chapitre de chanoinesses .....	92
<b>VIII.</b>	<b>Un si riche patrimoine lié à l'eau et aux rivières .....</b>	<b>95</b>
I.	Fontaines, « mamelles vivrières » de nos villages .....	95
II.	Une fontaine à la place du perron à Nivelles .....	96
III.	« Maintenant l'eau coule où coulait le sang » : le pilori s'est changé en fontaine .....	97
IV.	La fontaine contemporaine n'abreuve plus, elle décore .....	98
V.	Le culte des eaux .....	99
VI.	Ragenufte, la sainte qui voulait rester vierge .....	100
VII.	Les familles viennent vénérer saint Germain .....	100
VIII.	Des fontaines aux lavoirs .....	102
IX.	Sus aux « verrues de béton montées sur pied » .....	102
X.	Sur les bords de la Pisselotte .....	104
XI.	De Versailles à Modave en passant par la Motte .....	105
XII.	Et voici le bélier de Noduwez .....	107
XIII.	De grosses fermes brabançonnaises en bordure de rivière .....	107
XIV.	« Il suffit de passer le pont... » .....	108



<b>IX.</b>	<b>De l'eau asservie aux moulins .....</b>	<b>111</b>
I.	On va faire le pain .....	111
II.	La pierre de touche du paysage .....	112
III.	Meunier, un métier à risque... ..	113
IV.	Déjà en 877, un moulin à Nivelles .....	114
V.	La pire des tyrannies féodales .....	114
VI.	Le moulin de Godeupont, ancien moulin banal de la seigneurie de Walhain .....	116
VII.	Équipement et clou de jauge .....	117
VIII.	L'intérêt capitaliste du moulin .....	117
IX.	Mais voilà déjà la vapeur et la turbine .....	120
X.	La Dyle, cette « Golden River » .....	121
XI.	Le moulin à papier à Gistoux, une spécialité du Brabant wallon .....	123
XII.	Le moulin du Bloquia à Gistoux : farine, papier, carton .....	123
XIII.	Sans oublier le Hain, la Sennette et le Senne .....	125
XIV.	Rebecq : les moulins d'Arenberg .....	126
XV.	Des lieux de fête et de séminaire .....	128
XVI.	La période 1900-1950 sonne le glas de bien des moulins .....	128
XVII.	Viure ou travailler dans un moulin reconverti .....	128
<b>X.</b>	<b>Des rivières et des guerres .....</b>	<b>131</b>
I.	En 1706, Marlborough s'en va en guerre à... Ramillies .....	131
II.	Waterloo, Waterloo, morne plaine... ..	132
III.	Et voici « la bataille de la Dyle » .....	137
IV.	La bataille de la Petite Gette ou le premier duel de chars de la Seconde Guerre mondiale .....	137
<b>XI.</b>	<b>Produire, distribuer, épurer .....</b>	<b>139</b>
I.	Les eaux du Hain pour mettre fin au modèle de distribution aristocratique à Bruxelles .....	139
II.	L'aqueduc et le système du Hain .....	141
III.	La bataille de l'eau de Braine-l'Alleud .....	142
IV.	Un « temple de l'eau » pour Bruxelles qui culmine à 162,5 m à Lillois .....	143
V.	L'eau, c'est aussi sa production et sa distribution .....	143

VI. Des femmes qui s'aident « d'on gourdia » .....	144
VII. Des bornes-fontaines .....	146
VIII. Et voici l'Intercommunale des Eaux du Centre du Brabant wallon qui fête son centenaire .....	147
IX. Bornival et Monstreux, ces villages abandonnés des eaux .....	148
X. Assainir pour que nos rivières ne soient plus des cloaques .....	148
XI. Une expression architecturale et paysagère originale pour la station de Louvain-la-Neuve ...	150
XII. Le top du top en matière d'épuration .....	151
XIII. Les poissons sont revenus .....	151
XIV. Merci aux contrats de rivières .....	153
XV. Le retour des pêcheurs .....	154
<b>Annexe : liste des rivières par localité .....</b>	<b>157</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>166</b>
<b>Remerciements .....</b>	<b>178</b>



# Remerciements



Province du Brabant wallon



Gouvernement wallon – Le Ministre des Travaux publics, de l’Agriculture, de la Ruralité, de la Nature, de La Forêt et du Patrimoine



IPW (Institut du Patrimoine wallon)



IBW (Intercommunale du Brabant wallon)



---



Gouvernement de la Communauté française de Belgique – Le Ministre de la Culture, de l’Audiouisuel,  
de la Santé et de l’Égalité des Chances

---



IECBW (Intercommunale des Eaux du centre du Brabant wallon)

---



Martin’s Hotels

---



Vivaqua

